BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ÉTUDES
DE
LA NATURE.
TOME QUATRIÈME.

ÉTUDES DE LA NATURE,

PAR JACQUES-HENRI-BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

SECONDE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée.

. . . Miseris succurrere disco. *Æneid. lib. 1.*

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez P. F. DIDOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.
MEQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. XCI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
MEDICAL
LIBRARY

ÉTUDES DE LA NATURE.

SUITE DE L'ÉTUDE ONZIEME.

HARMONIES VÉGÉTALES DES PLANTES.

NOUS allons appliquer aux plantes les principes généraux que nous avons poſés dans l'Etude précédente, en examinant ſucceſſivement les harmonies de leurs couleurs & de leurs formes.

La verdure des plantes, qui flatte ſi agréablement notre vue, eſt une harmonie de deux couleurs oppoſées dans leur génération élémentaire, du jaune qui eſt la couleur de la terre, & du bleu qui eſt la couleur du ciel. Si la

nature avoit coloré les plantes de jaune, elles se confondroient avec le sol ; si elle les avoit colorées de bleu, elles se confondroient avec le ciel & les eaux. Dans le premier cas, tout paroîtroit terre ; dans le second, tout paroîtroit mer : mais leur verdure leur donne des contrastes très-doux avec les fonds de ce grand tableau, & des consonnances fort agréables avec la couleur fauve de la terre & avec l'azur des cieux.

Cette couleur a encore cet avantage, qu'elle s'accorde d'une maniere admirable avec toutes les autres, ce qui vient de ce qu'elle est l'harmonie de deux couleurs extrêmes. Les peintres qui ont du goût, tendent d'étoffes vertes les murs de leurs cabinets de peintures, afin que les tableaux, de quelque couleurs qu'ils soient, s'y détachent sans dureté, & s'y harmoniem sans confusion (1).

(1) Sans doute, quand ils mettent sur un fond vert, des tableaux de plantes ou de paysage, ces tableaux s'en détachent mal. Il y a, à mon gré, une teinte plus favorable pour le fond d'un sallon de peinture ; c'est le gris. Cette teinte, formée du blanc & du noir, qui sont les extrêmes de la chaîne des couleurs, s'harmonie avec toutes les autres, sans exception. La nature l'emploie souvent dans les cieux & dans les horizons, au moyen des vapeurs & des nuages qui sont généralement de cette couleur.

La nature, non-contente de cette premiere teinte générale, a employé en l'étendant sur le fond de sa scene, ce que les peintres appellent des *passages*; elle a affecté une nuance particuliere de vert bleuâtre, que nous appelons vert de mer, aux plantes qui croissent dans le voisinage des eaux & des cieux. C'est cette nuance qui colore en général celles des rivages, comme les roseaux, les saules, les peupliers; & celles des lieux élevés, comme les chardons, les cyprès & les pins, & qui fait accorder l'azur des rivieres avec la verdure des prairies, & celui du ciel avec celle des hauteurs. Ainsi, au moyen de cette nuance légere & fuyarde, la nature répand des harmonies délicieuses sur les limites des eaux & sur les profils des paysages; & elle produit encore à l'œil une autre magie, c'est qu'elle donne plus de profondeur aux vallées & plus d'élévation aux montagnes.

Ce qu'il y encore de merveilleux en ceci, c'est que, quoiqu'elle n'emploie qu'une seule couleur pour en revêtir tant de plantes, elle en tire une quantité de teintes si prodigieuses, que chacune de ses plantes a la sienne qui lui est particuliere, & qui la détache assez de sa voisine pour l'en distinguer; & chacune de ces teintes varie chaque jour, depuis le commen-

cement du printems, où elles se montrent la plupart d'une verdure sanglante, jusqu'aux derniers jours de l'automne, où elles paroissent de différens jaunes.

La nature, après avoir ainsi mis d'accord le fond de son tableau par une couleur générale, en a détaché en particulier chaque végétal par des contrastes. Ceux qui devoient croître immédiatement sur la terre, sur des greves ou sur de sombres rochers, sont entiérement verts, feuilles & tiges, comme la plupart des roseaux, des graminées, des mousses, des cierges, & des aloès; mais ceux qui devoient sortir du milieu des herbes ou des tiges de couleurs rembrunies, comme sont les troncs de la plupart des arbres & des arbrisseaux. Le sureau, par exemple, qui vient au milieu des gazons, a ses tiges d'un gris cendré; mais l'hyeble, qui lui ressemble d'ailleurs en tout, & qui naît immédiatement sur la terre, a les siennes toutes vertes. L'armoise, qui croît le long des haies, a ses tiges rougeâtres par lesquelles elle se distingue aisément des arbrisseaux voisins. Il y a même dans chaque genre de plantes des especes qui, par leurs couleurs éclatantes, semblent être faites pour terminer les limites de leurs classes. Telle est dans les cormiers, une espece appelée cormier du Canada, dont les

branches font d'un rouge de corail. Il y a parmi les faules des ofiers qui ont leurs fions jaunes comme l'or; mais il n'y a pas une feule plante qui ne fe détache entiérement du fond qui l'environne par fes fleurs & par fes fruits. On ne fauroit fuppofer que tant de variétés foient des réfultats mécaniques de la couleur qui avoifine les corps; par exemple, que le vert bleuâtre de la plupart des végétaux de montagne foit un effet de l'azur des cieux. Il eft digne de remarquer, que la couleur bleue ne fe trouve point, du moins que je fache, dans les fleurs ou dans les fruits des arbres élevés; car alors ils fe feroient confondus avec le ciel, mais elle eft fort commune à terre dans les fleurs des herbes, telles que les bluets, les fcabieufes, les violettes, les hépatiques, les iris, &c... Au contraire la couleur de terre eft fort commune dans les fruits des arbres élevés, tels que ceux des châtaigniers, des noyers, des cocotiers, des pins. On doit entrevoir par-là que le point de vue de ce magnifique tableau a été pris des yeux de l'homme.

La nature, après avoir diftingué la couleur harmonique de chaque végétal par la couleur contraftante de fes fleurs & de fes fruits, a fuivi les mêmes loix dans les formes qu'elle leur a données. La plus belle des formes, com-

me nous l'avons vu, eſt la forme ſphérique; & le contraſte le plus agréable qu'elle puiſſe former, eſt lorſqu'elle ſe trouve oppoſée à la forme rayonnante. Vous trouverez fréquemment cette forme & ſon contraſte dans l'agrégation des fleurs appelées radiées, comme la marguerite, qui a un cercle de petits pétales blancs divergens, qui environnent ſon diſque jaune: on le retrouve, avec d'autres combinaiſons, dans les bluets, les aſters, & une multitude d'autres eſpeces. Quand les parties rayonnantes de la fleur ſont en dehors, les parties ſphériques ſont en dedans, comme dans les eſpeces que je viens de nommer; mais quand les premieres ſont en dedans, les parties ſphériques ſont en dehors: c'eſt ce qu'on peut remarquer dans celles dont les étamines ſont fort alongées & les pétales en portions ſphériques, telles que les fleurs d'aubépine & de pommier, & la plupart des roſacées & des liliacées. Quelquefois le contraſte de la fleur eſt aux parties environnantes de la plante. La roſe eſt une de celles où il eſt le plus fortement prononcé: ſon diſque eſt formé de belles portions ſphériques, ſon calice hériſſé de barbes, & ſa tige d'épines.

Lorſque la forme ſphérique ſe trouve placée dans une fleur, entre la forme rayonnante &

la parabolique, alors il y a une génération élémentaire complette, dont l'effet est toujours très-agréable ; c'est aussi celui que produisent la plupart des fleurs que nous venons de nommer, par les profils de leurs calices, qui terminent leurs tiges élancées. Les bouquetieres en connoissent tellement le mérite, qu'elles vendent une simple rose sur son rameau beaucoup plus cher qu'un gros bouquet des mêmes fleurs, surtout quand il y a quelques boutons qui présentent les progressions charmantes de la floraison. Mais la nature est si vaste, & mon incapacité si grande, que je m'en tiendrois à jeter un simple coup-d'œil sur le contraste qui vient de la simple opposition des formes : il est si universel, que la nature l'a donnée aux plantes qui ne l'avoient pas en elles-mêmes, en les opposant à d'autres qui avoient une configuration toute différente.

Les especes opposées en formes sont presque toujours ensemble. Lorsqu'on rencontre un vieux saule sur le bord d'une riviere qui n'est pas dégradée, on y voit souvent un grand convolvulus en couvrir le feuillage rayonnant, de ses feuilles en cœur, & de ses fleurs en cloches blanches, au défaut des fleurs apparentes que la nature a refusées à cet arbre. Diverses especes de lizerons produisent les mêmes

harmonies ſur diverſes eſpeces de hautes graminées.

Ces plantes, appelées grimpantes, ſont répandues dans tout le regne végétal, & réparties, je penſe, à chaque eſpece verticale. Elles ont bien des moyens différens de s'y accrocher, qui mériteroient ſeuls un traité particulier. Il y en a qui tournent en ſpirale autour des troncs des arbres des forêts, comme les chevreſeuilles; d'autres comme les pois, ont des mains à trois & à cinq doigts, dont ils ſaiſiſſent les arbriſſeaux : il eſt très-remarquable que ces mains ne leur viennent que lorſqu'ils ſont parvenus à la hauteur où ils commencent à en avoir beſoin pour s'appuyer; d'autres s'attachent, comme la grenadille, avec des tire-bouchons; d'autres forment un ſimple crochet de la queue de leur feuille, comme la capucine: l'œillet en fait autant avec l'extrémité de la ſienne. On ſoutient ces deux belles fleurs dans nos jardins avec des baguettes; mais ce ſeroit un problême digne des recherches des fleuriſtes de trouver quelles ſont les plantes, ſi je puis dire auxiliaires, auxquelles celles-ci étoient deſtinées à ſe joindre dans les lieux d'où elles tirent leur origine : on formeroit par leur réunion des groupes charmans.

Je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas un végétal

qui n'ait ſon oppoſé dans quelques parties de la terre : leur harmonie mutuelle eſt la cauſe du plaiſir ſecret que nous éprouvons dans les lieux agreſtes où la nature a la liberté de les raſſembler. Le ſapin s'éleve, dans les forêts du nord, comme une haute pyramine, d'un vert ſombre & d'un port immobile. On trouve preſque toujours dans ſon voiſinage le bouleau, qui croît à ſa hauteur, de la forme d'une pyramide renverſée, d'une verdure gaie, & dont le feuillage mobile joue ſans ceſſe au gré des vents. Le treſle aux feuilles rondes aime à croître au milieu de l'herbe fine, & à la parer de ſes bouquets de fleurs. Je crois même que la nature n'a découpé profondément les feuilles de beaucoup de végétaux, que pour faciliter ces ſortes d'alliances, & ménager des paſſages aux graminées, dont la verdure & la fineſſe des tiges forment avec elles une infinité de contraſtes. On en voit aſſez d'exemples dans les champs incultes, où les touffes d'herbe percent à travers les larges plantes des chardons & des vipérines. C'eſt auſſi afin que les graminées, qui ſont les plus utiles de tous les végétaux, puſſent recevoir une portion des pluies du ciel à travers les larges feuillages de ces enfans privilégiés de la nature, qui étoufferoient tout ce qui les environne, ſans leurs

profondes découpures. La nature ne fait rien pour le ſimple plaiſir, qu'elle n'y joigne quelque raiſon d'utilité; celle-ci me paroît d'autant plus marquée, que les découpures des feuilles ſont beaucoup plus communes & plus grandes dans les plantes & les ſous-arbriſſeaux qui s'élevent peu de terre, que dans les arbres.

Les harmonies qui réſultent des contraſtes, ſe retrouvent juſque dans les eaux. Le roſeau, ſur le bord des fleuves, dreſſe en l'air ſes feuilles rayonnantes & ſa quenouille rembrunie, tandis que le nymphæa étend à ſes pieds ſes larges feuilles en cœur & ſes roſes dorées; l'un préſente ſur les eaux une paliſſade, & l'autre un plancher de verdure. On retrouve des oppoſitions ſemblables juſque dans les plus affreux climats. Martens de Hambourg, qui nous a donné une fort bonne relation de Spitzberg, dit que lorſque les matelots du vaiſſeau dans lequel il naviguoit ſur ſes côtes, tiroient leur ancre du fond de la mer, ils amenoient preſque toujours avec elle une feuille d'algue fort large, de ſix pieds de long, & attachée à une queue de pareille longueur; cette feuille étoit liſſe, de couleur brune, tachetée de noir, rayée de deux raies blanches, & faite en forme de langue: il l'appelle plante de roche. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elle étoit ordinaire-

ment accompagnée d'une plante chevelue, de six pieds de long, semblable à la queue d'un cheval, & formée de poils si fins, qu'on pouvoit, dit-il, l'appeler soie de roche. Il trouva sur ces tristes rivages, où l'empire de Flore est est si désolé, le cochléaria & l'oseille, qui croissoient ensemble. La feuille du premier est arrondie en forme de cuiller, & celle de l'autre alongée en fer de fleche. Un médecin habile, appellé Bartholin (1), a observé que les vertus de leurs sels sont aussi opposées que leurs configurations; ceux du premier sont alkalis, ceux de l'autre sont acides; & de leur réunion il résulte ce que les médecins appellent sel neutre (qu'ils devroient plutôt appeler sel harmonique) le plus puissant remede qu'on puisse employer contre le scorbut, qui attaque ordinairement les hommes dans ces terribles climats. Pour moi, je soupçonne que les qualités des plantes sont harmoniques comme leurs formes; & que toutes les fois que nous en rencontrons de groupées agréablement & constamment, il doit résulter de la réunion de leurs qualités, pour la nourriture, pour la santé, ou pour le plaisir, une harmonie aussi agréable que celle qui naît du contraste de leurs figures. C'est une

---

(1) Voyez Chomel, histoire des plantes usuelles.

préſomption que je pourrois appuyer de l'inſtinct des animaux qui, en broutant les herbes, varient le choix de leurs alimens; mais cette conſidération me feroit ſortir de mon ſujet.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans quelque détail ſur les harmonies de tant de plantes que nous mépriſons, parce qu'elles ſont foibles ou communes. Si nous les ſuppoſions, par la penſée, de la grandeur de nos arbres, la majeſté des palmiers diſparoîtroit devant la magnificence de leurs attitudes & de leurs proportions. Il y en a, telles que les vipérines, qui s'élevent comme de ſuperbes candelabres, en formant un vide autour de leur centre, & en portant vers le ciel leurs bras épineux, chargés dans toute leur longueur de girandoles de fleurs violettes. Le verbaſcum, au contraire, étend autour de lui ſes larges feuilles drapées, & pouſſe de ſon centre une longue quenouille de fleurs jaunes, auſſi douce à la poitrine qu'au toucher. Les violettes au bleu foncé contraſtent, au printems, avec les primeveres aux coupes d'or & aux levres écarlates. Sur des angles rembrunis de rocher, à l'ombre des vieux hêtres, des champignons blancs & ronds comme des dames d'ivoire, s'élevent au milieu des lits de mouſſe du plus beau vert.

Les champignons ſeuls préſentent une multi-

tude

tude de consonnances & de contrastes inconnus. Cette classe est d'abord la plus variée de toutes celles des végétaux de nos climats. Sébastien le Vaillant en compte cent quatre especes dans les environs de Paris, sans compter les fongoïdes, qui en fournissent au moins une douzaine d'autres. La nature les a dispersés dans la plupart des lieux ombragés, où ils forment souvent les contrastes les plus extraordinaires. Il y en a qui ne viennent que sur les rochers nus, où ils présentent une forêt de petits filamens, dont chacun est surmonté de son chapiteau. Il y en a qui croissent sur les matieres les plus abjectes, avec les formes les plus graves : tel est celui qui vient sur le crotin de cheval, & qui ressemble à un chapeau romain, dont il porte le nom. D'autres ont des convenances d'agrément : tel est celui qui croît au pied de l'aune, sous la forme d'un pétoncle. Quelle est la nymphe qui a placé un coquillage au pied de l'arbre des fleuves ? Cette nombreuse tribu paroît avoir sa destinée attachée à celle des arbres, qui ont chacun leur champignon qui leur est affecté, & qu'on trouve rarement ailleurs : tels sont ceux qui ne croissent que sur les racines des pruniers & des pins. Le ciel a beau verser des pluies abondantes ; les champignons, à couvert sous leurs parapluies, n'en

reçoivent pas une goutte. Ils tirent toute leur vie de la terre, & du grand végétal auquel ils ont lié leur fortune : semblables à ces petits Savoyards qui sont plantés comme des bornes aux portes des hôtels, ils établissent leur subsistance sur la surabondance d'autrui ; ils naissent à l'ombre des puissances des forêts, & vivent du superflu de leurs magnifiques banquets.

D'autres végétaux présentent des oppositions de la force à la foiblesse dans un autre genre, & des convenances de protection plus distinguée. Ceux-là, comme de grands seigneurs, laissent leurs foibles amis à leurs pieds : ceux-ci les portent dans leurs bras & sur leurs têtes. Ils reçoivent souvent la récompense de leur noble hospitalité. Les lianes qui, dans les îles Antilles, s'attachent aux arbres des forêts, les défendent de la fureur des ouragans. Le chêne des Gaules s'est vu plus d'une fois l'objet de la vénération des peuples, pour avoir porté le gui dans ses rameaux. Le lierre, ami des monumens & des tombeaux, le lierre, dont on couronnoit jadis les grands poëtes qui donnent l'immortalité, couvre quelquefois de son feuillage les troncs des plus grands arbres. Il est une des fortes preuves des compensations végétales de la nature ; car je ne me rappelle pas en avoir jamais vu sur les troncs des pins, des

fapins, ou des arbres dont le feuillage dure toute l'année. Il ne revêtit que ceux que l'hiver dépouille. Symbole d'une amitié généreuſe, il ne s'attache qu'aux malheureux; & lorſque la mort même a frappé ſon protecteur, il le rend encore l'honneur des forêts où il ne vit plus : il le fait renaitre, en décorant ſes mânes de guirlandes de fleurs & de feſtons d'une verdure éternelle.

La plupart des plantes qui croiſſent à l'ombre, ont les couleurs les plus apparentes; ainſi les mouſſes font briller leur vert d'émeraude ſur les flancs ſombres des rochers. Dans les forêts, les champignons & les agarics ſe diſtinguent par leurs couleurs, des racines des arbres ſur leſquels ils croiſſent. Le lierre ſe détache de leurs écorces griſes par ſon vert luſtré; le gui fait apparoitre ſes rameaux d'un vert jaune & ſes fruits ſemblables à des perles, dans l'épaiſſeur de leurs feuillages; le convolvulus aquatique fait éclater ſes grandes cloches blanches ſur le tronc du ſaule; la vigne vierge tapiſſe de verdure les anciennes tours, &, dans l'automne, ſon feuillage d'or & de pourpre ſemble fixer ſur leurs flancs rembrunis les riches couleurs du ſoleil couchant. D'autres plantes, entiérement cachées, ſe découvrent par leurs parfums. C'eſt de cette maniere que l'obſcure

violette appelle la main des amans au ſein des buiſſons épineux. Ainſi ſe vérifie de toutes parts cette grande loi des contraſtes, qui gouverne le monde : aucune agrégation n'eſt dans les plantes l'effet du haſard.

La nature a établi dans les nombreuſes tribus du regne végétal une multitude d'habitudes, dont la fin nous eſt inconnue. Il y a des plantes, par exemple, dont les ſexes ſont ſur des individus différens, comme parmi les animaux; il y en a d'autres qu'on trouve toujours réunies en pluſieurs touffes, comme ſi elles aimoient à vivre en ſociété; d'autres, au contraire, ſe rencontrent preſque toujours ſeules. Je préſume que pluſieurs de ces rapports *ſont liés* avec les mœurs des oiſeaux, qui vivent de leurs fruits, & qui les reſſement. Souvent les herbes repréſentent dans les prairies le port des arbres des forêts; il y en a qui, par leurs feuillages & leurs proportions, reſſemblent au pin, au ſapin & au chêne : je crois même que chaque arbre a une conſonnance dans les herbes. C'eſt par cette magie que de petits eſpaces nous offrent l'étendue d'un grand terrain. Si vous êtes ſous un boſquet de chêne, & que vous appercevriez ſur un tertre voiſin des touffes de germandrées, dont le feuillage leur reſſemble en petit, vous éprouverez les effets d'une perſpective. Ces dé-

gradations de proportions s'étendent même des arbres jufqu'aux mouffes, & font les caufes, en partie, du plaifir que nous éprouvons dans les lieux agreftes, quand la nature a eu le loifir d'y difpofer fes plans. L'effet de ces illufions végétales y eft fi certain, que fi on les fait défricher, le terrain dépouillé de fes végétaux naturels paroît beaucoup plus petit qu'auparavant.

La nature emploie encore des dégradations de verdure qui, étant plus légere au fommet des arbres qu'à leur bafe, les fait paroître plus élevés qu'ils ne le font. Elle affecte encore la forme pyramidale à plufieurs arbres de montagnes, afin d'augmenter à la vue l'élévation de leur fite; c'eft ce qu'on peut reconnoître dans les mélezes, les fapins, les cyprès, & dans plufieurs plantes qui croiffent fur les hauteurs. Quelquefois elle réunit dans le même lieu les effets des faifons ou des climats les plus oppofés. Elle tapiffe, dans les pays chauds, des flancs entiers de montagnes de cette plante qu'on appelle glaciale, parce qu'elle femble toute couverte de glaçons : on croiroit, au milieu de l'été, que Borée y a fouflé tous les frimats du Nord. D'un autre côté, on trouve en Ruffie des mouffes au milieu de l'hiver, qui, par la couleur rouffe & enfumée de leurs fleurs, pa-

roiſſent avoir été incendiées. Dans nos climats pluvieux, elle couronne les ſommets des côteaux, de genêts & de romarins; & le haut des vieilles tours, de giroflées jaunes : au milieu du jour le plus ſombre, on croit y voir luire les rayons du ſoleil. Dans un autre lieu, elle produit les effets du vent au milieu du plus grand calme. Il ne faut en Amérique qu'un oiſeau qui vienne ſe poſer ſur une touffe de ſenſitives, pour en faire mouvoir toute la liſiere, qui s'étend quelquefois à un demi-quart de lieue. Le voyageur Européen s'arrête, & s'étonne de voir l'air tranquille & l'herbe en mouvement. Quelquefois moi-même j'ai pris, dans nos bois, le murmure des peupliers & des trembles, pour celui des ruiſſeaux : plus d'une fois, aſſis ſous leurs ombrages au bord des prairies, dont les vents faiſoient ondoyer les herbes, ce double frémiſſement a fait paſſer dans mon ſang la fraîcheur imaginaire des eaux. Souvent la nature emploie les vapeurs de l'air, pour donner plus d'étendue à nos payſages. Elle les répand au fond des vallées, & les arrête aux coudes des fleuves, en laiſſant entrevoir par intervalles leurs longs canaux éclairés du ſoleil. Elle en multiplie ainſi les plans & en prolonge l'étendue. Quelquefois elle enleve ce voile magique du fond des vallées, & le rou-

dant sur les montagnes voisines où elle le teint de vermillon & d'azur, elle confond la circonférence de la terre avec la voûte des cieux. C'est ainsi qu'elle emploie les nuages aussi légers que les illusions de la vie à nous élever vers le ciel; qu'elle répand au milieu de ses mysteres les sensations ineffables de l'infini, & qu'elle ôte à nos sens la vue de ses ouvrages, pour en donner à notre ame un plus profond sentiment.

HARMONIES ANIMALES DES PLANTES.

La nature, après avoir établi sur un sol formé de débris, insensible & mort, des végétaux doués des principes de la vie, de l'accroissement & de la génération, a ordonné à ceux-ci des êtres qui avoient, avec ces mêmes facultés, la puissance de se mouvoir, des convenances pour les habiter, des passions pour s'en nourrir, & un instinct pour en faire le choix : ce sont les animaux. Je ne parlerai ici que des relations les plus communes qu'ils ont avec les plantes; mais si je m'occupois de celles que leurs tributs innombrables ont avec les élémens, entre elles-mêmes & avec l'homme, quelle que soit mon ignorance, j'ouvrirois une multitude de scenes encore plus dignes d'admiration.

La nature, dans un ordre tout nouveau, n'a point changé ses loix : elle a établi les mêmes harmonies & les mêmes contrastes, des animaux aux plantes, que des plantes aux élémens. Il paroîtroit naturel à notre foible raison, & conséquent aux grands principes de nos sciences, qui donnent tant de puissance aux analogies & aux causes physiques, que tant d'êtres sensibles qui naissent au milieu de la verdure, en fussent à la longue affectés. Les impressions de leurs parens, jointes à celles de leur enfance, qui servent à expliquer tant de choses dans le genre humain, se fortifiant en eux de générations en générations, par de nouvelles teintes, on devroit voir, à la longue, des bœufs & des moutons verts comme le pré qui les nourrit. Nous avons observé, dans l'Etude précédente, que comme les végétaux étoient détachés de la terre par leur couleur verte, les animaux qui vivent sur la verdure s'en distinguent à leur tour par des couleurs rembrunies, & que ceux qui vivent sur les écorces sombres des arbres, ou sur d'autres fonds obscurs, sont revêtus de couleurs brillantes, & quelquefois vertes.

Nous remarquerons à ce sujet, que plusieurs especes d'oiseaux qui vivent aux Indes dans les feuillages des arbres, comme la plupart des

perroquets, beaucoup de colibris, & même des tourterelles, sont du plus beau vert; mais indépendamment des taches & des marbrures blanches, bleues ou rouges, qui distinguent leurs différentes tribus, & qui les font appercevoir de loin dans les arbres, la verdure brillante de leur plumage les détache très-avantageusement de la verdure sombre & rembrunie de ces forêts méridionales. Nous avons vu que la nature employoit ce moyen général, pour affoiblir les reflets de la chaleur; mais, pour ne pas confondre les objets de son tableau, si elle a rembruni le fond de la scene, elle a rendu les habits des acteurs plus éclatans.

Il paroit qu'elle a réparti les especes d'animaux les plus agréablement colorés, aux especes de végétaux dont les fleurs sont les moins apparentes, comme une compensation. Il y a bien moins de fleurs brillantes entre les tropiques, que dans les zones tempérées; & en récompense, les insectes, les oiseaux & même des quadrupedes, comme plusieurs especes de singes & de lésards, y ont les couleurs les plus vives. Lorsqu'ils se posent sur les végétaux qui leur sont propres, ils y forment les plus beaux contrastes & les harmonies les plus aimables. Je me suis quelquefois arrêté, aux îles, à considérer de petits lésards qui vivent

ſur les écorces des arbres, où ils prennent des mouches. Ils ſont du plus vert-pomme, & ils ont ſur le dos des eſpeces de caracteres du rouge le plus vif, qui reſſemblent à des lettres arabes. Lorſqu'un cocotier en avoit pluſieurs diſperſés le long de ſa tige, il n'y avoit point d'obéliſque Egyptien, de porphyre, avec ſes hiéroglyphes, qui me parût auſſi myſtérieux & auſſi magnifique (1). J'y ai vu auſſi des volées de petits oiſeaux, appelés *cardinaux* parce qu'ils ſont tout rouges, ſe repoſer ſur des buiſſons dont la verdure étoit noircie par le ſoleil; & les faire paroître comme des girandoles de lampions. Le pere du Tertre dit qu'il n'y a point, aux Antilles, de ſpectacle plus brillant que de voir des compagnies d'aras s'abattre au ſommet d'un palmiſte. Le bleu, le rouge & le jaune de leur plumage, couvre les rameaux de l'arbre ſans fleurs, du plus ſuperbe émail. On voit des harmonies à-peu-près ſemblables dans nos climats. Le chardonneret à tête rouge & aux ailes bordées de jaune, paroît de loin, ſur

(1) Ils m'ont ſervi quelquefois à expliquer le ſens moral des hiéroglyphes, gravés ſur les obéliſques de l'Egypte à la gloire de ſes conquérans. En voyant les caracteres de celles-ci tracés à droite & à gauche, avec des têtes, des becs & des pattes, ils me rappelloient les petits preneurs de mouches de mes palmiers.

un buiſſon, comme la fleur du chardon où il eſt né. Quelquefois on prend des bergeronnettes couleur d'ardoiſe qui ſe repoſent aux extrémités des feuilles d'un roſeau, pour des fleurs d'iris.

Il ſeroit fort curieux de raſſembler un grand nombre de ces oppoſitions & de ces analogies. Elles nous meneroient à trouver la plante qui convient le mieux à chaque animal. Les naturaliſtes ne ſe ſont point occupés de ces convenances; ceux qui ont écrit l'hiſtoire des oiſeaux, les ont claſſés par les pieds, les becs & les narines. Quelquefois ils parlent des ſaiſons où ils paroiſſent, mais preſque jamais des arbres où ils vivent. Il n'y a que ceux qui, faiſant des collections de papillons, ſont ſouvent obligés de les chercher dans l'état de nymphe ou de chenille, qui ont quelquefois diſtingué ces inſectes par les noms des végétaux où ils les ont trouvés. Telles ſont les chenilles du tithymale, du pin, de l'orme, &c. qu'ils ont reconnues pour être particulieres à ces végétaux. Mais il n'y a point d'animal qu'on ne puiſſe rapporter à une plante qui lui eſt propre.

Nous avons diviſé les plantes en aériennes, en aquatiques, en terreſtres, comme les animaux le ſont eux-mêmes, & nous avons trouvé dans les deux claſſes extrêmes, des concordan-

ces conſtantes avec leurs élémens. On peut encore les diviſer en deux claſſes, en arbres & en herbes, comme les animaux le ſont auſſi en quadrupedes & en volatiles. La nature ne rapproche pas les deux regnes en conſonnances, c'eſt-à-dire, en attachant les grands animaux aux grands végétaux; mais elle les réunit par des contraſtes, en faiſant accorder la claſſe des arbres avec celle des petits animaux, & celle des herbes avec les grands quadrupedes; & par ces oppoſitions, elle donne des convenances de protection aux foibles, & de commodité aux puiſſans.

Cette loi eſt ſi générale, que j'ai remarqué que par tout pays où les eſpeces de graminées ſont peu variées, celles des quadrupedes qui y vivent ſont peu nombreuſes, & que là où les eſpeces d'arbres ſont multipliées, celles des volatiles le ſont pareillement. C'eſt ce dont on peut s'aſſurer par les herbiers de pluſieurs endroits de l'Amérique, entre autres, par ceux de la Guyane & du Bréſil, qui préſentent peu de variétés dans les graminées, & qui en offrent un grand nombre dans les arbres. On ſait que ces pays ont en effet peu de quadrupedes naturels, & qu'ils ſont au contraire peuplés d'une infinité d'oiſeaux & d'inſectes.

Si nous jetons un coup-d'œil ſur les rapports

des

des graminées aux quadrupedes, nous trouverons que malgré leur contraste apparent, il y a entre eux une multitude de convenances réelles. Le peu d'élévation des graminées les met à la portée des mâchoires des quadrupedes, dont la tête est dans une situation horizontale, & souvent inclinée vers la terre. Leurs gerbes déliées semblent faites pour être saisies par des levres larges & charnues; leurs tendres tiges, facilement tranchées par des dents incisives; leurs semences farineuses, aisément broyées par des dents molaires. D'ailleurs, leurs touffes épaisses, & élastiques sans être ligneuses, présentent de molles litieres à des corps pesans.

Si au contraire nous examinons les convenances qu'il y a entre les arbres & les oiseaux, nous verrons que les branches des arbres sont facilement embrassées par les pieds à quatre doigts de la plupart des volatiles, que la nature a disposés de façon qu'il y en a trois en avant & un en arriere, afin qu'ils puissent les saisir comme avec des mains. De plus, les oiseaux trouvent, dans les divers étages des feuilles, des abris contre la pluie, le soleil & le froid, à quoi contribuent encore les épaisseurs des troncs. Les trous qui se forment sur ceux-ci, & les mousses qui y croissent, leur donnent

des logemens pour faire leurs nids, & des matelas pour les tapisser. Les semences rondes ou alongées des arbres, sont proportionnées à la forme de leurs becs. Ceux qui portent des fruits charnus, logent des oiseaux qui ont des becs pointus ou courbés comme des pioches. Dans les îles des pays situés entre les tropiques & le long des grands fleuves de l'Amérique, la plupart des arbres maritimes & fluviatiles, entre autres, plusieurs especes de palmiers, portent des fruits revêtus de coques très-dures, afin qu'ils puissent flotter sur les eaux qui les ressement au loin; mais leur enveloppe ne les met pas à couvert des oiseaux. Les diverses *tribus* de perroquets qui les habitent, & dont je crois qu'il y a une espece répartie à *chaque* espece de palmier, trouvent bien le moyen d'ouvrir leur graine avec des becs crochus, qui percent comme des alênes & qui pincent comme des tenailles.

La nature a encore ordonné des animaux d'un troisieme ordre, qui trouvent dans l'écorce ou dans la fleur d'une plante, autant de commodités qu'un quadrupede en a dans une prairie, ou un oiseau dans un arbre entier; ce sont les insectes. Quelques naturalistes les ont divisés en six grandes tribus, qu'ils ont caractérisées suivant leur coutume, quoique assez inutilement,

par des noms grecs. Ils les classent en insectes coléopteres ou à étuis, comme les scarabées, tels que nos hannetons; en hémipteres ou à demi-étuis, comme les gallinsectes, tels que le kermès; en tétrapteres ou à quatre ailes farineuses, comme les papillons; en tétrapteres qui ont quatre ailes nues, comme les abeilles; en dipteres ou à deux ailes nues, comme les mouches communes; & en apteres ou sans ailes, comme les fourmis. Mais ces six classes ont une multitude de divisions & de subdivisions qui réunissent les especes d'insectes de formes & d'instincts les plus disparates, & qui en séparent beaucoup d'autres qui ont d'ailleurs entre elles beaucoup d'analogie.

Quoi qu'il en soit, cet ordre d'animaux paroît particuliérement affecté aux arbres. Pline observe que les fourmis sont très-friandes des graines du cypres. Il dit qu'elles attaquent les cônes qui les renferment quand ils s'entr'ouvrent dans leur maturité, sans y en laisser une seule; & il regarde comme un miracle de la nature, qu'un si petit animal détruise la semence d'un des plus grands arbres du monde. Je crois qu'on ne pourra jamais établir dans les diverses tribus d'insectes, un véritable ordre, & dans leur étude, l'utilité & l'agrément dont elle est susceptible, qu'en les rapportant aux

diverses parties des végétaux. Ainsi on rapporteroit aux nectaires des fleurs, les papillons & les mouches qui ont des trompes, pour en recueillir les sucs; à leurs étamines, les mouches qui, comme les abeilles, ont des cuillers creusées dans leurs cuisses garnies de poils, pour en serrer les poussieres, & quatre ailes pour emporter leur butin; aux feuilles des plantes, les mouches communes & les gallinsectes, qui ont des pieux pointus & creux, pour y faire des incisions & en boire les liqueurs; aux graines, les scarabées, comme les charançons, qui devoient s'y enfoncer pour vivre de leur farine, & qui ont leurs ailes renfermées dans des étuis pour ne les pas gâter, & des rapes pour y faire des ouvertures; aux tiges, les vers qui sont tout nus, parce qu'ils n'avoient pas besoin d'être vêtus dans la substance du bois qui les abrite de toutes parts; mais ils ont des tarieres avec lesquelles ils viennent quelquefois à bout de détruire des forêts; enfin, aux débris de toutes especes, les fourmis qui ont des pinces & l'instinct de se réunir en corps pour dépiécer & emporter tout ce qui leur convient. La desserte de cette grande table végétale est entraînée par les pluies aux rivieres, & de-là à la mer, où elle présente un nouvel ordre de relation avec les poissons. Il est digne de remar-

que, que les plus puissans appâts qu'on puisse leur présenter sont tirés du regne végétal, & particuliérement des graines ou des substances des plantes qui ont les caracteres aquatiques que nous avons indiqués, telles que la coque du Levant, le souchet de Smyrne, le suc de tithymale, le nard celtique, le cumin, l'anis, l'ortie, la marjolaine, la racine d'aristoloche & la graine de chenevis. Ainsi, les relations de ces plantes avec les poissons, confirme ce que nous avons dit de celles de leurs graines avec les eaux.

Ce seroit en rapportant les diverses tribus d'insectes aux diverses parties des plantes, que nous verrions les raisons qui ont déterminé la nature à donner à ces petits animaux des figures si extraordinaires. Nous connoîtrions les usages de leurs outils, dont la plupart nous sont inconnus, & nous aurions de nouveaux sujets d'admirer l'intelligence divine & de perfectionner la nôtre. D'un autre côté, cette lumiere répandroit le plus grand jour sur beaucoup des parties des plantes dont les botanistes ignorent l'utilité, parce qu'elles n'ont de convenances qu'avec les animaux. Je suis persuadé qu'il n'y a pas un végétal qui n'ait au moins un individu de chacune des cinq classes générales d'insectes, reconnues par les naturalistes. Com-

me la nature a divisé chaque genre de plantes en diverses especes, pour les rendre capables de croître dans différens sites, elle a divisé de même chaque genre d'insectes en diverses especes, pour les rendre propres à habiter différentes especes de plantes. Elle a peint pour cette raison, & numéroté de mille manieres diverses, mais invariables, les divisions presque infinies de la même branche. Par exemple, on trouve constamment sur l'orme le beau papillon appelé brocatelle d'or, à cause de sa riche couleur. Celui qu'on nomme les quatre omicrons, & qui vit je ne sais où, produit toujours des descendans qui portent cette lettre grecque, imprimée quatre fois sur leurs ailes. Il y a une espece d'abeille à cinq crochets, qui ne vit que sur les fleurs radiées; sans ces crochets elle ne pourroit se cramponer sur les miroirs plans de ces fleurs, & se charger de leurs étamines aussi aisément que l'abeille commune, qui travaille, pour l'ordinaire, au fond de celles dont la corolle est profonde.

Ce n'est pas que je pense qu'une plante nourrisse dans ses diverses variétés toutes les branches collatérales d'une famille d'insectes. Je crois que chaque genre parmi ceux-ci, s'étend beaucoup plus loin que le genre de plantes qui lui sert principalement de base. En

cela, la nature manifeste une autre de ses loix, par laquelle elle a rendu ce qu'il y a de meilleur, le plus commun. Comme l'animal est d'une nature supérieure au végétal, les especes du premier sont plus multipliées & plus répandues que celles du second. Par exemple, il n'y a pas seize cents especes de plantes dans les environs de Paris, & on y compte près de six mille especes de mouches. Je présume donc que les diverses tribus de plantes se croisent avec celles des animaux, ce qui rend leurs especes susceptibles de différentes harmonies. On en peut juger par la variété des goûts, dans les oiseaux de la même famille. La fauvette à tête noire, niche dans les lierres; la fauvette à tête rousse des murailles, dans le voisinage des chenevieres; la fauvette brune, sur les arbres des grands chemins où elle compose son nid de crins de cheval. On en compte de douze especes dans nos climats, qui ont chacune leur département. Nos diverses sortes d'alouettes sont aussi réparties à différens sites, aux bois, aux prés, aux bruyeres, aux terres labourées & aux rivages de la mer.

Il y a des observations bien intéressantes à faire sur les durées des végétaux, qui sont inégales, quoique soumises aux influences des mêmes élémens. Le chêne sert de monument aux

nations ; & le noſtoc qui croît à ſes pieds, ne vit qu'un jour. Tout ce que j'en peux dire en général, c'eſt que le tems de leur dépériſſement n'eſt point réglé ſur celui de leur accroiſſement, ni celui de leur fécondité proportionné à leur foibleſſe, aux climats ou aux ſaiſons, comme on l'a prétendu. Pline (1) cite des yeuſes, des planes & des cyprès qui exiſtoient de ſon tems, & qui étoient plus anciens que Rome, c'eſt-à-dire, qui avoient plus de ſept cents ans. Il dit qu'on voyoit encore auprès de Troye, autour du tombeau d'Ilus, des chênes qui y étoient du tems que Troye prit le nom d'Ilium, ce qui fait une antiquité bien plus reculée. J'ai vu en baſſe-Normandie, dans le cimetiere d'une égliſe de village, un vieux *if planté* du tems de Guillaume le Conquérant ; il eſt encore chargé de verdure, quoique ſon tronc caverneux & tout percé à jour, reſſemble aux douves d'un vieux tonneau. Il y a des buiſſons même qui ſemblent immortels ; on trouve en pluſieurs endroits du royaume, des aubépines que la dévotion des peuples a conſacrées par des images de la bonne Vierge qui durent depuis pluſieurs ſiecles, comme on peut le vérifier par les titres des chapelles qu'on a bâties

(1) Hiſtoire Naturelle, liv. 16, chap. 44.

auprès. Mais, en général, la nature a proportionné la durée & la fécondité des plantes aux besoins des animaux. Beaucoup de plantes périssent aussi-tôt qu'elles ont donné leurs graines qu'elles abandonnent aux vents; il y en a, tels que les champignons, qui ne vivent que quelques jours, comme les especes de mouches qui s'en nourrissent. D'autres conservent leur semence tout l'hiver pour l'usage des oiseaux, tels sont la plupart des buissons. La fécondité des plantes n'est pas proportionnée à leur petitesse, mais à la fécondité de l'espece animale qui doit s'en nourrir: le panic, le petit mil, & quelques autres graminées si utiles aux bêtes & aux hommes, produisent incomparablement plus de grains que beaucoup de plantes plus grandes & plus petites qu'elles. Il y a beaucoup d'herbes qui ne se reperpétuent par leurs semences qu'une fois dans un an; mais le mouron se renouvelle par les siennes jusqu'à sept à huit fois, sans être interrompu même par l'hiver. Il donne des grains murs, six semaines après qu'il a été semé. La capsule qui les renferme se renverse alors vers la terre & s'entr'ouvre, pour les laisser emporter aux vents & aux pluies qui les ressement par-tout. Cette plante assure toute l'année la subsistance des petits oiseaux dans nos climats. Ainsi, la Provi-

dence eſt d'autant plus grande, que ſa créature eſt plus foible.

D'autres plantes ont des relations d'autant plus touchantes avec les animaux, que les climats & les faiſons ſemblent exercer plus de rigueur envers ceux-ci. Si ces convenances étoient approfondies, elles expliqueroient toutes les variétés de la végétation dans chaque latitude & dans chaque faiſon. Pourquoi, par exemple, la plupart des arbres du nord perdent-ils leurs feuilles en hiver, pourquoi ceux du midi les conſervent-ils toute l'année? pourquoi, malgré le froid des hivers du nord, les ſapins y reſtent-ils couverts de verdure? Il eſt difficile d'en trouver la cauſe; *mais il eſt* aiſé d'en reconnoître la fin. *Si les* bouleaux & les mélezes du nord laiſſent tomber leurs feuilles à l'entrée de l'hiver, c'eſt pour donner des litieres aux bêtes des forêts, & ſi le ſapin pyramidal y conſerve les ſiennes, c'eſt pour leur ménager des abris au milieu des neiges. Cet arbre offre alors aux oiſeaux les mouſſes qui ſont ſuſpendues à ſes branches, & ſes cônes remplis de pignons mûrs. Souvent dans ſon voiſinage, des bocages de ſorbier ſont briller, pour eux, leurs grappes de baies écarlates. Dans les hivers de nos climats, pluſieurs arbriſſeaux toujours verts, comme le lierre, l'alaterne

& d'autres qui reſtent chargés de baies noires ou rouges qui tranchent avec les neiges, comme les troënes, les épines & les églantiers, préſentent aux volatiles des habitations & des alimens. Dans les pays de la zone torride, la terre eſt tapiſſée de lianes fraîches, & ombragée d'arbres au large feuillage, ſous leſquels les animaux trouvent de la fraîcheur. Les arbres mêmes de ces climats ſemblent craindre d'expoſer leurs fruits aux brûlantes ardeurs du Soleil; au-lieu de les dreſſer en cône ou d'en couvrir la circonférence de leurs têtes, ils les cachent ſouvent ſous un feuillage épais, & les portent attachées à leurs troncs ou à la naiſſance de leurs branches: tels ſont les jacquiers, les bananiers, les palmiers de toutes les eſpeces, les papayers & une multitude d'autres. Si leurs fruits n'invitent pas au-dehors les animaux par des couleurs apparentes, ils les appellent par des bruits. Les lourds cocos, en tombant de la hauteur de l'arbre qui les porte, font retentir au loin la terre. Les ſiliques noires du canneficier, lorſqu'elles ſont mûres & que le vent les agite, font, en ſe choquant, le bruit du tictac d'un moulin. Quand le fruit griſâtre du génipa des Antilles tombe dans ſa maturité, il pette à terre comme un coup de piſtolet (1).

(1) Voyez le pere du Tertre, hiſtoire des Antilles.

A ce ſignal, ſans doute, plus d'un convive vient chercher ſa réfection. Ce fruit ſemble particuliérement deſtiné aux crabes de terre, qui en ſont très-friandes, & qui s'engraiſſent, en très-peu de tems, par cette nourriture. Il leur auroit été fort inutile de l'appercevoir dans l'arbre où elles ne peuvent grimper; mais elles ſont averties du moment où il eſt bon à manger, par le bruit de ſa chûte. D'autres fruits, comme les jacqs & les mangues, frappent l'odorat des animaux à une ſi grande diſtance, qu'on les ſent de plus d'un quart de lieue, quand on eſt au-deſſous du vent. Je crois que cette propriété d'être fort odorans, eſt commune auſſi à ceux de nos fruits qui ſe cachent ſous leurs feuillages, tels que les abricots. Il y a d'autres végétaux qui ne ſe manifeſtent, pour ainſi dire, aux animaux que pendant la nuit. Le jalap du Pérou, ou belle-de-nuit, n'ouvre ſes fleurs très-parfumées que dans l'obſcurité. La fleur de capucine qui eſt du même pays, jette dans les ténebres une lumiere phoſphorique, obſervée pour la premiere fois chez les Européens par la fille du célebre Linnæus. Les propriétés de ces plantes donnent une heureuſe idée de ces beaux climats, où les nuits ſont aſſez calmes & aſſez éclairées pour ouvrir un nouvel ordre de ſociété entre les animaux. Il

y

y a même des insectes qui n'ont besoin d'aucun phare qui les guide dans leurs courses nocturnes. Ils portent avec eux leurs lanternes; telles sont les mouches lumineuses. Elles se répandent quelquefois dans des bosquets d'orangers, de papayers & d'autres arbres fruitiers, au milieu de la nuit la plus sombre. Elles lancent à la fois, par plusieurs battemens d'ailes réitérés, une douzaine de jets d'un feu qui éclaire les feuilles & les fruits des arbres où elles se reposent, d'une lumiere dorée & bleuâtre (1); puis, cessant tout-à-coup leurs mouvemens, elles les replongent dans l'obscurité. Elles recommencent alternativement ce jeu pendant toute la nuit. Quelquefois il s'en détache des essaims tout brillans de lumiere, qui s'élevent en l'air, comme les gerbes d'un feu d'artifice.

Si on étudioit les rapports que les plantes ont avec les animaux, on y reconnoîtroit l'usage de beaucoup de parties, que l'on regarde souvent comme des productions du caprice & du désordre de la nature. Ces rapports sont si étendus, qu'on peut dire qu'il n'y a pas un duvet de plantes, un entrelassement de buisson, une cavité, une couleur de feuille, une épine qui n'ait son utilité. On remarque sur-tout ces

(1) Voyez le pere du Tertre, *ibid.*

harmonies admirables avec les logemens & les nids des animaux. S'il y a dans les pays chauds, des plantes chargées de duvet, c'est qu'il y a des teignes toutes nues qui en tondent les poils, & qui s'en font des habits. On trouve sur les bords de l'Amazone une espece de roseau de vingt-cinq à trente pieds de hauteur, dont le sommet est terminé par une grosse boule de terre. Cette boule est l'ouvrage des fourmis qui s'y retirent dans le tems des pluies & des inondations périodiques de ce fleuve; elles montent & descendent par la cavité de ce roseau, & elles vivent des débris qui surnagent alors autour d'elles à la surface des eaux. Je présume que c'est pour offrir de semblables retraites à plusieurs petits insectes, que la nature a creusé les tiges de la plupart des plantes de nos rivages. La valisneria (1), qui croit dans dans les eaux du Rhône, & qui porte sa fleur

(1) Voyez sur la Valisneria le Voyage anonyme d'un Anglois, fait en 1750, en France, en Italie & aux îles de l'Archipel, quatre petits vol. tome. 1. Il est rempli d'observations judicieuses en tout genre. Voyez aussi sur le génipa, & les divers fruits, plantes & animaux des pays méridionaux, le naïf pere du Tertre; le patriote pere Charlevoix, l'historien Jean de Laet, & tous les Voyageurs qui ont écrit sur la nature, sans esprit de systême, avec les seules lumieres de la raison.

sur une tige en spirale, qu'elle alonge à proportion de la rapidité des crues subites de ce fleuve, a des trous percés à la base de ses feuilles; dont l'usage est bien plus extraordinaire. Si on déracine cette plante, & qu'on la mette dans un grand vase plein d'eau, on apperçoit à la base de ses feuilles des masses d'une gelée bleuâtre, qui s'alongent insensiblement en pyramides d'un beau rouge. Bientôt ces pyramides se sillonnent de cannelures qui se détachent du sommet, se renversent tout autour, & présentent par leur épanouissement de très-jolies fleurs formées de rayons pourpres, jaunes & bleus. Peu-à-peu chacune de ces fleurs sort de la cavité où elle est contenue en partie, & s'écarte à quelque distance de la plante, en y restant cependant attachée par un filet. On voit alors chacun des rayons dont ces fleurs sont composées, se mouvoir d'un mouvement particulier, qui communique un mouvement circulaire à l'eau, & précipite au centre de chacune d'elles tous les petits corps qui nagent aux environs. Si on trouble par quelque secousse ces développemens merveilleux, sur le champ chaque fil se retire, tous les rayons se ferment, & toutes les pyramides rentrent dans leurs cavités; car ces prétendues fleurs sont des polypes.

Il y a dans certaines plantes des parties qu'on regarde comme les caracteres d'une nature agreste, qui sont, comme tout le reste de ses ouvrages, des preuves de la sagesse & de la providence de son Auteur; telles sont les épines. Leurs formes sont variées à l'infini, sur-tout dans les pays chauds. Il y en a de faites en scies, en hameçons, en aiguilles, en fer de hallebardes & en chausses-trapes. Il y en a de rondes comme des alênes, de triangulaires comme des carrelets, & d'applaties comme des lancettes. Il n'y a pas moins de variété dans leurs agrégations. Les unes sont rangées sur les feuilles par pelotons, comme celles de la raquette; d'autres par rubans, comme celles des cierges. Il y en a qui sont invisibles, comme celles de l'arbrisseau des îles Antiles, appelé bois de capitaine. Les feuilles de ce redoutable végétal paroissent en dessus nettes & luisantes; mais elles sont couvertes en dessous d'épines très-fines qui y sont tellement couchées, que pour peu qu'on y porte la main, elles entrent dans les doigts. Il y a d'autres épines qui ne sont posées que sur les tiges des plantes, d'autres sont sur leurs branches. On n'en trouve guere, dans nos climats, que sur des buissons & sur quelques herbes; mais elles sont répandues, aux Indes, sur beaucoup d'especes d'ar-

bres. Leurs formes & leurs dispositions très-variées, ont des relations, dont la plupart nous sont inconnues, avec les défenses des oiseaux qui y vivent. Il étoit nécessaire que beaucoup d'arbres de ces pays portassent des épines, parce qu'il y a beaucoup de quadrupedes qui y grimpent pour manger les œufs & les petits des oiseaux, tels que les singes, les civettes, les tigres, les chats sauvages, les piloris, les opossums, les rats palinistes, & même les rats communs. L'acacia (1) de l'Asie offre aux oiseaux des retraites qui sont impénétrables à leurs ennemis. Il ne porte point d'épines sur son tronc & dans ses branches; mais à dix ou douze pieds de hauteur, précisément à l'endroit où les branches de l'arbre se divisent, il y a une ceinture de plusieurs rangs de larges épines de dix à douze pouces de longueur, & hérissées

(1) On peut voir un acacia de l'Asie dans ce beau jardin, situé près de la grille de Chaillot, qui appartenoit autrefois au vertueux chevalier de Gensin. Quant au nom de faux acacia donné à l'acacia de l'Amérique, j'observerai que la nature ne fait rien de faux. Elle a varié toutes ses productions dans chaque pays, pour leur donner des relations convenables avec les élémens & les animaux; & quand nous n'y trouvons pas les caracteres que nous leur avons assignés, ce ne sont pas ses ouvrages qu'il faut accuser de fausseté, ce sont nos systêmes.

à-peu-près comme des fers de hallebardes. Le collet de l'arbre en est environné, de maniere qu'aucun quadrupede n'y peut monter. L'acacia de l'Amérique, appelé improprement faux acacia, a les siennes figurées en crochets & parsemées dans ses rameaux, sans doute par quelque rapport inconnu d'opposition avec l'espece de quadrupede qui fait la guerre à l'oiseau qui l'habite. Il y a aux îles Antilles des arbres qui n'ont point d'épines; mais qui sont bien plus ingénieusement protégés que s'ils en avoient. Une plante qui est connue dans ces pays sous le nom de chardon épineux, qui est une espece de cierge rampant, attache ses racines, semblables à des filamens, au tronc d'un de ces arbres, & elle court à terre tout autour, bien loin de là, en croisant ses branches l'une sur l'autre, en en formant une enceinte dont aucun quadrupede n'ose approcher. Elle porte d'ailleurs un fruit très-agréable à manger. En voyant un arbre dont le feuillage est innocent, rempli d'oiseaux qui y font leurs nids, entouré à sa racine d'un de ces chardons épineux, on diroit d'une de ces villes de commerce sans défenses où tout paroît accessible, mais qui sont protégées aux environs par une citadelle qui l'entoure de ses longs retranchemens. Ainsi l'arbre est d'un côté, & son épine de l'autre.

Les quadrupedes qui vivent des œufs des oiseaux seroient fort embarrassés, si quelquefois la nature ne faisoit croître, au haut de ces mêmes arbres, un végétal d'une forme très-extraordinaire, qui leur en ouvre l'accès. Il est en tout l'opposé du chardon épineux. C'est une racine de deux pieds de long, grosse comme la jambe, picotée comme si on l'eût piquée avec un poinçon, & liée à une branche de l'arbre par une multitude de filamens, à-peu-pres comme le chardon épineux est attaché au bas de son tronc. Elle en tire comme lui sa nourriture, & jette dix à douze grandes feuilles en cœur, de trois pieds de long & de deux pieds de large, semblables aux feuilles de nymphæa. Le pere du Tertre l'appelle fausse racine de Chine. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que du haut de l'arbre ou elle est placée, elle jette à plomb des cordes très-fortes, grosses comme des tuyaux de plume dans toute leur longueur, qui viennent s'enraciner à terre. La plante ne sent rien, & ses cordes sentent l'ail. Sans doute, quand un singe ou tel autre animal grimpant apperçoit ce large étendard de verdure, l'arbre a beau être entouré d'épines à son pied, ce signal lui annonce qu'il a des correspondances dans la place : l'odeur des cordons qui descendent jusqu'à terre,

lui indique son échelle même pendant la nuit ; & pendant que les oiseaux dorment tranquillement sur leurs nids, en se fiant à leurs fortifications, l'ennemi s'empare de la ville par les fauxbourgs.

Dans ces pays, les épines des arbres défendent jusqu'aux insectes. Les abeilles y font du miel dans les vieux troncs d'arbres épineux creusés par le tems. Il est bien remarquable que la nature, qui a donné cette ressource aux abeilles de l'Amérique, leur a refusé des aiguillons, comme si ceux des arbres suffisoient à leur défense. Je crois que c'est à cause de cette raison, à laquelle on n'a pas fait attention, qu'on n'a jamais pu élever aux îles Antilles des mouches à miel du pays. Sans doute elles refusoient d'habiter les ruches domestiques, parce qu'elles ne s'y croyoient pas en sûreté ; mais elles s'y seroient peut-être déterminées, si on avoit garni d'épines les ruches qu'on leur a présentées.

Si la nature emploie les épines pour défendre jusqu'aux mouches des insultes des quadrupedes, elle se sert quelquefois des mêmes moyens pour délivrer les quadrupedes de la persécution des mouches communes. A la vérité, elle a donné à ceux qui y sont les plus exposés, des crinieres & des queues garnies de

longs crins pour les écarter; mais la multiplication de ces insectes est si rapide dans les saisons & les pays chauds & humides, qu'elle pourroit devenir funeste à tous les animaux. Une des barrieres végétales que la nature leur oppose, est la dionæa muscipula. Cette plante porte sur une même branche des folioles opposées, enduites d'une liqueur sucrée semblable à la manne, & hérissées de pointes très-aiguës. Lorsqu'une mouche se pose sur une de ces folioles, elles se rapprochent sur le champ comme les mâchoires d'un piege à loup, & la mouche se trouve embrochée de toutes parts. Il y a une autre dionæa qui prend ces insectes avec sa fleur. Quand une mouche en veut sucer les nectaires, la corolle qui est tubulée se ferme au collet, la saisit par la trompe & la fait mourir ainsi. Elle croît au jardin du Roi. Nous observerons que sa fleur en godet est blanche & rayée de rouge, & que ces deux couleurs attirent par-tout les mouches, qui sont très-avides de lait & de sang.

Il y a des plantes aquatiques qui portent des épines propres à prendre des poissons. On voit au jardin du Roi une plante de l'Amérique appelée *martinia*, dont la fleur a une odeur très-agréable, & qui, par la forme de ses feuilles arrondies, le lissé de leurs queues & de

ſes tiges, a tous les caractères aquatiques dont nous avons parlé. Elle a encore ceci de particulier, qu'elle tranſpire ſi fortement, qu'elle paroît au toucher comme ſi elle étoit mouillée. Je ne doute donc pas que cette plante ne croiſſe en Amérique ſur le bord des eaux. Mais la gouſſe qui enveloppe ſes graines, a un caractère nautique fort extraordinaire. Elle reſſemble à un poiſſon à demi deſſéché, blanc & noir, avec une longue nageoire ſur le dos. La queue de ce poiſſon eſt fort alongée, & finit en pointe très-aiguë, courbée en hameçon. Cette queue ſe partage ordinairement en deux, & préſente ainſi deux hameçons. La configuration de ce poiſſon végétal eſt tout-à-fait ſemblable en grandeur & en forme à l'hameçon dont on ſe ſert ſur mer pour prendre des dorades, & à la tête duquel on figure en ligne un poiſſon volant, excepté que l'hameçon à dorade n'a qu'un crochet, & que la gouſſe de la martinia en a deux, ce qui doit rendre ſon effet plus ſûr. Cette gouſſe renferme pluſieurs graines noires, ridées, & ſemblables à des crottes de mouton applaties.

Comme j'ai peu de livres de botanique, j'ignorois d'où la martinia étoit originaire; mais, ayant conſulté dernièrement l'ouvrage de Linnæus, j'ai trouvé qu'elle venoit de la *Vera-*

Crux. Ce fameux naturaliste ne trouve à cette gousse que l'apparence d'une tête de bécasse; mais s'il avoit vu des hameçons à dorade, il n'eût pas balancé à y reconnoître cette ressemblance, d'autant que le bout de ce prétendu bec se recourbe en deux crochets qui piquent comme des épingles, & sont, ainsi que toute la gousse & la queue qui la tient à la tige, d'une matiere ligneuse & cornée, très-difficile à rompre. Jean de Laet (1) dit que le terrain de la Vera-Crux est au niveau de la mer, & que son port appelé Saint-Jean de Hulloa, est formé d'une petite île qui est au ras de l'eau; en sorte, dit-il, que quand la marée est fort grosse, elle en est toute couverte. Ces inondations sont fort communes dans le fond du golfe du Mexique, comme on peut le voir dans la relation que Dampier nous a donnée de la baie de Campêche, qui est dans le voisinage. Je présume de-là que la martinia, qui croît sur les rivages inondés de la Vera-Crux, a quelques relations qui nous sont inconnues avec les poissons de la mer; d'autant que les semences de plusieurs arbres & plantes de ces contrées, rapportées par Jean de Laet, ont des formes nautiques très-curieuses. (*Voyez* la figure de la

(1) Histoire des Indes Occidentales, liv. 5, ch. 18.

martinia, tirée d'après nature, planche cinq, page 313, vol. 3.)

Il n'eſt pas beſoin d'aller chercher dans les plantes étrangeres des relations végétales avec les animaux. La ronce, qui donne dans nos champs des abris à tant de petits oiſeaux, a ſes épines formées en crochets; de ſorte que non-ſeulement elle empêche les troupeaux de troubler les aſiles des oiſeaux, mais elle leur accroche bien ſouvent quelque flocon de laine ou de poil, propre à garnir des nids, en repréſailles de leurs hoſtilités, & comme une indemnité de leurs dommages. Pline prétend que c'eſt à cette occaſion qu'eſt née la haine de la linotte & de l'âne. Ce quadrupede dont le palais eſt à l'épreuve des épines, broute ſouvent le buiſſon où la linotte fait ſon nid. Elle eſt ſi effrayée de ſa voix, qu'elle en jette, dit-il, ſes œufs à bas; & quand ſes petits ſont nouvellement éclos, ils en meurent de peur. Mais elle lui fait la guerre à ſon tour, en ſe jetant ſur les égratignures que lui font les épines, & en becquetant ſa chair juſqu'aux os. Ce doit être un ſpectacle curieux de voir le combat de ce petit & mélodieux oiſeau, contre ce lourd & bruyant animal, d'ailleurs ſans malice.

Si on connoiſſoit les relations animales des plantes

plantes, nous aurions ſur les inſtincts des bêtes bien des lumieres que nous n'avons pas. Nous ſaurions l'origine de leurs amitiés & de leurs inimitiés, du moins quant à celles qui ſe forment dans la ſociété; car pour celles qui ſont innées, je ne crois pas que la cauſe en ſoit jamais révélée à aucun homme. Celles-là ſont d'un autre ordre & d'un autre monde. Comment tant d'animaux ſont-ils entrés dans la vie avec des haines ſans offenſes, des induſtries ſans apprentiſſage, & des inſtincts plus ſûrs que l'expérience? Comment la puiſſance électrique a-t-elle été donnée à la torpille, l'inviſibilité au caméléon, & la lumiere même des aſtres à une mouche? Qui a appris à la punaiſe aquatique à gliſſer ſur les eaux, & à une autre eſpece de punaiſe à y nager ſur le dos; l'une & l'autre pour attraper la proie qui voltige à leur ſurface? L'araignée d'eau eſt encore plus ingénieuſe. Elle environne une bulle d'air avec des fils, ſe met au milieu & ſe plonge au fond des ruiſſeaux, où ſa bulle paroît comme un globule de vif-argent. Là, elle ſe promene à l'ombre des nymphæa, ſans rien craindre d'aucun ennemi. Si, dans cette eſpece, deux individus de ſexe différent viennent à ſe rencontrer & ſe conviennent, les deux globules rapprochés n'en ſont plus qu'un, & les

deux insectes sont dans la même atmosphere. Les Romains, qui construisoient sur les rivages de Bayes, des sallons sous les flots de la mer, pour jouir de la fraîcheur & du murmure des eaux dans les chaleurs de l'été, étoient moins adroits & moins voluptueux. Si un homme réunissoit en lui ces facultés merveilleuses qui sont les partages des insectes, il passeroit parmi ses semblables pour un dieu.

Il nous importe au moins de connoître les insectes qui détruisent ceux qui nous sont nuisibles. Nous pouvons profiter de leurs guerres pour vivre en repos. L'araignée attrape les mouches avec des filets; le formicaléo surprend les fourmis dans un entonnoir de sable; l'ichneumon à quatre ailes prend les papillons au vol. Il y a une autre espece d'ichneumon, si petite & si rusée, qu'elle prend un œuf dans l'anus du puceron. L'homme peut multiplier à son gré les familles d'insectes qui lui sont utiles, & parvenir à diminuer le nombre de celles qui font tant de ravages dans ses cultures. Les petits oiseaux de nos bosquets lui offrent, pour ce service, des secours encore plus étendus & plus agréables. Ils ont tous l'instinct de vivre dans son voisinage & dans celui de ses troupeaux. Souvent une seule de leurs especes suffiroit pour écarter de ceux-ci les insectes qui les dé-

ſolent en été. Il y a dans le nord un taon, appelé *Kourbma* par les Lapons, ou *œſtrus rangiſerinus* par les ſavans, qui tourmente les rennes domeſtiques au point de les faire fuir dans les montagnes, & quelquefois de les faire mourir, en dépoſant ſes œufs dans leur peau. On a fait, à l'ordinaire, à ce ſujet beaucoup de diſſertations ſans y apporter de remede. Je ſuis perſuadé qu'il doit y avoir en Laponie des oiſeaux qui délivreroient les rennes de cet inſecte dangereux, ſi les Lapons ne les effrayoient par le bruit de leurs fuſils. Ces armes des nations civiliſées, ont rendu toutes les campagnes barbares. Les oiſeaux deſtinés à embellir l'habitation de l'homme, s'en éloignent ou ne s'en approchent qu'avec méfiance. On devroit défendre au moins de tirer autour des paiſibles troupeaux. Quand les oiſeaux ne ſont pas effrayés par les chaſſeurs, ils ſe livrent à leurs inſtincts. J'ai vu ſouvent à l'île de France, une eſpece de ſanſonnet, appelé martin, qu'on y a apporté des Indes, ſe percher familiérement ſur le dos & ſur les cornes des bœufs pour les nettoyer. C'eſt à cet oiſeau que cette île eſt redevable aujourd'hui de la deſtruction des ſauterelles, qui y faiſoient autrefois tant de ravages. Dans celles de nos campagnes d'Europe, où l'homme exerce encore quelque hoſpitalité

envers les oiseaux innocens, il voit la cigogne bâtir son nid sur le faîte de sa maison; l'hirondelle voltiger dans ses appartemens; & la bergeronnette sur le bord des fleuves, tourner autour de ses brebis pour les défendre des moucherons.

Le fondement de toutes ces connoissances porte sur l'étude des plantes. Chacune d'elles est le foyer de la vie des animaux, dont les especes viennent y aboutir, comme les rayons d'un cercle à leur centre.

Dès que le soleil, parvenu au signe du Bélier, a donné le signal du printems à notre hémisphere, le vent pluvieux & chaud du sud, part de l'Afrique, souleve les mers, fait déborder les fleuves qui engraissent de leur limon les champs voisins, & renverse dans les forêts, les vieux arbres, les troncs desséchés, & tout ce qui présente quelque obstacle à la végétation future. Il fond les neiges qui couvrent nos campagnes; & s'avançant jusque sous le pôle, il brise & dissout les masses énormes de glace que l'hiver y avoit accumulées. Quand cette révolution, connue par toute la terre sous le nom du coup de vent de l'équinoxe, est arrivée au mois de Mars, le soleil tourne nuit & jour autour de notre pôle, sans qu'il y ait un seul point, dans tout l'hémisphere septentrio-

nal, qui échappe à ſa chaleur. A chaque degré qu'il parcourt dans les cieux, une plante nouvelle éclôt ſur la terre. Chacune d'elles paroît ſucceſſivement au poſte & aux jours qui lui ſont aſſignés ; elle reçoit à-la-fois la lumiere dans ſes fleurs & la roſée du ciel dans ſon feuillage. A meſure qu'elle prend de l'accroiſſement, les diverſes tribus d'inſectes qu'elle nourrit ſe développent auſſi. C'eſt à cette époque que chaque eſpece d'oiſeau ſe rend à l'eſpece de plante qui lui eſt connue, pour y faire ſon nid & y nourrir ſes petits de la proie animale qu'elle lui préſente, au défaut des ſemences qu'elle n'a pas encore produites. On voit bientôt accourir les oiſeaux voyageurs, qui viennent en prendre auſſi leur part. D'abord l'hirondelle vient en préſerver nos maiſons en bâtiſſant ſon nid à l'entour. Les cailles quittent l'Afrique, & raſant les flots de la méditerranée, elles ſe répandent par troupes innombrables dans les vaſtes prairies de l'Ukraine. Les francolins remontent au nord juſque dans la Laponie. Les canards, les oies ſauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent juſque dans les îles voiſines du pôle. La cigogne, jadis adorée dans l'Egypte qu'elle abandonne, traverſe l'Europe, & s'arrête çà & là juſque dans les villes, ſur les toits de l'Alle-

magne hoſpitaliere. Tous ces oiſeaux nourriſſent leurs petits des inſectes & des reptiles que les herbes nouvelles font éclore. C'eſt alors que les poiſſons quittent en foule les abîmes ſeptentrionaux de l'Océan, attirés aux embouchures des fleuves, par des nuées d'inſectes qui ſont entraînés dans leurs eaux, ou qui éclofent le long de leurs rivages. Ils remontent en flotte contre leurs cours, & s'avancent en bondiſſant juſqu'à leurs ſources ; d'autres, comme les nordcapers, ſe laiſſent entraîner au courant général de l'Océan Atlantique, & apparoiſſent, comme des carênes de vaiſſeaux, ſur les côtes du Bréſil & ſur celles de la Guinée. Les quadrupedes mêmes entreprennent alors de longs voyages. Les uns vont du midi au nord avec le ſoleil, d'autres d'orient en occident. Il y en a qui côtoient les âpres chaînes des montagnes ; d'autres ſuivent le cours des fleuves qui n'ont jamais été navigués ; de longues colonnes de bœufs pâturent en Amérique le long des bords du Méchaſſipi, qu'ils ſont retentir de leurs mugiſſemens. Des eſcadrons nombreux de chevaux traverſent les fleuves & les déſerts de la Tartarie ; & des brebis ſauvages errent en bêlant au milieu de ſes vaſtes ſolitudes. Ces troupeaux n'ont ni pâtres, ni bergers qui les guident dans les déſerts, au ſon des chalumeaux ; mais le

développement des herbes qui leur sont connues, détermine les momens de leurs départs & les termes de leurs courses. C'est alors que chaque animal habite son site naturel & se repose à l'ombre du végétal de ses peres : c'est alors que les chaînes de l'harmonie se resserrent, & que tout étant animé par des consonnances ou par des contrastes, les airs, les eaux, les forêts & les rochers semblent avoir des voix, des passions & des murmures.

Mais ce vaste concert ne peut être saisi que par des intelligences célestes. Il suffit à l'homme, pour étudier la nature avec fruit, de se borner à l'étude d'un seul végétal. Il faudroit, pour cet effet, choisir un arbre antique dans quelque lieu solitaire. On jugeroit aisément, aux caracteres que j'ai indiqués, s'il est dans son site naturel, mais encore mieux à sa beauté & aux accessoires dont la nature l'accompagne toujours, quand la main de l'homme n'en dérange point les opérations. On observeroit d'abord ses relations élémentaires & les caracteres frappans qui distinguent les especes du même genre, dont les unes naissent aux sources des fleuves & les autres à leurs embouchures. On examineroit ensuite ses convolvulus, ses mousses, ses guis, ses scolopendres, les champignons de ses racines, & jusqu'aux graminées qui croif-

ſent ſous ſon ombre. On appercevroit dans chacun de ſes végétaux de nouveaux rapports élémentaires convenables aux lieux qu'ils occupent, & à l'arbre qui les porte ou qui les abrite. On donneroit enſuite ſon attention à toute les eſpeces d'animaux qui viennent y habiter, & on feroit convaincu que, depuis le limaçon juſqu'à l'écureuil, il n'y en a pas un qui n'ait des rapports déterminés & caractériſtiques, avec les dépendances de ſa végétation. Si cet arbre ſe trouvoit au milieu d'une forêt bien ancienne elle-même, il eſt probable qu'il auroit dans ſon voiſinage, l'arbre que la nature fait contraſter avec lui dans le même ſite, comme, par exemple, le bouleau avec le ſapin. Il eſt encore probable que les végétaux acceſſoires & les animaux de celui-ci, contraſteroient pareillement avec ceux du premier. Ces deux ſpheres d'obſervations s'éclaireroient mutuellement, & répandroient le plus grand jour ſur les mœurs des animaux qui les fréquentent. On auroit alors un chapitre entier de cette immenſe & ſublime hiſtoire de la nature, dont nous ne connoiſſons pas encore l'alphabet.

Je ſuis ſûr que ſans fatigue, & preſque ſans peine, on feroit les découvertes les plus curieuſes; quand on n'en étudieroit qu'un ſeul,

on y trouveroit une foule d'harmonies raviſſantes. Pour jouir de quelques tableaux imparfaits en ce genre, il faut avoir recours aux voyageurs. Nos ornithologiſtes, enchaînés par leurs méthodes, ne ſongent qu'à groſſir leur catalogue, & ne connoiſſent, dans les oiſeaux, que les pattes & le bec. Ce n'eſt point dans les nids qu'ils les obſervent, mais à la chaſſe & dans leur gibecière. Ils regardent même les couleurs de leurs plumes comme des accidens. Cependant ce n'eſt pas au haſard que la nature a peint ſur les rivages du Bréſil, d'un beau rouge incarnat, & qu'elle a bordé de noir l'extrémité des ailes de l'*Ouara*, eſpece de corlieu qui habite le feuillage glauque de paletuviers qui naiſſent au ſein des flots, & qui ne portent point de fleurs apparentes. Le *Sabia*, autre oiſeau du même climat, a le ventre jaune & le reſte du plumage gris. Il eſt de la groſſeur d'un moineau, & il ſe perche ſur les poivriers, dont les fleurs ſont ſans éclat, mais dont il mange les graines, qu'il reſſeme par-tout. A ces convenances il faut joindre celles du ſite, qui tire lui-même tant de beauté du végétal qui l'ombrage. Ces harmonies ſont rapportées par le P. François d'Abbeville. Suivant l'Hiſtoire des Voyages de l'abbé Prevôt, il y a ſur les bords du Sénégal un arbre fluviatile, dont les feuilles

ſont épineuſes & les branches pendantes en arcades. Il eſt habité par des oiſeaux appelés Kurbalos ou Pêcheurs, de la taille d'un moineau, & variés de pluſieurs ſortes de couleurs. Leur bec eſt fort long, & armé de petites dents comme une ſcie. Ils font leurs nids de la groſſeur d'une poire. Ils les compoſent de terre, de plumes, de pailles, de mouſſe, & les attachent à un long fil, à l'extrémité des branches qui donnent ſur la riviere, afin de ſe mettre à l'abri des ſerpens & des ſinges qui trouvent quelquefois les moyens d'y grimper. Il n'y a perſonne qui ne prenne ces nids, à quelque diſtance, pour les fruits de l'arbre. Il y a de ces arbres qui en ont juſqu'à mille. On voit ces Kourbalos voltiger ſans ceſſe ſur l'eau & rentrer dans leurs nids, avec un mouvement qui éblouit les yeux. Suivant le P. Charlevoix, il croît en Virginie, ſur les bords des lacs, un ſmilax à feuilles de laurier, qui pouſſe de ſa racine pluſieurs tiges dont les branches embraſſent tous les arbres qui l'environnent, & montent à plus de ſeize pieds de hauteur. Elles forment en été une ombre impénétrable, & en hiver une retraite tempérée pour les oiſeaux. Ses fleurs ſont peu apparentes, & ſes fruits viennent en grappes rondes, chargées de grains noirs. Ce ſmilax a pour habitant principal un

geai fort beau. Cet oiſeau porte ſur ſa tête une longue crête noire, qu'il dreſſe quand il veut. Son dos eſt d'un pourpre ſombre. Ses ailes ſont noires en dedans, bleues en dehors, & blanches aux extrémités, avec des raies noires à travers chaque plume. Sa queue eſt bleue & marquée des mêmes raies que ſes ailes; & ſon cri n'eſt pas déſagréable. Il y a des oiſeaux qui ne ſe logent pas ſur leur plante favorite, mais vis-à-vis. Tel eſt le colibri qui ſe niche ſouvent, aux îles Antilles, ſur un fétu de la couverture d'une caſe, pour vivre ſous la protection de l'homme. Dans nos climats, le roſſignol place ſon nid à couvert dans un buiſſon, en choiſiſſant de préférence les lieux où il y a des échos, & en obſervant de l'expoſer au ſoleil du matin. Ces précautions priſes, il ſe place aux environs, contre le tronc d'un arbre, & là confondu avec la couleur de ſon écorce & ſans mouvement, il devient inviſible. Mais bientôt il anime de ſon divin ramage l'aſyle obſcur qu'il s'eſt choiſi, & il efface par l'éclat de ſon chant, celui de tous les plumages.

Mais quelques charmes que puiſſent répandre les animaux & les plantes ſur les ſites qui leur ſont aſſignés par la nature, je ne trouve point qu'un payſage ait toute ſa beauté, ſi je n'y vois au moins une petite cabane. L'habitation de

l'homme donne, à chaque eſpece de végétal, un nouveau degré d'intérêt ou de majeſté. Il ne faut ſouvent qu'un arbre pour caractériſer, dans un pays, les beſoins d'un peuple & les ſoins de la providence. J'aime à voir la famille d'un Arabe ſous le dattier du déſert, & le bateau d'un inſulaire des Maldives, chargé de cocos, ſous les cocotiers de leurs greves ſablonneuſes. La hutte d'un pauvre negre ſans induſtrie, me plaît ſous un calebaſſier qui porte toutes les pieces de ſon ménage. Nos hôtels faſtueux ne ſont à la ville que des maiſons bourgeoiſes, à la campagne, ce ſont des châteaux, des palais, des temples. Les longues avenues qui les annoncent, ſe confondent avec celles qui font communiquer les empires. Ce n'eſt pas, à la vérité, ce que je trouve de plus intéreſſant dans nos payſages. Je leur ai préféré ſouvent la vue d'une petite cabane de pêcheurs, bâtie ſur le bord d'une riviere. Je me ſuis repoſé quelquefois avec délices, à l'ombre des ſaules & des peupliers où étoient ſuſpendues des naſſes faites de leurs propres rameaux.

Nous allons, à notre ordinaire, jeter un coup-d'œil rapide ſur les harmonies des plantes avec l'homme; & afin de mettre au moins un peu d'ordre dans une matiere auſſi abondante, nous diviſerons encore ces harmonies, par rap-

port

port à l'homme même, en élémentaires, en végétales, en animales, & en humaines proprement dites, ou alimentaires.

HARMONIES HUMAINES DES PLANTES.

Des Harmonies élémentaires des Plantes par rapport à l'homme.

Si nous considérons l'ordre végétal par les simples rapports de force & de grandeur, nous le trouverons divisé assez généralement en trois grandes classes, en herbes, en arbrisseaux & en arbres. Nous remarquerons premiérement, que les herbes sont d'une substance pliante & molle. Si elles eussent été ligneuses & dures, comme les jeunes branches des arbres auxquelles il paroit qu'elles devroient naturellement ressembler, puisqu'elles croissent sur le même sol; la plus grande partie de la terre eût été inaccessible au marcher de l'homme, jusqu'à ce que le fer ou le feu y eût frayé des chemins. Ce n'est donc pas par hasard que tant de graminées, de mousses & d'herbes, sont d'une substance molle & souple, ni faute de nourritures ou de moyens de se développer; car il y a de ces herbes qui s'élevent fort haut, tels que le bananier des Indes, & plusieurs férula-

cées de nos climats, qui s'élevent à la hauteur d'un petit arbre.

D'un autre côté, il y a des arbriſſeaux ligneux qui ne viennent pas plus grands que des herbes; mais ils croiſſent, pour l'ordinaire, aux lieux âpres & eſcarpés, & ils donnent aux hommes la facilité d'y grimper, en croiſſant juſque dans les fentes des rochers. Mais comme il y a des rochers qui n'ont point de fentes, & qui ſont à pic comme des murailles, il y a des plantes rampantes qui prennent racine à leurs baſes, & qui, s'attachant à leurs flancs, s'élevent avec eux à des hauteurs qui ſurpaſſent celles des plus grands arbres : tels ſont les lierres, les vignes-vierges, & un grand nombre de lianes qui tapiſſent les rochers des pays méridionaux. Si ces ſortes de végétations couvroient la terre, il ſeroit impoſſible d'y marcher. Il eſt très-remarquable que lorſqu'on a découvert des îles inhabitées, on en a trouvé qui étoient remplies de forêts, comme l'île Madere; d'autres où il n'y avoit que des herbes & des joncs, comme les îles Malouines à l'entrée du détroit de Magellan; d'autres ſimplement revêtues de mouſſes, comme pluſieurs îlots qui ſont ſur les côtes du Spitzberg; d'autres en grand nombre, où ces différens végétaux étoient mêlés : mais je ne ſache pas qu'on en ait trouvé une ſeule

où il n'y eût que des buiſſons & des lianes. La nature n'a placé cette claſſe que dans les lieux difficiles à eſcalader, afin d'en faciliter l'accès aux hommes. On peut dire qu'il n'y a point d'eſcarpement qui ne puiſſe être franchi par leur ſecours. Il ne s'en fallut rien que, par leur moyen, les anciens Gaulois ne s'emparaſſent du capitole.

Quant aux arbres, quoiqu'ils ſoient remplis d'une force végétative qui les éleve à de grandes hauteurs, la plupart ne pouſſent leurs premieres branches qu'à une certaine diſtance de la terre. En ſorte que quoiqu'ils forment, à une certaine élévation, des entrelacemens impénétrables au ſoleil, qu'ils étendent fort loin d'eux, ils laiſſent cependant autour de leurs pieds des avenues ſuffiſantes pour les aborder, & pour parcourir aiſément les forêts.

Voilà donc les diſpoſitions générales des végétaux ſur la terre, par rapport au beſoin que l'homme avoit de la parcourir; les herbes ſervent de matelas à ſes pieds; les buiſſons, d'échelles à ſes mains; & les arbres, de paraſols à ſa tête. La nature, après avoir établi entre eux ces proportions, les a diſtribuées dans tous les ſites, en leur donnant, abſtraction faite de leurs rapports particuliers avec les élémens & avec les animaux, les qualités les plus propres

à ſubvenir aux beſoins de l'homme, & à compenſer, en ſa faveur, les inconvéniens du climat. Quoique cette maniere d'étudier ſes ouvrages ſoit mépriſée aujourd'hui de la plupart des naturaliſtes, c'eſt à celle-là, cependant, où nous nous arrêterons. Nous venons de conſidérer les plantes par la taille, à la maniere des jardiniers; nous allons encore les examiner comme les bûcherons, les chaſſeurs, les charpentiers, les pêcheurs, les bergers, les matelots, & même les bouquetieres. Peu nous importe d'être ſavans, pourvu que nous ne ceſſions pas d'être hommes.

C'eſt dans les pays du nord, & ſur le ſommet des montagnes froides, que croiſſent les pins, les ſapins, les cedres, & la plupart des arbres réſineux, qui abritent l'homme des neiges par l'épaiſſeur de leurs feuillages, & qui lui fourniſſent, pendant l'hiver, des flambeaux & l'entretien de ſes foyers. Il eſt très-remarquable que les feuilles de ces arbres toujours verts, ſont filiformes, & très-capables par cette configuration, qui a encore l'avantage de réverbérer la chaleur, comme les poils des animaux, de réſiſter à la violence des vents, qui régnent ordinairement ſur les lieux élevés. Les naturaliſtes de Suede ont obſervé que les pins les plus gras, ſe trouvent aux lieux les plus ſecs & les

plus sablonneux de la Norwege. Les mélefes qui se plaisent également dans les montagnes froides, ont des troncs fort résineux. Mathiole, dans son utile commentaire sur Dioscoride, dit qu'il n'y a point de matiere plus propre que le charbon de ces arbres, à fondre promptement les mines de fer, dans le voisinage desquelles ils se plaisent. Ils sont de plus chargés de mousses, dont quelques especes s'enflamment à la moindre étincelle. Il raconte qu'étant une nuit obligé de coucher dans les hautes montagnes du détroit de Trente où il herborisoit, il y trouva quantité de mélefes ou larixs, toutes barbues, dit-il, & toutes blanches de mousses. Les bergers du lieu, voulant lui procurer quelque amusement, mirent le feu aux mousses de quelques-uns de ces arbres, qui s'embraserent aussi-tôt avec la rapidité de la poudre à canon. Il sembloit, au milieu de l'obscurité de la nuit, que la flamme & les étincelles montassent jusqu'au ciel. Elles répandoient, en brûlant, une fort bonne odeur. Il remarque encore que le meilleur agaric croît sur les mélefes, & que les arquebusiers de son tems s'en servoient à conserver le feu & à faire des meches. Ainsi la nature, en couronnant le sommet des montagnes froides & ferrugineuses, de ces grandes torches végétales, en a mis les allumettes dan-

leurs branches, l'amadou à leurs pieds, & le briquet à leurs racines.

Au midi, au contraire, les arbres présentent, dans leurs feuillages, des éventails, des parapluies & des parassols. Le latanier porte chacune de ses feuilles plissées comme un éventail, attaché à une longue queue, & semblable, dans son développement parfait, à un soleil rayonnant de verdure. On peut voir deux de ces arbres au jardin du Roi. Celle du bananier ressemble à une longue & large ceinture, ce qui lui a fait donner sans doute le nom de figuier d'Adam. La grandeur des feuilles de plusieurs especes d'arbres, augmente à mesure qu'on s'approche de la ligne. Celle du cocotier à fruit double des îles séchelles, a douze ou quinze pieds de long, & sept ou huit de large. Elle suffit pour couvrir une nombreuse famille. Il y a aussi une de ces feuilles au Cabinet du Roi. Celle du talipot de l'île de Ceylan, a, à-peu-près, la même grandeur. L'intéressant & infortuné Robert Knok, qui a donné la meilleure relation de cette île, que je connoisse, dit qu'une de ces feuilles peut couvrir quinze ou vingt personnes. Quand elle est seche, ajoute-t-il, elle est à-la-fois forte & maniable, en sorte qu'on peut l'étendre & la resserrer à son gré, étant naturellement plissée

comme un éventail. Dans cet état, elle n'eſt pas plus groſſe que le bras, & extraordinairement légere. Les habitans la coupent par triangles, quoiqu'elle ſoit naturellement ronde, & chacun d'eux en porte un morceau ſur ſa tête, tenant de la main le bout le plus pointu en avant pour s'ouvrir un paſſage à travers les buiſſons. Les ſoldats ſe ſervent de cette feuille pour faire leurs tentes. Ils la regardent, avec raiſon, comme un des plus grands bienfaits de la providence, dans un pays brûlé du ſoleil & inondé de pluies la moitié de l'année. La nature a fait, dans ces climats, des paraſols pour des villages entiers; car le figuier qu'on appelle aux Indes figuier des Banians, & dont on voit le deſſein dans Tavernier & dans pluſieurs autres voyageurs, croît ſur le ſable même brûlant du rivage de la mer, en jetant de l'extrémité de ſes branches, une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, & forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable.

Dans nos climats tempérés, nous éprouvons une bienveillance ſemblable de la part de la nature. C'eſt dans la ſaiſon chaude & ſeche qu'elle nous donne quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchiſſant, tels que les ceriſes, les

pêches, les melons; & à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes & les noix. Quelques naturalistes même ont regardé les coques ligneuses de ces fruits, comme des préservatifs contre le froid de la mauvaise saison; mais ce sont, comme nous l'avons vu, des moyens de surnager & de voguer. La nature en emploie d'autres que nous ne connoissons pas, pour préserver les substances des fruits, des impressions de l'air. Par exemple, elle fait durer, pendant tout l'hiver, plusieurs especes de pommes & de poires qui n'ont d'autres enveloppes que des pellicules si minces, qu'on ne peut en déterminer les épaisseurs.

La nature a mis d'autres végétaux aux lieux humides & arides, dont les qualités sont inexplicables par les loix de notre physique; mais qui sont admirablement d'accord avec les besoins de l'homme qui les habitent. C'est le long des eaux que croissent les plantes & les arbres les plus secs, les plus légers, & par conséquent les plus propres à les traverser. Tels sont les roseaux qui sont creux, & les joncs remplis d'une moële inflammable. Il ne faut qu'une botte médiocre de jonc, pour porter sur l'eau un homme fort pesant. C'est sur les bords des lacs du nord, que croissent ces vastes bouleaux

dont il ne faut que l'écorce d'un seul arbre pour faire un grand canot. Cette écorce est semblable à un cuir par sa souplesse, & si incorruptible à l'humidité, que j'en ai vu tirer, en Russie, de dessous les terres dont on couvre les magasins à poudre, qui étoient parfaitement saines, quoiqu'on les y eût mises du tems de Pierre-le-Grand. Suivant le témoignage de Pline & de Plutarque, on trouva à Rome, quatre cens ans après la mort de Numa, les livres que ce grand roi avoit fait mettre avec lui dans son tombeau. Son corps étoit totalement détruit; mais ses livres, qui traitoient de la philosophie & de la religion, étoient si bien conservés, que le prêteur Pétilius en prit lecture par ordre du sénat. Sur le rapport qu'il en fit, il fut décidé qu'on les brûleroit. Ils étoient écrits sur des écorces de bouleau. Ces écorces se levent en dix ou douze feuillets blancs & minces comme du papier, & en tenoient lieu aux anciens. La nature présente à l'homme d'autres trajectiles sur d'autres rivages. Elle a mis sur les bords des fleuves de l'Inde, le bambou, grand roseau qui s'y éleve quelquefois à soixante pieds de hauteur, & qui y croît de la grosseur de la cuisse. L'intervalle compris entre deux de ses nœuds, suffit pour soutenir un homme sur l'eau. Un Indien s'y met à califourchon, & traverse ainsi les rivie-

res en nageant avec les pieds. Le Hollandois Jean-Hugues de Linschoten, voyageur digne de foi, assure que les crocodiles ne touchent jamais aux gens qui passent ainsi les rivieres, quoiqu'ils attaquent souvent les canots & les chaloupes même des Européens. Il attribue la retenue de cet animal vorace, à une antipathie qu'il a contre ce roseau. François Pyrard, autre voyageur qui a fort bien observé la nature, dit qu'il croît sur les rivages des îles Maldives, un arbre appelé *candou*, d'un bois si léger, qu'il sert de liége aux pêcheurs (1). Je crois avoir eu en ma possession, une souche d'arbre de la même espece. Elle étoit dépouillée de son écorce, toute blanche, de la grosseur du bras, de six pieds de longueur, & si légere que je la levois avec deux doigts, avec la plus grande facilité. C'est dans les mêmes îles & sur les mêmes sables, que s'éleve le cocotier, qui y vient plus beau que dans aucun autre lieu du monde. Ainsi, l'arbre le plus utile aux marins, croît sur le bord des mers les plus naviguées. Tout le monde sait qu'on y bâtit un vaisseau de son bois, qu'on en fait les voiles avec ses feuilles, le mât avec son tronc, les cordages avec l'étoupe appelée caire qui en-

(1) Voyez Pyrard, voyage aux îles Maldives, pag. 33.

toure son fruit, & qu'on le charge ensuite avec ses cocos. Il est encore remarquable que le coco renferme, avant sa maturité parfaite, une liqueur qui est un excellent anti scorbutique. N'est-ce pas donc une merveille de la nature, que ce fruit vienne plein de lait dans des sables arides & sur les bords de l'eau salée? Ce n'est même que sur les bords de la mer, que l'arbre qui le porte parvient dans toute sa beauté; car on en voit peu dans l'intérieur des terres. La nature a placé un palmier de la même famille, mais d'une autre espece, au sommet des montagnes des mêmes climats: c'est le palmiste. La tige de cet arbre a quelquefois plus de cent pieds de hauteur; elle est parfaitement droite: elle porte à son sommet, pour unique feuillage, un bouquet de palmes, du milieu de laquelle sort un long rouleau de feuilles plissées, semblables au fût d'une lance. Ce rouleau renferme, dans une espece de fourreau coriace, les feuilles naissantes, qui sont très-bonnes à manger avant leur développement. Le tronc du palmiste n'a de bois qu'à la circonférence, & il est si dur, qu'il fait rebrousser le tranchant des meilleures haches. Il se fend d'un bout à l'autre avec la plus grande facilité; il est rempli, au dedans, d'une substance spongieuse qu'on enleve aisé-

ment. Quand il eſt ainſi préparé, il ſert à faire, pour la conduite des eaux ſouvent dévoyées par les rochers qui ſont au ſommet des montagnes, des tuyaux qui ſont incorruptibles à l'humidité. Ainſi les palmiers donnent aux habitans de ces pays, de quoi faire des aqueducs à la ſource des rivieres, & des vaiſſeaux à leur embouchure. D'autres eſpeces d'arbres leur rendent ailleurs les mêmes ſervices. C'eſt ſur le rivage des îles Antilles que croît l'acajou, qu'on y appelle, improprement, cedre, à cauſe de ſon incorruptibilité. Il y vient ſi gros, que d'un ſeul de ſes tronçons on fait des pirogues qui portent juſqu'à quarante hommes (1). Cet arbre a une autre qualité qui, au jugement des meilleurs obſervateurs, auroit dû le rendre précieux à notre marine; c'eſt qu'il eſt le ſeul de ces rivages, que les vers marins n'attaquent jamais, quoiqu'ils ſoient ſi redoutables à toutes eſpeces de bois qui flottent dans ces mers, qu'ils dévorent, en peu de tems, les eſcadres, & que pour les en préſerver, on eſt obligé, depuis quelques années, de doubler leurs carênes de cuivre. Mais ce bel arbre a trouvé des ennemis plus redoutables que les vers, dans les habitans Européens de

(1) Voyez les peres Labat & du Tertre.

ces

ces îles, qui en ont presque totalement détruit l'espece.

La maniere dont la Providence a pourvu à la soif de l'homme, dans les lieux arides, n'est pas moins digne d'admiration. Elle a mis dans les sables brûlans de l'Afrique une plante dont la feuille, contournée en burette, est toujours remplie d'un grand verre d'eau fraîche; le goulot de cette burette est fermé par l'extrémité même de la feuille, en sorte que l'eau ne peut pas s'en évaporer. Elle a planté, sur quelques terres arides du même pays, un grand arbre, appelé par les negres *Boa*, dont le tronc, monstrueusement gros, est naturellement creusé comme une citerne. Dans la saison des pluies, il se remplit d'eau, qu'il conserve fraîche dans les plus grandes chaleurs, au moyen du feuillage touffu qui en couronne le sommet. Enfin elle a placé sur les rochers arides des îles Antilles, des fontaines végétales. On y trouve communément une liane, appelée liane à eau, si remplie de seve, que, si on en coupe une simple branche, il en coule sur-le-champ autant d'eau qu'un homme en pourroit boire d'un trait, elle est très-limpide & très-pure. Dans les lagunes de la baie de Campêche, les voyageurs trouvent un autre secours : ces lagunes, au niveau de la mer, sont presque entiérement inon-

dées dans la ſaiſon pluvieuſe, & elles ſont ſi arides dans la ſaiſon ſeche, qu'il eſt arrivé à pluſieurs chaſſeurs, qui s'étoient égarés dans les forêts dont elles ſont couvertes, d'y mourir de ſoif. Le célebre voyageur Dampier rapporte qu'il a échappé pluſieurs fois à ce malheur par le ſecours d'une végétation fort extraordinaire, qu'on lui avoit fait remarquer ſur le tronc d'une eſpece de pin qui y eſt fort commun : elle reſſemble à un paquet de feuilles placées l'une ſur l'autre par étages ; & à cauſe de ſa forme, & de l'arbre où elle croît, il l'appelle pomme de pin. Cette pomme eſt pleine d'eau, en ſorte qu'en la perçant à ſa baſe avec un couteau, il en coule auſſi-tôt une bonne pinte d'une eau très-claire & très-ſaine. Le pere du Tertre raconte qu'il a trouvé pluſieurs fois un pareil rafraîchiſſement, dans les feuilles, tournées en cornet, d'une eſpece de balizier, qui croît ſur les plages ſablonneuſes de la Guadeloupe. J'ai ouï dire à pluſieurs de nos chaſſeurs, que rien n'étoit plus propre à déſaltérer que les feuilles du gui qui croît dans nos arbres.

Telles ſont en partie les précautions dont la Providence a compenſé, en faveur de l'homme, les inconvéniens de chaque climat, en oppoſant aux qualités des élémens des qualités contraires dans les végétaux. Je ne les ſuivrai

pas plus loin, car je les crois inépuisables. Je suis persuadé que chaque latitude & chaque saison a les siennes qui lui sont affectées, & que chaque parallele les varie dans chaque degré de longitude.

Harmonies végétales des Plantes avec l'Homme.

Si maintenant nous examinons les relations végétales des plantes avec l'homme, nous les trouverons en nombre infini : elles sont les sources perpétuelles de nos arts, de nos fabriques, de notre commerce & de nos délices; mais, à notre ordinaire, nous ne ferons que parcourir quelques-uns de leurs rapports naturels & directs, auxquels l'homme n'a rien mis du sien.

A commencer par leurs parfums, l'homme me paroit être le seul être sensible qui en soit affecté. A la vérité, les animaux, & sur-tout les mouches & les papillons, en ont quelques-unes qui leur sont propres, & qui les attirent ou les rebutent par leurs émanations; mais ces affections semblent liées avec leurs besoins. L'homme seul est sensible aux parfums & à l'éclat des fleurs, indépendamment de tout appétit animal. Le chien même, qui prend, par la domesticité une si forte teinture des mœurs & des goûts de l'homme, paroit insensible à cette

jouiſſance-là. L'impreſſion que font les fleurs ſur nous ſemble liée avec quelque affection morale; car il y en a qui nous égayent & d'autres qui nous attriſtent, ſans que nous en puiſſions apporter d'autres raiſons que celles que j'ai eſſayé d'établir en examinant quelques loix générales de la nature. Au-lieu de les diſtinguer en jaunes, en rouges, en bleues, en violettes, on pourroit les diviſer en gaies, en ſérieuſes, en mélancoliques: leur caractere eſt ſi expreſſif, que les amans, dans l'Orient, emploient leurs nuances pour exprimer les divers degrés de leur paſſion. La nature s'en ſert ſouvent, par rapport à nous, dans la même intention. Quand elle veut nous éloigner d'un lieu marécageux & mal-ſain, elle y met des plantes vénéneuſes qui ont des couleurs meurtries & des odeurs rebutantes. Il y a une eſpece d'arum qui croît dans les marais du détroit de Magellan, dont la fleur préſente l'aſpect d'un ulcere, & exhale une odeur ſi forte de chair pourrie, que la mouche à viande vient y dépoſer ſes œufs. Mais le nombre des plantes fétides n'eſt pas fort étendu. Les campagnes ſont tapiſſées de fleurs, qui, pour la plupart, ont des couleurs & des odeurs fort agréables. Je voudrois que le tems me permît de dire quelque choſe de la ſimple agrégation des fleurs; ce ſujet eſt ſi vaſte & ſi riche,

que je ne balance pas d'aſſurer qu'il y a de quoi occuper le plus fameux botaniſte de l'Europe toute ſa vie, en lui découvrant chaque jour quelque choſe de nouveau, & ſans l'écarter de ſa maiſon de plus d'une lieue. Tout l'art avec lequel les jouailliers aſſemblent leurs pierreries, diſparoît auprès de celui avec lequel la nature aſſortit les fleurs. Je montrois à J. J. Rouſſeau des fleurs de différens trefles, que j'avois cueillies en me promenant avec lui ; il y en avoit de diſpoſées en couronnes, en demi-couronnes, en épis, en gerbes, avec des couleurs variées à l'infini. Quand elles étoient ſur leurs tiges, elles avoient encore d'autres agrégations avec des plantes qui leur étoient ſouvent oppoſées en couleurs & en formes. Je lui demandai ſi les botaniſtes s'occupoient de ces harmonies : il me dit que non ; mais qu'il avoit conſeillé à un jeune deſſinateur de Lyon d'apprendre la botanique, pour y étudier les formes & les aſſemblages des fleurs, & que par ce moyen il étoit devenu un des plus fameux deſſinateurs d'étoffes de l'Europe. Je lui citai à ce ſujet un trait de Pline, qui lui fit beaucoup de plaiſir : c'eſt à l'occaſion d'un peintre de Sicyone, appelé Pauzias, qui apprit, par cette étude, à peindre au moins auſſi bien les fleurs que celui de Lyon ſavoit les deſſiner : à

la vérité, il eut encore un maître aussi habile que la nature, ou plutôt qui n'en differe pas; ce fut l'Amour. Je vais rapporter ce trait dans la simplicité du langage du vieux traducteur de Pline, afin de ne lui rien ôter de sa naïveté (1).
„ En sa jeunesse, il fit la cour à une bouque-
„ tiere de sa ville, qui avoit nom Glycera,
„ laquelle étoit fort gentille, & avoit dix mille
„ inventions à digérer les fleurs des bouquets
„ & des chapeaux; de sorte que Panzias, con-
„ trefaisant le naturel des chapeaux & bouquets
„ de sa maîtresse, vint à se rendre parfait
„ en cet art : finalement, il la peignit assise,
„ & faisant un chapeau de fleurs; & tient-on
„ ce tableau pour une des principales pieces
„ que jamais il ait faites : il l'appela Stephano
„ Plocos, pource que Glycera n'avoit autre
„ moyen de se soulager en sa pauvreté, qu'à
„ vendre des chapeaux & bouquets. Et certes,
„ on dit que L. Lucullus donna à Denis Athé-
„ nien deux talens de la simple copie de ce
„ tableau. „ Cette anecdote a plu singuliére-
ment à Pline, car il l'a répétée dans un autre endroit (2) : “ Ceux du Péloponese, dit-il,

(1) Histoire Naturelle de Pline, liv. 35, chap. 11.

(2) *Idem*, liv. 21, chap. 2.

„ furent les premiers qui compasserent les cou-
„ leurs & senteurs des fleurs qu'on mettoit aux
„ chapeaux. Toutefois cela vint de l'invention
„ de Pauzias, peintre, & d'une bouquetiere
„ nommée Glycera, à qui ce peintre faisoit
„ fort la cour, jusqu'à contrefaire au vif les
„ chapeaux & bouquets qu'elle faisoit. Mais
„ cette bouquetiere changeoit en tant de sorte
„ l'ordonnance de ses chapeaux, pour mieux
„ faire rêver son peintre, que c'étoit grand
„ plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel
„ de Glycera, contre le savoir du peintre
„ Pauzias. „

L'antique nature en fait encore plus que la jeune Glycera. Comme nous ne pouvons la suivre dans sa variété infinie, nous ferons au moins une observation sur sa régularité. C'est qu'il n'y a aucune fleur odorante qui ne croisse aux pieds de l'homme, ou au moins à la portée de sa main. Toutes celles de cette espece sont placées sur des herbes ou sur des arbrisseaux, comme l'héliotrope, l'œillet, la géroflée, la violette, la rose, le lilas. Il n'en croît point de semblables sur les arbres élevés de nos forêts; & si quelques fleurs brillantes viennent sur quelques grands arbres des pays étrangers, comme le tulipier & le marronier d'Inde, elles ne sentent point bon. A la vérité, quelques grands arbres

des Indes, comme les arbres à épices, sont entiérement parfumés ; mais leurs fleurs sont peu apparentes, & ne participent pas de l'odeur de leurs feuilles. Les fleurs du cannelier sentent les excrémens humains : c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, si toutefois les arbres qu'on m'a montrés à l'île de France dans une habitation appartenante à M. Magon, étoient de véritables canneliers. La belle & odorante fleur du magnolia croît dans la partie inférieure de l'arbre. D'ailleurs, le laurier qui la porte est, ainsi que les arbres à épices, un arbre peu élevé.

Je peux me tromper dans quelques-unes de mes observations ; mais quand elles sont multipliées sur le même objet, & attestées par des hommes dignes de foi & sans esprit de systême, j'en peux tirer des conséquences générales, qui ne doivent pas être indifférentes au bonheur du genre humain, en lui montrant des intentions constantes de bienveillance dans l'Auteur de la nature. Les variétés de leurs convenances se prêtent des lumieres mutuelles ; les moyens sont différens, mais la fin est toujours la même. La même bonté qui a placé le fruit qui devoit nourrir l'homme à la portée de sa main, y a dû mettre aussi son bouquet. Nous remarquerons ici que nos arbres fruitiers sont faciles à

escalader, & different en cela de la plupart de ceux des forêts. De plus, tous ceux qui donnent des fruits mous dans leur maturité, & qui auroient été exposés à se briser par leur chûte, comme les figuiers, les mûriers, les pruniers, les pêchers, les abricotiers, les présentent à peu de distance de terre : ceux, au contraire, qui produisent des fruits durs & qui n'ont rien à risquer dans leur chûte, les portent fort élevés, comme les noyers, les châtaigniers & les cocotiers.

Il n'y a pas moins de convenance dans les formes & les grosseurs des fruits. Il y en a beaucoup qui sont taillés pour la bouche de l'homme, comme les cerises & les prunes; d'autres pour sa main, comme les poires & les pommes; d'autres beaucoup plus gros, comme les melons, sont divisés par côtes & semblent destinés à être mangés en famille : il y en a même aux Indes comme le jacq, & chez nous la citrouille, qu'on pourroit partager avec ses voisins. La nature paroît avoir suivi les mêmes proportions dans les diverses grosseurs des fruits destinés à nourrir l'homme, que dans la grandeur des feuilles qui devoient lui donner de l'ombre dans les pays chauds, car elle y en a taillé pour abriter une seule personne, une famille entiere, & tous les habitans du même hameau.

Je m'arrêterai peu aux autres rapports que les plantes ont avec l'habitation de l'homme par leur grandeur & leur attitude, quoiqu'il y ait à ce sujet des choses très-curieuses à dire. Il en est peu qui ne puisse embellir son champ, son toit ou son mur. J'observerai seulement que le voisinage de l'homme est utile à plusieurs plantes. Un missionnaire anonyme rapporte que les Indiens sont persuadés que les cocotiers aux pieds desquels il y a des maisons, deviennent beaucoup plus beaux que ceux où il n'y en a pas, comme si ces arbres utiles se réjouissoient du voisinage des hommes.

Un autre missionnaire, carme déchaussé, appelé le pere Philippe, dit positivement, que lorsque le cocotier est planté auprès des maisons ou des cabanes, il devient *plus fécond* par la fumée, par les cendres & par l'habitation de l'homme, & qu'il apporte doublement du fruit. Que c'est par cette raison que les lieux plantés de palmes aux Indes sont remplis de maisons & de logettes, que les maîtres de ces lieux donnent au commencement quelques écus à ceux qui veulent les habiter, & qu'ils sont obligés de leur accorder leur part des fruits lorsqu'on les cueille : à quoi il ajoute que quoique leurs fruits qui sont très-gros & très-durs tombent souvent des arbres dans leur maturité

ou par les rats qui les rongent, ou par la violence des vents, on n'a jamais ouï-dire que perſonne de ceux qui habitent deſſous en aient été bleſſés. C'eſt ce qui ne me paroît pas moins extraordinaire qu'à lui (1).

Je pourrois étendre les influences de l'homme à pluſieurs de nos arbres fruitiers, ſur-tout au pommier & à la vigne. Je n'ai point vu de plus beaux pommiers dans le pays de Caux, que ceux qui croiſſent autour des maiſons de payſans. Il eſt vrai que les ſoins du maître peuvent y contribuer. Je me ſuis arrêté quelquefois dans les rues de Paris à conſidérer avec plaiſir de petites vignes, dont les racines ſont dans le ſable & ſous le pavé, tapiſſer de leurs grappes toute la façade d'un corps-de-garde. Une d'entre elles, il y a, je crois, ſix ou ſept ans, donna deux fois du fruit dans la même année, ainſi que l'ont rapporté les papiers publics.

Harmonies animales des Plantes avec l'Homme.

Mais il ne ſuffiſoit pas à la nature d'avoir donné à l'homme des berceaux & des tapis

(1) Voyez le voyage d'Orient, du R. P. Philippe, carme déchauſſé, liv. 7, chap. [illegible], ſection 4.

chargés de fruits, si elle ne lui eût fourni, dans l'ordre végétal même, des moyens de défense contre les déprédations des bêtes sauvages. Il auroit eu beau veiller pendant le jour à la garde de ses biens, ils auroient été au pillage pendant la nuit. Elle lui a donné des arbrisseaux épineux pour les enclore. Plus on avance vers le midi, plus on trouve de variétés dans leurs especes. Mais au contraire, on ne voit point, ou du moins bien peu de ces arbrisseaux épineux dans le nord où ils paroissent inutiles; car il n'y a point de vergers. Il semble qu'il y en ait aux Indes pour toutes sortes de sites. Quoique je n'aie été, pour ainsi dire, que sur la lisiere de ce pays, j'y en ai vu un grand nombre dont l'étude offriroit bien des remarques curieuses à un naturaliste. J'en ai remarqué un, entre autres, dans un jardin de l'île de France, qui m'a paru propre à faire des enclos impénétrables aux plus petits quadrupedes. Il vient de la forme d'un pieu, gros comme le bras, tout droit, sans branches, & portant pour unique verdure un petit bouquet de feuilles à son sommet. Son écorce est hérissée d'épines très-fortes & très-aiguës. Il s'éleve à sept ou huit pieds de hauteur, & croît aussi gros en haut qu'en bas. Plusieurs de ces arbrisseaux plantés de suite les uns auprès des

autres,

autres, formeroient une vraie paliſſade, qui n'auroit pas le moindre intervalle. Les raquettes & les cierges, ſi communs ſous la zone torride ont des épines ſi perçantes, qu'en marchant deſſus elles traverſent les ſemelles des ſouliers. Il n'y a ni tigres, ni lions, ni éléphans qui oſent en approcher. Il y a une autre ſorte d'épine dans l'île de Ceylan, dont on ſe ſert pour ſe défendre des hommes mêmes qui franchiſſent toute ſorte de barriere. Robert Knok, que j'ai déja cité, dit que les avenues du royaume de Candy, dans l'île de Ceylan, ne ſont fermées qu'avec des fagots de ces épines, dont les habitans bouchent les paſſages de leurs montagnes.

L'homme trouve dans les végétaux, non-ſeulement des protections contre les bêtes féroces, mais contre les reptiles & les inſectes. Le pere du Tertre raconte qu'il trouva un jour dans l'île de la Guadeloupe, au pied d'un arbre, une plante rampante, dont les tiges étoient figurées comme des ſerpens. Mais il fut bien autrement ſurpris quand il apperçut ſept ou huit couleuvres qui étoient mortes autour d'elle. Il l'indiqua à un chirurgien qui fit, par ſon moyen, des cures merveilleuſes en l'employant contre les morçures de ces dangereux reptiles. Elle eſt fort répandue dans les autres îles An-

tilles, où elle eſt connue ſous le nom de bois de couleuvre. On la trouve encore aux Indes orientales. Jean Hugues de Linſchoten lui attribue la même figure & les mêmes propriétés. Nous avons dans nos climats des végétaux qui ont des convenances & des oppoſitions fort étranges avec les reptiles. Pline dit que les ſerpens aiment beaucoup le genevrier & le fenouil; mais qu'on n'en trouve point ſous la fougere, le trefle, le frêne & la rue, & que la bétoine les fait mourir. D'autres plantes, comme nous l'avons dit, détruiſent les mouches, telles que les dionées. Thévenot aſſure qu'aux Indes, les palefreniers garantiſſent leurs chevaux des mouches, en les frottant tous les matins avec des fleurs de citrouille. L'herbe aux puces, qui a des graines noires & luiſantes ſemblables à des puces, chaſſe ces inſectes d'une maiſon, ſelon Dioſcoride. La vipérine, qui a ſes ſemences faites comme des têtes de viperes, fait mourir ces reptiles. Il eſt probable que c'eſt à des configurations ſemblables que les premiers hommes auront reconnu les relations & les oppoſitions des plantes avec les animaux. Je penſe que chaque genre d'inſecte a ſon végétal deſtructeur que nous ne connoiſſons pas. En général, toutes les vermines fuient les parfums.

La nature nous a encore donné dans les plantes les premiers patrons des filets pour la chasse & pour la pêche. Il croît dans quelques landes de la Chine, une espece de rotin si entrelacé & si fort, qu'il s'y prend des cerfs tout en vie. J'ai vu moi-même sur les sables du bord de la mer à l'île de France, une sorte de liane appelée fausse patate, qui couvre des arpens entiers, comme un grand filet de pêcheur. Elle est si propre aux mêmes usages, que les negres s'en servent pour pêcher du poisson. Ils en font, avec les tiges & les feuilles, de longs cordons qu'ils jettent à la mer; & après en avoir formé une chaîne qui renferme sur l'eau une grande enceinte, ils la tirent par les deux extrémités au rivage. Ils ne manquent guere d'y amener quelque poisson (1); car les poissons s'effraient non-seulement d'un filet qui les enveloppe, mais de tout corps inconnu qui fait de l'ombre à la surface de l'eau. C'est avec une industrie aussi simple, & à-peu-près semblable, que les habitans des Maldives font des pêches prodigieuses, en n'employant pour amener les poissons dans leurs réservoirs, qu'une corde qui flotte sur l'eau avec des bâtons.

---

(1) Voyez François Pirard, voyage aux Maldives.

Harmonies humaines ou alimentaires des Plantes.

Il n'y a pas une ſeule plante ſur la terre qui n'ait quelques rapports avec les beſoins de l'homme, & qui ne ſerve quelque part à ſon vêtement, à ſon toit à ſes plaiſirs, à ſes remedes, ou au moins à ſon foyer. Celles qui ſont chez nous les plus inutiles, ſont quelquefois très-eſtimées ailleurs. Les Egyptiens ont fait ſouvent des vœux pour l'heureuſe récolte des orties, dont la graine leur donne de l'huile, & la tige leur fournit des fils dont ils font de bonne toile; mais ces rapports généraux étant innombrables, je m'en tiendrai à quelques obſervations particulieres ſur les plantes qui ſervent au premier des beſoins de l'homme, je veux dire à ſa nourriture.

Nous remarquerons d'abord que le bled qui ſert à la ſubſiſtance générale du genre humain, n'eſt pas produit par des végétaux d'une grande taille, mais par de ſimples graminées. Le principal ſoutien de la vie humaine eſt porté par des herbes, & expoſés à la merci des moindres vents. Il y a apparence que ſi nous avions été chargés de la ſûreté de nos récoltes, nous n'euſſions pas manqué de les placer ſur de grands arbres; mais en cela, comme dans tout

le reste, il faut admirer la prevoyance divine & nous méfier de la nôtre. Si nos moissons étoient portées par les forêts, lorsque celles-ci sont détruites par la guerre, ou incendiées par notre imprudence, ou renversées par les vents, ou ravagées par les inondations, il faudroit des siecles pour les voir renaître dans un pays. De plus, les fruits des arbres sont bien plus sujets à couler que les semences des graminées. Les graminées, comme nous l'avons observé, portent leurs fleurs en épi, surmontées souvent de petites barbes qui ne défendent pas leurs semences des oiseaux, comme le disoit Cicéron, mais qui sont comme autant de petits toits qui les mettent à l'abri des eaux du ciel. Les gouttes de pluie ne peuvent pas les noyer, comme les fleurs radiées, en disques, en roses & en ombelles, dont les formes toutefois sont propres à certains lieux & à certaines saisons ; mais celles des graminées conviennent à toute exposition.

Lorsqu'elles sont portées par des panaches flottans & tombans, comme celles de la plupart des graminées des pays chauds, elles sont abritées de la chaleur du soleil ; & lorsqu'elles sont rassemblées en épis, comme celles de la plupart des graminées des pays froids, elles réfléchissent ses rayons au moins par un côté.

De plus, par la souplesse de leurs tiges fortifiées de nœuds de distance en distance, & par leurs feuilles filiformes & capillacées, elles échappent à la violence des vents. Leur foiblesse leur est plus utile que la force ne l'est aux grands arbres. Semblables aux petites fortunes; elles sont ressemées & multipliées par les mêmes tempêtes qui dévastent les grandes forêts. Elles résistent encore aux sécheresses par la longueur de leurs racines qui vont chercher bien loin l'humidité sous la terre; & quoiqu'elles n'aient que des feuilles étroites, elles en portent en si grand nombre qu'elles couvrent de leurs plants multipliés la surface de la terre. A la moindre pluie, vous les voyez toutes se dresser en l'air par leurs extrémités, comme si c'étoient autant de griffes. Elles résistent aux incendies mêmes qui font périr tant d'arbres dans les forêts. J'ai vu des pays où on met chaque année le feu aux herbes, dans le tems de la sécheresse, se recouvrir, dès qu'il pleut, de la plus belle verdure. Quoique ce feu soit si actif qu'il fait périr souvent les arbres qui se trouvent dans son voisinage, les racines des herbes n'en sont point offensées. Elles ont de plus la faculté de se reproduire de trois manieres, par des rejetons qui poussent à leurs pieds, par des traînasses qu'elles étendent au

loin, & par des graines très-volatiles ou indigestibles, que les vents & les animaux dispersent de tous côtés. La plupart des arbres, au contraire, ne se régénerent naturellement que par leurs semences. Ajoutez aux avantages généraux des graminées, une variété étonnante de caracteres dans leurs floraisons & leurs attitudes, qui les rend plus propres que les végétaux de toute autre classe, à croître dans toutes sortes de sites.

C'est dans cette famille, si j'ose dire, cosmopolite, que la nature a placé le principal aliment de l'homme : car les bleds, dont tant de peuples subsistent, ne sont que des especes de graminées. Il n'y a point de terre où il ne puisse croître quelque espece de bled. Homere, qui avoit si bien étudié la nature, caractérise souvent chaque pays par le végétal qui lui est propre. Il vante une île pour ses raisins, une autre pour ses oliviers, une autre pour ses lauriers, une autre pour ses palmiers; mais il ne donne qu'à la terre l'épithete général de *Zeidora*, ou Porte-bled. En effet, la nature en a formé pour croître dans tous les sites, depuis la ligne jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Il y en a pour les lieux humides des pays chauds; comme le riz de l'Asie, qui vient en abondance dans les vases du Gange. Il y

en a pour les lieux marécageux des pays froids ; comme une espece de folle avoine qui croît naturellement sur les bords des fleuves de l'Amérique septentrionale, & dont plusieurs nations sauvages font chaque année d'abondantes récoltes (1). D'autres bleds réussissent à merveille sur les terres chaudes & seches, comme le milet & le panic en Afrique, & le maïs au Brésil. Dans nos climats, le froment se plaît dans les terres fortes, le seigle dans les sables, le sarrasin sur les côteaux pluvieux, l'avoine dans les plaines humides, l'orge dans les rochers. L'orge réussit jusque dans le fond du Nord. J'en ai vu par le 61e. degré de latitude nord, dans les roches de la Finlande des récoltes aussi belles qu'en aient jamais produit les champs de la Palestine. Le bled suffit à tous les besoins de l'homme. Avec sa paille, il peut se loger, se couvrir, se chauffer, & nourrir ses brebis, sa vache & son cheval ; avec son grain, il fait des alimens & des boissons de toutes sortes de saveurs. Les peuples du Nord en brassent de la bierre & en tirent des eaux-de-vie plus fortes que celles du vin ; telles sont celles de Dantzick. Les Chinois (2)

(1) Voyez le pere Hennepin, récollet ; Champlain, & les autres Voyageurs de l'Amérique septentrionale.

(2) Voyage à la Chine, par Isbrand-Ides.

font, avec le riz, un vin aussi agréable que le meilleur vin d'Espagne. Les Brésiliens préparent, avec le maïs, leur *ouicou*. Enfin, avec l'avoine torréfiée, on peut faire des crêmes qui ont le parfum de la vanille. Si nous joignons à ces qualités celles des autres plantes domestiques, dont la plupart croissent aussi par toute la terre, nous y trouverons les saveurs du gérofle, du poivre, des épiceries; &, sans sortir de nos jardins, nous rassemblerons les jouissances dispersées dans le reste des végétaux.

Nous pouvons reconnoître dans l'orge & dans l'avoine les caracteres élémentaires dont j'ai parlé; qui varient les especes des plantes du même genre, suivant les sites où elles doivent naître. L'orge destiné aux lieux secs a des feuilles larges & ouvertes à leur base, qui conduisent les eaux des pluies à sa racine. Les longues barbes qui surmontent les balles qui enveloppent ses grains, sont hérissées de dentelures propres à les accrocher aux poils des animaux, & à les ressemer dans les lieux élevés & arides. L'avoine, au contraire, destinée aux lieux humides, a des feuilles étroites, arrêtées autour de sa tige, pour intercepter les eaux des pluies. Ses balles renflées, semblables à deux longues demi-vessies, & peu adhérentes aux grains, les rendent propres à surnager & à

traverser les eaux par le secours du vent. Mais voici quelque chose de plus admirable, qui confirmera ce que nous avons dit sur les usages des diverses parties des plantes par rapport aux élémens, & qui étend les vues de la nature au-delà même de leurs fruits, que nous avons regardés comme leurs caracteres déterminans; c'est que l'orge, dans les années pluvieuses, dégénere en avoine, & l'avoine, dans les années seches, se change en orge. Cette observation, rapportée par Pline, Galien, & Mathiole commentateur de Dioscoride (1), a été confirmée par les expériences de plusieurs Naturalistes modernes. A la vérité, Mathiole prétend que cette transformation de l'orge ne se fait pas en avoine proprement dite, qu'il appelle *Bromos*, mais en une plante qui lui ressemble au premier coup-d'œil, & qu'il appelle *Ægilops*, ou coquiole. Cette transformation, constatée par les expériences réitérées des laboureurs de son pays, & par celle que le pere de Galien fit expressément pour s'en convaincre, suffit, avec celle des fleurs de la linaire, & des feuilles de plusieurs végétaux, pour nous prouver que les rapports élémentaires des plantes ne sont que des rapports secondaires, & que

---

(1) Voyez Mathiole sur Dioscoride, liv. 4, page 432.

les rapports animaux ou humains font les principaux. Ainfi la nature a placé le caractere d'une plante, non-feulement dans la forme du fruit, mais dans la fubftance de ce même fruit.

Je préfume de là, qu'ayant fait en général, de la fubftance farineufe, la bafe de la vie humaine, elle l'a répandue dans tous les fites, fur diverfes efpeces de graminées; qu'enfuite, voulant y ajouter des modifications relatives à quelques humeurs de notre tempérament, ou à quelque influence, de la faifon ou du climat, elle en a fait d'autres combinaifons, qu'elle a placées dans les plantes légumeufes, comme les pois & les féves, que les Romains comprenoient au rang des bleds; qu'enfin elle en a formé d'une autre forte, qu'elle a mifes dans les fruits des arbres; comme les châtaignes, ou dans les racines, comme les patates & les pommes de terre. Ces convenances de fubftance avec chaque climat font fi certaines, que par tout pays, le fruit qui y eft le plus commun eft le meilleur & le plus fain. Je préfume encore qu'elle a fuivi le même plan par rapport aux plantes médicinales, & qu'ayant répandu fur plufieurs familles de végétaux, des vertus relatives à notre fang, à nos nerfs, à nos humeurs, elle les a modifiées dans chaque pays, fuivant les maladies que le climat y engendre,

& les a mises en opposition avec les caracteres particuliers de ces mêmes maladies. C'est, ce me semble, pour avoir négligé ces observations, qu'il s'est élevé tant de doutes & de disputes sur les vertus des plantes. Tel simple qui remédie à un mal dans un pays, l'augmente quelquefois dans un autre. Le quinquina, qui est l'écorce d'une espece de manglier d'eau douce du Mexique, guérit les fievres de l'Amérique, d'une espece particuliere aux lieux humides & chauds, & échoue souvent contre celles de l'Europe. Chaque remede est modifié dans chaque lieu, comme chaque mal. Je ne pousserai pas plus loin cette réflexion, qui me feroit sortir de mon sujet; mais si les médecins y faisoient l'attention qu'elle mérite, ils étudieroient mieux les plantes de leur pays, & ils ne leur préféreroient pas, comme ils font la plupart, celles des pays étrangers, qu'ils sont obligés de modifier de mille manieres, pour leur donner au hasard des convenances avec les maladies locales. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand la nature a déterminé une certaine saveur dans quelque végétal, elle la répete par toute la terre, avec des modifications qui n'empêchent pas cependant de reconnoître sa vertu principale. Ainsi, ayant mis le cochlearia, ce puissant anti-scorbutique, jusque

ſur les rivages brumeux du Spitzberg, elle en a répété la ſaveur & les qualités dans le creſſon de nos ruiſſeaux, dans le creſſon alénois de nos jardins, dans la capucine qui eſt un creſſon des rivieres du Pérou, enfin dans les graines mêmes du papayer, qui vient aux lieux humides dans les îles Antilles. On retrouve pareillement la ſaveur, l'odeur & les qualités de notre ail, dans des bois, des écorces & des mouſſes de l'Amérique (1).

(1) J'obſerverai ici que l'ail, dont l'odeur eſt ſi redoutée de nos petites maîtreſſes, eſt, peut-être, le remede le plus puiſſant qu'il y ait contre les vapeurs & les maux de nerf auxquelles elles ſont ſi ſujettes. J'en ai vu pluſieurs expériences. Pline aſſure même, qu'il guérit l'épilepſie. Il eſt encore antiputride : & toute plante qui a ſon odeur, a les mêmes vertus. Il eſt très-remarquable que les plantes à odeur d'ail, croiſſent communément dans les lieux marécageux, comme un remede préſenté par la nature contre les émanations putrides qui s'en exhalent. Tel eſt, entre autres, le ſcordium. Galien rapporte, que l'on reconnut ſa vertu antiputride, en ce qu'après un combat, les corps morts qui ſe trouverent ſur des plantes de ſcordium, ſe trouverent bien moins corrompus que ceux qui en étoient loin, & que ces corps étoient principalement reſté frais & ſains du côté où ils touchoient à ces plantes. Mais l'épreuve que le baron de Busbec en fit ſur des corps vivans, eſt encore plus

Ces conſidérations me perſuadent que les caracteres élémentaires des plantes, & leur entiere configuration, ne ſont que des moyens

---

frappante. Ce grand homme, revenant de Conſtantinople à ſon premier voyage, un Turc de ſa ſuite fut attaqué de la peſte, & en mourut. Ses camarades ſe partagerent ſes dépouilles, malgré les repréſentations du médecin de Busbec, qui leur prédit que la peſte ne tarderoit pas à ſe communiquer à eux. En effet, quelques jours après, ils en éprouverent les ſymptômes.

Mais laiſſons le ſavant vertueux ambaſſadeur rendre compte lui-même des ſuites de cet événement. « Le » jour ſuivant de notre départ d'Andrinople, dit-il, » ils allerent tous le trouver d'un air triſte & abattu, » ſe plaignant d'un grand mal de tête, & lui deman- » dant des remedes. Ils ſentirent bien que c'étoient- » là les premiers ſymptômes de la peſte. Pour lors, » mon médecin leur fit une ſévere réprimande, & leur » dit, qu'il s'étonnoit qu'ils vinſſent chercher des re- » medes contre un mal dont il les avoit prévenus, » & qu'ils avoient cherché avec empreſſement. Ce n'é- » toit pas cependant qu'il ne voulût bien les ſoigner. » Il étoit au contraire très-inquiet comment il feroit » pour les ſecourir. En effet, où prendre des remedes » dans une route où les choſes les plus communes ſou- » vent manquent? La Providence devint notre ſeul » eſpoir, elle nous ſecourut effectivement. Voici com- » ment.

» J'étois accoutumé, auſſi-tôt que nous étions arri-

secondaires, & que leur caractere principal tient aux besoins de l'homme. Ainsi, pour établir dans les plantes un ordre simple & agréa-

---

» vés dans les endroits de notre route, d'aller me
» promener aux environs, & de chercher ce qui y avoit
» de curieux; ce jour-là je fus assez heureux pour aller
» sur les bords d'un pré. J'apperçus dedans une plante
» qui m'étoit inconnue; je pris de sa feuille, je la
» sentis: elle avoit l'odeur de l'ail. Aussi-tôt je la
» donnai à mon médecin, lui demandant s'il la con-
» noissoit. Après l'avoir examinée avec attention, il
» me répondit que c'étoit du scordium. Il leva les
» mains au ciel, & rendit grace à Dieu du remede
» si à propos qu'il nous envoyoit. Il en ramassa à
» l'instant une grande quantité qu'il alla mettre dans
» un chaudron & qu'il fit bien bouillir. Delà, il aver-
» tit nos pestiférés de prendre courage: & sans per-
» dre un moment, il leur fit boire la décoction de
» cette plante, dans laquelle il mit un peu de terre
» de Lemnos; ensuite il les fit bien chauffer & les
» renvoya coucher, leur ordonnant de ne dormir qu'a-
» près qu'ils auroient bien sué, ce qu'ils observerent
» exactement. Dès le lendemain, ils se sentirent très-
» soulagés. On leur donna ensuite une seconde por-
» tion de cette même drogue, qui finit enfin de les
» guérir. C'est ainsi que, par la grace de Dieu, nous
» échappâmes à la mort, qui nous sembloit très-pro-
» che. » (*Lettres du baron de Busbec*, tom. 1, pag. 197
& 198.)

ble, au-lieu de parcourir ſucceſſivement leurs harmonies élémentaires, végétales, animales & humaines, il faudroit renverſer cet ordre, ſans toutefois l'altérer, & partir d'abord des plantes qui préſentent à l'homme ſes premiers beſoins, paſſer de-là aux uſages qu'en tirent les animaux, & s'arrêter aux ſites qui en déterminent les variétés.

Cette marche eſt d'autant plus aiſée à ſuivre, que le premier point du départ eſt fixé par l'odorat & le goût. Les témoignages de ces deux ſens ne ſont pas à mépriſer; car ils nous ſervent à décider les qualités intimes des plantes, bien mieux que les décompoſitions de la chimie. Ils peuvent s'étendre à tout le regne végétal, d'autant qu'il n'y a pas un *ſeul* genre de plante, différencié en ombelle, en roſe, en papilionacé, &c. qui n'offre à l'homme un aliment dans quelque partie du globe. Le ſouchet d'Ethiopie porte à ſa racine des bulbes qui ont le goût d'amandes. Celui qu'on appelle en Italie *Traſi*, en produit qui ont la ſaveur des châtaignes (1). Nous avons trouvé en Amérique la pomme de terre dans la claſſe des ſolanum, qui ſont des poiſſons. C'eſt un jaſmin de l'Arabie

(1) Voyez le catalogue des Jardins des Plantes de Boulogne, par Hyacinthe Ambroſino.

qui nous donne le café. L'églantier ne produit chez nous que des baies pour les oiseaux ; mais celui de la terre d'Ieſſo, qui y croît entre les rochers & les coquillages des bords de la mer, porte des calices ſi gros & ſi nourriſſans, qu'ils ſervent d'aliment une partie de l'année aux habitans de ces rivages (1). Les fougeres de nos côteaux ſont ſtériles ; cependant, dans l'Amérique ſeptentrionale, il en croît une eſpece appelée *Filix-baccifera*, qui eſt chargée de baies fort bonnes à manger (2). L'arbre même des îles Moluques, appelé *Libbi* par les habitans, & palmier-ſagou par les voyageurs, n'eſt qu'une fougere, au jugement de nos botaniſtes. Cette fougere renferme dans ſon tronc le ſagou, ſubſtance plus légere & plus délicate que le riz. Enfin il y a juſqu'à certaines eſpeces de fucus de mer, que les Chinois mangent avec délices, entr'autres ceux qui compoſent les nids d'une eſpece d'hirondelle.

En diſpoſant donc dans cet ordre les plantes qui portent la ſubſiſtance principale de l'homme, comme les graminées, on auroit d'abord pour notre pays, le froment des terres fortes, le

---

(1) Voyez la Collection des Voyages de Thévenot.

(2) Voyez le pere Charlevoix, hiſtoire de la Nouvelle France.

feigle des fables, l'orge des rochers, l'avoine des lieux humides, le bled farrafin des collines pluvieufes; & pour les autres climats & expofitions, le panis, le mil, le millet, le maïs, la folle-avoine du Canada, le riz de l'Afie, dont quelques efpeces viennent dans les lieux fecs, &c....

Il feroit encore utile de déterminer fur la terre des lieux auxquels on pourroit rapporter les origines de chaque plante comeftible. Ce que j'ai à dire à ce fujet n'eft qu'une conjecture, mais elle me paroît bien vraifemblable. Je penfe donc que la nature a mis dans les îles, les efpeces de plantes les plus belles & les plus convenables aux befoins de l'homme. Premiérement, les îles font plus favorables aux développemens élémentaires des plantes que l'intérieur des continens, car il n'y en a point qui ne jouiffe des influences de tous les élémens, ayant autour d'elle les vents & la mer, & fouvent dans fon intérieur des plaines, des fables, des lacs, des rochers & des montagnes. Une île eft un petit monde en abrégé. Secondement, leur température particuliere eft fi variée, qu'on en trouve dans tous les points principaux de longitude & de latitude, quoiqu'il y en ait un nombre confidérable qui nous foit encore inconnu, entr'autres dans la mer

du Sud. Enfin, l'expérience prouve qu'il n'y a pas un ſeul arbre fruitier en Europe qui ne devienne plus beau dans quelqu'une des îles qui ſont ſur ſes côtes, que dans le continent. J'ai parlé de la beauté des châtaigniers de la Corſe & de la Sicile; mais Pline, qui nous a conſervé l'origine des arbres fruitiers qui étoient de ſon tems en Italie, nous apprend que la plupart avoient été apportés des îles de l'Archipel. Le noyer venoit de la Sardaigne, la vigne, le figuier, l'olivier & beaucoup d'autres arbres fruitiers, étoient originaires des autres îles de la méditerranée. Il obſerve même que l'olivier, ainſi que pluſieurs autres plantes, ne réuſſit que dans le voiſinage de la mer. Tous les voyageurs modernes confirment ces obſervations. Tavernier, qui avoit traverſé tant de fois l'Aſie, dit qu'on ne voit plus d'oliviers au-delà d'Alep. Un anonyme Anglois, que j'ai déja cité avec éloge, aſſure que nulle part, dans le continent, on ne trouve des figuiers, des vignes, des mûriers, ainſi que pluſieurs autres arbres fruitiers, qui ſoient comparables en grandeur & en productions à ceux de l'Archipel, malgré la négligence de ſes infortunés cultivateurs. Je pourrois y joindre beaucoup d'autres végétaux qui ne viennent que dans ces îles, & qui fourniſſent au commerce de l'Europe, des gommes,

des mannes & des teintures. Le pommier, si commun en France, n'y donne nulle part des fruits auſſi beaux & d'eſpeces auſſi variées que ſur les rivages de la Normandie, ſous l'haleine des vents maritimes de l'oueſt. Je ne doute pas que le fruit qui fut le prix de la beauté, n'ait auſſi, comme Vénus, quelque île favorite.

Si nous portons nos remarques juſque dans la zone torride, nous verrons que ce n'eſt ni de l'Aſie, ni de l'Afrique que ſe tirent le géroſle, la muſcade, la cannelle, le poivre de la meilleure qualité; le benjoin, le ſandal, le ſagou, &c. mais des îles Moluques, ou de celles qui ſont dans leurs mers. Le cocotier ne vient dans toute ſa beauté qu'aux îles Maldives. Il y a même dans les archipels de ces mers quantité d'arbres fruitiers décrits par Dampier, qui ne ſont pas encore tranſplantés dans l'ancien continent, tels que l'arbre à grappes. Le double coco ne ſe trouve qu'aux îles Séchelles. Les îles nouvellement découvertes de la mer du Sud, telles que celle de Taïti, nous ont préſenté des arbres inconnus, comme le fruit à pain & le mûrier, dont l'écorce ſert à faire des étoffes. On en peut dire autant des productions végétales des îles de l'Amérique, par rapport à leur continent.

Je pourrois étendre ces obſervations juſqu'aux

oiseaux & aux quadrupedes mêmes, qui sont plus beaux & d'especes plus variées dans les îles, que par-tout ailleurs. Les éléphans les plus estimés en Asie, sont ceux de l'île de Ceylan. Les Indiens leur croient quelque chose de divin; qui plus est, ils prétendent même que les autres éléphans reconnoissent cette supériorité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont beaucoup plus chers en Asie que tous les autres. Enfin, les voyageurs les plus dignes de foi, & qui ont le mieux observé, comme l'Anglois Dampier, le pere du Tertre & quelques autres, disent qu'il n'y a pas un ressif dans les mers comprises entre les tropiques, qui ne soit distingué par quelque sorte d'oiseau, de crabe, de tortue ou de poisson, qui ne se trouve nulle part ailleurs, ni d'especes si variées, ni en si grande abondance. Je présume que la nature a ainsi distribué ses principaux bienfaits dans les îles, pour inviter les hommes à y passer & à parcourir la terre. Ce ne sont que des conjectures; mais il est rare qu'elles nous trompent, quand on les fonde sur l'intelligence & la bonté de son auteur.

On pourroit donc rapporter la plus belle espece de bled, qui est le froment, à la Sicile, où l'on prétend en effet qu'il fut trouvé pour la premiere fois. La fable a immortalisé cette

découverte, en y plaçant les amours de Cérès, ainsi que la naissance de Bacchus dans l'île de Naxos, à cause de la beauté de ses vignes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bled n'est indigene qu'en Sicile, si toutefois il s'y reperpétue encore de lui-même, comme l'assuroient les anciens. Après avoir déterminé de la même maniere les autres convenances humaines des graminées, avec différens sites de la terre, on chercheroit les graminées qui ont des rapports marqués avec nos animaux domestiques, comme le bœuf, le cheval, la brebis, le chien. On les caractériseroit par les noms de ces animaux. Nous aurions des *gramen bovinum*, *equinum*, *avinum*, *caninum*. On distingueroit ensuite les especes de chacun de ces genres, par les noms des différens lieux où ces animaux les retrouvent, sur les bords des fleuves, dans les rochers, sur les sables, dans les montagnes; de sorte qu'en y ajoutant les épithetes. *fluviatile*, *saxatile*, *arenosum*, *montanum*, on suppléeroit avec deux mots à toutes les longues phrases de notre botanique. On répartiroit de même les autres graminées aux divers quadrupedes de nos forêts, comme aux cerfs, aux lievres, aux sangliers, &c. Ces premieres déterminations demanderoient quelques expériences à faire sur les goûts des animaux, mais elles seroient fort

instructives & très amusantes. Elles ne seroient pas cruelles, comme la plupart de celles de notre physique moderne qui les écorche vifs, les empoisonne ou les étouffe, pour connoître leur naturel. Elles ne s'occuperoient que de leurs appétits, & non de leurs convulsions. Au reste, il y a déja beaucoup de ces plantes préférées, qui sont connues de nos bergers. Un d'eux m'a montré aux environs de Paris, une graminée qui engraisse plus les brebis en quinze jours, que les autres especes ne pourroient le faire en deux mois. Aussi, dès qu'elles l'apperçoivent, elles y courent avec la plus grande avidité. J'en ai été témoin. Je ne veux pas dire toutefois que chaque espece d'animal borne son appétit à une seule espece de mets. Il suffit seulement, pour établir l'ordre que je propose, que chacune d'elles donne, dans chaque genre de plante, la préférence à une espece; & c'est ce que l'expérience confirme.

La grande classe des graminées étant ainsi distribuée aux hommes & aux animaux, les autres plantes présenteroient encore plus de facilité dans leurs répartitions, parce qu'elles sont bien moins nombreuses. Dans les quinze cents cinquante especes de plantes reconnues par Sébastien le Vaillant, aux environs de Paris, il y a plus de cent familles, parmi lesquelles

celle des graminées comprend, pour sa part, quatre-vingt-cinq especes, sans compter vingt-six variétés, & nos différentes sortes de bleds. Elle est la plus nombreuse après celle des champignons qui en a cent-dix, & celle des mousses qui en a quatre-vingt-six. Ainsi, au-lieu des classes systématiques de notre botanique, qui n'expliquent point les usages de la plupart des parties végétales, qui confondent souvent les plantes les plus disparates, & qui séparent celles qui sont du même genre, nous aurions un ordre simple, facile, agréable, & d'une étendue infinie, qui passant de l'homme aux animaux, aux végétaux & aux élémens, nous montreroit les plantes qui servent à notre usage & à ceux des êtres sensibles, rendroit à chacune d'elles ses relations élémentaires, à chaque site de la terre sa beauté végétale, & rempliroit le cœur humain d'admiration & de reconnoissance. Ce plan paroît d'autant plus conforme à celui de la nature, qu'il est entiérement compris dans la bénédiction que son Auteur donna à nos premiers parens, lorsqu'il leur dit (1); " Je vous ai donné toutes les ,, herbes qui portent leurs graines sur la terre, ,, & tous les arbres qui renferment en eux-

(1) Genese, chap. 1, ℣. 29 & 30.

„ mêmes leurs femences, chacun *felon fon ef-*
„ *pece*, afin qu'ils vous fervent de nourriture ;
„ & à tous les animaux de la terre, à tous les
„ oifeaux du ciel, à tout ce qui fe remue fur
„ la terre, & qui eft vivant & animé, afin
„ qu'ils aient de quoi fe nourrir. „

Cette bénédiction ne s'eft pas bornée pour l'homme à quelque efpece primordiale dans chaque genre. Elle s'eft étendue à tout le regne végétal, qui fe convertit pour lui en alimens, par le moyen des animaux domeftiques. Linnæus leur a préfenté les huit à neuf cents plantes que produit la Suede, & il a remarqué que la vache en mange deux cents quatre-vingt-fix ; la chevre, quatre-cents cinquante-huit ; la brebis, quatre cents dix-fept ; le cheval, deux cents foixante-dix-huit ; le porc, cent fept. Le premier animal n'en refufe que cent quatre-vingt-quatre, le fecond quatre-vingt-douze, le troifieme cent douze, le quatrieme deux cents fept, le cinquieme cent quatre-vingt-dix. Il ne comprend dans ces énumérations que les plantes que ces animaux mangent avec avidité, & celles qu'ils rejettent avec obftination. Les autres leur font indifférentes. Ils en mangent au befoin, & même avec plaifir, lorfqu'elles font tendres. Il n'y en a aucune de perdue. Celles qui font rebutées des uns font les délices des

autres. Les plus âcres, & même les plus vénimeuſes, ſervent à en engraiſſer quelques-uns. La chevre broute les renoncules des prés qui ſont ſi poivrées, la tithymale & la ciguë. Le porc dévore la prêle & la juſquiame. Il n'a point admis à ces épreuves l'âne, qui ne vit point en Suede, ni la renne qui l'y remplace ſi avantageuſement dans les parties du nord, ni les autres animaux domeſtiques, comme le canard, l'oie, la poule, le pigeon, le chat & le chien. Tous ces animaux réunis ſemblent deſtinés à tourner à notre profit tout ce qui végete, par leurs appétits univerſels, & ſur-tout par cet inſtinct inexplicable de domeſticité, qui les attache à nous, ſans qu'on ait pu en rendre ſuſceptibles, ni le cerf qui eſt ſi timide, ni même les petits oiſeaux qui cherchent à vivre ſous notre protection, telle que l'hirondelle, qui fait ſon nid dans nos maiſons. La nature n'a donné l'inſtinct de ſociabilité humaine qu'à ceux dont les ſervices pouvoient être utiles à l'homme en tous tems, & elle les a configurés d'une maniere admirable pour les différens ſites du regne végétal. Je ne parle pas du chameau des Arabes, qui peut reſter pluſieurs jours ſans boire, en traverſant les ſables brûlans du *Zara*; ni de la renne des Lapons, dont le pied très-fendu peut s'appuyer & courir ſur la ſurface

des neiges ; ni du rhinoceros des Siamois & des Péguans, qui, avec les plis de sa peau qu'il gonfle à volonté, peut se dégager des terrains marécageux du Siriam ; ni de l'éléphant de l'Asie, dont le pied divisé en cinq ergots, est si sûr dans les montagnes escarpées de la zone torride ; ni du lamas du Pérou, qui gravit avec ses pieds ergotés, les âpres rochers des Cordilieres. Chaque site extraordinaire nourrit pour l'homme un serviteur commode. Mais, sans sortir de nos hameaux, le cheval solipede paît dans les plaines, la vache pesante au fond des vallées, la brebis légere sur la croupe des collines, la chevre grimpante sur les flancs des rochers ; le porc, armé d'un grouin, fouille les racines des marais ; l'oie & le canard mangent les herbes fluviatiles ; la poule ramasse tout ce qui se perd dans les champs ; l'abeille aux quatre ailes butine les poussieres des fleurs ; & le pigeon rapide va glaner les semences qui se perdent dans les rochers inaccessibles. Tous ces animaux, après avoir occupé pendant le jour les différens sites de la végétation, reviennent le soir à l'habitation de l'homme, avec des bêlemens, des murmures & des cris de joie, en lui rapportant les doux tributs des plantes changées, par une métamorphose inconcevable, en miel, en lait, en beurre, en œufs & en crême.

J'aime à me repréſenter ces premiers tems du monde, où les hommes voyageoient ſur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le regne végétal. Le ſoleil les invitoit à s'avancer juſqu'aux extrémités du nord avec le printems qui le devance, & à en revenir avec l'automne qui le ſuit. Son cours annuel dans les cieux, ſemble réglé ſur les pas de l'homme ſur la terre. Pendant que cet aſtre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un voyageur parti de la zone torride à pied, peut arriver ſur les bords de la mer Glaciale, & revenir enſuite dans la zone tempérée, lorſque le ſoleil retourne ſur ſes pas, en faiſant tout au plus quatre ou cinq lieues par jour, ſans éprouver dans ſa route ni les chaleurs de l'été, ni les frimats de l'hiver. C'eſt en ſe réglant ſur le cours annuel du ſoleil, que voyagent encore quelques Hordes Tartares. Quel ſpectacle dut offrir la terre à ſes premiers habitans, lorſque tout y étoit à ſa place, & qu'elle n'avoit point encore été dégradée par les travaux imprudens, ou par les fureurs de l'homme! Je ſuppoſe qu'ils partirent de l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au nord. Ils traverſerent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de neige, qui entourent comme un rempart, l'heureuſe contrée

de Cachemire, & qui la féparent du royaume brûlant de Lanor (1). Elles fe préfenterent à eux comme de vaftes amphithéâtres de verdure, qui portoient, du côté du midi, tous les végétaux de l'Inde, & du côté du nord, tous ceux de l'Europe. Ils defcendirent dans le vafte baffin qu'elles renferment, & ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devoient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie & les pêchers de la Perfe, bordoient, de leurs rameaux fleuris, les lacs & les ruiffeaux d'eau vive qui l'arrofent. En fortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrerent bientôt dans les forêts de l'Europe & fe repoferent fous les feuillages des grands hêtres & des ormes touffus, qui n'avoient ombragé que les amours des oifeaux, & qu'aucun poëte n'avoit encore chantés. Ils traverferent les vaftes prairies qu'arrofe l'Irtis, femblables à des mers de verdure, & diverfifiées çà & là de longs tapis de lis jaunes, de lifieres de ginzeng, & de touffes de rhubarbes aux larges feuillages : en fuivant fes bords, ils s'enfoncerent dans les forêts du nord, fous les majeftueux rameaux des fapins, & fous les ombrages mobiles des bouleaux. Que de riantes vallées s'ouvrirent à eux

(1) Voyez Bernier, defcription du Mogol.

le long des fleuves, & les inviterent à s'écarter de leur route, en leur promettant encore de plus doux objets! Que de côteaux émaillés de fleurs inconnues, & couronnés d'arbres antiques & vénérables, les engagerent à ne pas aller plus loin! Parvenus sur les bords de la mer Glaciale, un nouvel ordre de choses s'offrit à eux. Il n'y avoit plus de nuit; le soleil tournoit autour de l'horizon, & des brumes éparses dans les airs répétoient, sur différens plans, sa lumiere en arcs-en-ciel de pourpre, & en éblouissantes parhélies. Mais, si la magnificence étoit redoublée dans les cieux, la désolation étoit sur la terre. L'Océan étoit hérissé de glaces flottantes, qui apparoissoient à l'horizon comme des tours & comme des cités en ruine; & on ne voyoit sur le continent, pour bocages, que quelques arbrisseaux déformés par les vents, & pour prairies, que des rochers couverts de mousses. Sans doute périrent là les troupeaux qui les avoient accompagnés; mais la nature y avoit encore pourvu aux besoins des hommes. Ces rivages étoient formés d'épais lits de charbon de terre (1). Les mers fourmilloient de poissons, & les lacs d'oiseaux. Il falloit, parmi les animaux, des aides & des

(1) Voyage en Sibérie, du professeur Gmelin.

domeftiques : la renne parut au milieu des mouffes : elle offrit, à ces familles errantes, les fervices du cheval dans fa légéreté, la toifon de la brebis dans fa fourrure ; & en leur montrant, comme la vache fes quatre mamelles avec un feul nourriffon, elle fembla leur dire qu'elle étoit deftinée, comme elle, à partager fon lait avec des meres furchargées d'enfans.

Mais la partie de la terre qui dut attirer les premiers regards des hommes, dut être l'Orient. Le lieu de l'horizon où fe leve le foleil, fixa fans doute toute leur attention, dans un tems où aucun de nos fyftêmes n'avoit encore déterminé leurs opinions. En voyant l'aftre de la lumiere fe lever chaque jour du même côté, ils durent fe perfuader qu'il avoit là une demeure fixe, & qu'il en avoit une autre aux lieux où il alloit fe coucher. Ces imaginations, confirmées par le témoignage de leurs yeux, furent fans doute naturelles à des hommes fans expérience, qui avoient tenté d'élever une tour jufqu'au ciel, & qui, au milieu même des fiecles éclairés, crurent comme un point de religion, que le foleil étoit traîné dans un char par des chevaux, & qu'il alloit fe repofer tous les foirs dans les bras de Thétis. Je préfume qu'ils fe déterminerent plutôt à le chercher du côté de l'orient que de l'occident,

dans la perfuafion qu'ils abrégeroient beaucoup leur chemin en allant au-devant de lui. Ce fut, je penfe, cette opinion qui laiffa long-tems l'occident défert, fous les mêmes latitudes où l'orient fut peuplé, & qui entaffa d'abord les hommes vers la partie orientale de notre continent, où s'eft formé le premier & le plus nombreux empire du monde, qui eft celui de la Chine. Ce qui me confirme encore que les premiers hommes qui s'avancerent vers l'orient, etoient occupés de cette recherche, & fe hâtoient d'arriver à leur but, c'eft qu'étant partis de l'Inde, le berceau du genre humain, comme les fondateurs des autres nations, ils ne peuplerent point, comme ceux-ci, la terre de proche en proche, ainfi que la Perfe, la Grece, l'Italie & les Gaules l'ont été fucceffivement du côté de l'occident; mais laiffant défertes les vaftes & fertiles contrées de Siam, de la Cochinchine & du Tonquin, qui font encore aujourd'hui à demi barbares & inhabitées, ils ne s'arrêterent qu'à l'Océan oriental, & ils donnerent aux îles qu'ils appercevoient au loin, & où ils n'eurent pas de long-tems l'induftrie d'aborder, le nom de *ge-puen*, dont nous avons fait le nom de Japon, & qui fignifie, en chinois, naiffance du foleil.

Le pere Kircher (1) assure que lorsque les premiers Jésuites mathématiciens arriverent à la Chine, & y réformerent le calendrier, les Chinois croyoient que le soleil & la lune n'étoient pas plus grands qu'on les voyoit; qu'ils entroient, en se couchant, dans un antre profond, d'où ils ressortoient le matin à leur lever; & que la terre, enfin, étoit une superficie plane & unie. Ces idées nées du premier témoignage des sens, ont été communes à tous les hommes. Tacite, qui a écrit l'histoire avec tant de jugement, n'a pas dédaigné dans celle de la Germanie, de rapporter les traditions des peuples occidentaux, qui affirmoient que vers le nord-ouest étoit le lieu où se couchoit le soleil, & qu'on entendoit le bruit qu'il faisoit quand il se plongeoit dans les flots.

Ce fut donc du côté de l'Orient que l'astre de la lumiere attira d'abord la curiosité des hommes. Il y eut aussi des peuples qui se dirigerent vers ce point de la terre, en partant de la pointe la plus méridionale de l'Inde. Ceux-ci s'avancerent le long de la presqu'île de Malaque; & familiarisés avec la mer qu'ils côtoyoient, ils prirent le parti de profiter des commodités réunies que les deux élémens pré-

(1) Voyez la Chine illustrée, chap. 9.

ſentent aux voyageurs, en naviguant d'îles en îles. Ils parcoururent ainſi ce grand baudrier d'îles que la nature a jeté dans la zone torride, comme un pont entre-mêlé de canaux pour faciliter la communication des deux mondes. Quand ils étoient contrariés par les tempêtes ou par les vents, ils tiroient leurs barques ſur quelques rivages, ſemoient des grains ſur la terre, les récoltoient, & attendoient, pour ſe rembarquer, des tems ou des ſaiſons plus favorables. C'eſt ainſi que voyageoient les premiers navigateurs, & que les phéniciens, envoyés par Nécus roi d'Egypte, firent le tour de l'Afrique en trois ans, en partant de la mer Rouge, & revenant par la Méditerranée, ſuivant le récit qu'en fait Hérodote (1). Lorſque les premiers navigateurs n'appercevoient plus d'îles à l'horizon, ils faiſoient attention aux ſemences que la mer jetoit ſur le rivage de celles où ils étoient, & au vol des oiſeaux qui s'en éloignoient : ſur la foi de ces indices, ils ſe mettoient en route vers des terres qu'ils ne voyoient pas. Ils découvrirent ainſi le vaſte archipel des Moluques, les îles de Guam, de Quiros, de la Société, & ſans doute beaucoup d'autres qui nous ſont encore inconnues. Il n'y

(1) Voyez Hérodote, liv. 4.

en avoit point qui ne les invitât à y aborder par quelque commodité particuliere. Les unes, couchées sur les flots, comme des Néréïdes, versoient de leurs urnes, des ruisseaux d'eaux fraîches dans la mer : c'est ainsi que celle de Juan Fernandès, avec ses rochers & ses cascades, se présenta à l'Amiral Anson, dans la mer du Sud. D'autres, au contraire, dans la même mer, ayant leurs centres abaissés, & leurs bords relevés & couronnés de cocotiers, offroient à leurs pirogues des bassins toujours tranquilles, remplis d'une infinité de poissons & d'oiseaux de marine : telle est celle appelée *Ile Sertand* ou *pays d'eau*, découvert par le Hollandois Schouten. D'autres, le matin, leur apparoissoient au sein des flots azurés, toutes brillantes de la lumiere du soleil, comme celle du même archipel, qui s'appelle l'*Aurore*. D'autres s'annonçoient, au milieu de la nuit, par les feux d'un volcan, comme un phare au sein des eaux, ou par les émanations odorantes de leurs parfums. Il n'y en avoit point dont les bois, les collines & les pelouses ne nourrissent quelque animal familier & doux par sa nature, mais qui ne devient sauvage que par l'expérience cruelle qu'il acquiert des hommes. Ils virent voler autour d'eux, en débarquant sur leurs grèves, des oiseaux de paradis

aux plumes de foie, des pigeons bleus, des cacatoës tout blancs, des lauris tout rouges. Chaque île nouvelle leur offroit quelque nouveau préfent ; des crabes, des poiffons, des coquillages, des huîtres à perle, des écreviffes, des tortues, de l'ambre gris ; mais les plus agréables étoïent fans doute les végétaux. Sumatra leur montra, fur fes rivages, les poivriers ; Banda, la mufcade ; Amboine, le gérofle ; Céram, le palmier-fagou ; Florès, le benjoin & le fandal ; la nouvelle Guinée, des bocages de cocotiers ; Taïti, le fruit à pain. Chaque île s'élevoit au milieu de la mer, comme un vafe qui fupportoit un végétal précieux. Lorfqu'ils découvroient un arbre chargé de fruits inconnus, ils en cueilloient des rameaux, & alloient au devant de leurs compagnons, en jetant des cris de joie, & leur montrant ce nouveau bienfait de la nature. C'eft de ces premiers voyages & de ces anciennes coutumes, que fe répandit chez tous les peuples, l'ufage de confulter le vol des oifeaux avant de fe mettre en route, & d'aller au-devant des étrangers un rameau d'arbre à la main, en figne de paix & de réjouiffance, à la vue d'un préfent du ciel. Ces coutumes exiftent encore chez les infulaires de la mer du Sud, & chez les peuples libres de l'Amérique. Mais ce ne furent

rent pas les ſeuls arbres fruitiers qui fixerent l'attention des premiers hommes. Si quelque acte héroïque, ou quelque perte irréparable avoit excité leur admiration ou leurs regrets, l'arbre voiſin en fut annobli. Ils le préférerent, avec ces fruits de la vertu ou de l'amour, à ceux qui portoient des alimens ou des parfums. Ainſi, dans les îles de la Grece & de l'Italie, le laurier devint le ſymbole des triomphes, & le cyprès celui d'une douleur éternelle. Le chêne donna d'illuſtres couronnes aux citoyens, & de ſimples graminées décorerent le front de ceux qui avoient ſauvé la patrie. O Romains! peuple digne de l'empire du monde, pour avoir ouvert à tous vos ſujets la carriere du bonheur public, & pour avoir choiſi dans l'herbe la plus commune les marques de la gloire la plus éclatante, afin qu'on pût trouver, par toute la terre, de quoi couronner la vertu.

Ce fut par de ſemblables attraits que, d'îles en îles, les peuples de l'Aſie parvinrent dans le nouveau monde, où ils aborderent ſur les côtes du Pérou. Ils y porterent les noms d'enfans de ce ſoleil qu'ils cherchoient. Cette brillante chimere les conduiſit juſqu'au travers de l'Amérique. Elle ne ſe diſſipa que ſur les bords de l'Océan Atlantique; mais elle ſe répandit

dans tout le continent, où la plupart des chefs des nations portent encore les titres d'enfans du soleil (1).

---

(1) Je ne veux pas dire cependant que l'Amérique n'a été peuplée que par les îles de la mer du Sud. Je crois qu'elle l'a été encore par le nord de l'Asie & de l'Europe. La nature présente toujours aux hommes différens moyens pour la même fin. Mais la principale population du nouveau monde s'est faite par les îles de la mer du Sud. C'est ce que je pourrois prouver par une multitude de monumens qui en subsistent encore, & aux principaux desquels je m'arrêterai. Par le culte du soleil établi aux Indes, dans les îles de la mer du Sud, & au Pérou, ainsi que le titre de soleil ou d'enfans du soleil, pris par plusieurs familles de ces contrées; par les traditions des Caraïbes répandus dans les Antilles & dans le Brésil, qui se disoient originaires du Pérou; par l'établissement même de cette monarchie du Pérou, ainsi que de celle du Mexique, situées sur la côte occidentale de l'Amérique, qui regarde les îles de la mer du Sud, & par le nombre de leurs nations qui étoient beaucoup plus considérables & plus policées que celles qui habitoient les côtes orientales, ce qui suppose aux premieres une plus grande ancienneté : par l'étendue prodigieuse de la langue Taitienne, dont les différens dialectes sont répandus dans la plupart des îles de la mer du Sud, & dont quantité de mots se retrouvent dans la langue du Perou, comme l'a prouvé derniérement un savant, & dans celle même des M[illegible] en

Le genre humain, au milieu de tant de biens, est resté misérable. Il n'y a point de genres d'animaux qui ne vivent dans l'abondance &

Asie, ainsi que j'en ai reconnu moi-même quelques-uns, entre autres celui du *maté*, qui signifie tuer; par des usages communs & particuliers aux peuples de la presqu'île de Malaque, des îles de l'Asie, de celles de la mer du Sud & du Brésil, qui ne sont point inspirés par la nature, tels que celui de faire des boissons fermentées & enivrantes, en mâchant des herbes & des racines; par des canaux du commerce de l'antiquité qui couloient par cette voie, tel que celui de l'or qui étoit fort commun en Arabie & aux Indes, du tems des Romains, quoiqu'il y en ait fort peu de mines en Asie; mais, sur-tout, par le commerce des émeraudes, qui a dû prendre cette route dans l'antiquité, pour parvenir dans l'ancien continent, où on n'en trouve aucune mine. Voici ce que dit à ce sujet Tavernier, qui est fort croyable lorsqu'il parle du commerce de l'Asie, & sur-tout de celui des pierreries. « C'est une ancienne erreur, dit-il, » que bien des gens ont de croire que l'émeraude se » trouve originairement dans l'orient. La plupart des » joailliers, d'abord qu'ils voient une émeraude de » couleur haute, ont coutume de dire, que c'est une » émeraude orientale. Mais ils se trompent, je suis » assuré que jamais l'Orient n'en a produit ni dans la » terre ferme, ni dans ses îles. J'en ai fait une exacte » perquisition dans tous mes voyages. » Il avoit fait six voyages par terre dans les grandes Indes. Il en

la liberté, la plupart ſans travail, tous en paix avec leurs eſpeces, tous s'uniſſant à leur choix, & jouiſſant du bonheur de ſe reperpétuer par

---

faut conclure, que les émeraudes ſi eſtimées des anciens, leur venoient de l'Amérique par les îles de la mer du Sud, par celles de l'Aſie, par les grandes Indes, la mer Rouge, & enfin par l'Egypte, d'où ils les tiroient.

On peut objecter la difficulté de naviguer contre les vents réguliers de l'eſt, pour aller d'Aſie en Amérique ſous la zone torride; mais je répéterai à ce ſujet, que les vents réguliers n'y ſoufflent point de l'eſt, mais du nord-eſt & du ſud-eſt, & dependent d'autant plus des deux pôles, qu'on approche plus de la ligne. Cette direction oblique du vent, ſuffiſoit à des peuples qui naviguoient d'îles en îles, & qui avoient imaginé les bateaux les moins propres à dériver, tels que les doubles pros des îles de Guam, dont la forme ſemble s'être conſervée dans les doubles balſes de la côte du Pérou. Schouten ſe trouva dans un de ſes doubles pros naviguant à plus de ſix cents lieues de l'île de Guam du côte de l'Amérique. De plus, il paroît que la mer du Sud a auſſi des mouſſons qui n'ont pas encore été obſervées. Voici ce que dit, ſur l'inconſtance de ces vents, un voyageur Anglois anonyme, qui a fait le tour du monde dans le vaiſſeau où étoient MM. Bancks & Solander, en 1768, 1769, 1770 & 1771, page 83. « Les habitans d'Otahiti commercent avec ceux des îles voiſines qui ſont à l'eſt de cette île, & que nous avions

leurs familles ; & plus de la moitié des hommes est forcée au célibat. L'autre moitié maudit les nœuds qui l'ont assortie. La plupart re-

---

» découvertes sur notre passage. Pendant trois mois » de l'année, les vents qui soufflent constamment de *la* » *partie de l'ouest*, leur sont très-favorables pour cette » navigation. » L'Amiral Anson trouva aussi dans ces parages des vents d'ouest qui le contrarierent.

Quelques philosophes expliquent les correspondances qui se rencontrent entre les peuples des îles & ceux des continens, en supposant que les îles sont des terres submergées dont il n'est resté que les sommets avec quelques habitans. Mais nous en avons dit assez dans cet ouvrage, pour faire voir que les îles maritimes ne sont point des debris du continent, & qu'elles ont des montagnes, des pics, des lacs, des collines proportionnés à leur étendue, & dirigés aux vents réguliers qui soufflent sur leurs mers. Elles ont des végétaux qui leur sont propres, & qui ne viennent nulle part ailleurs de la même beauté. De plus, si ces îles avoient fait autrefois partie de notre continent, on y trouveroit ceux de nos quadrupedes qui se rencontrent dans tous les climats ; il n'y avoit point de rats ni de souris en Amérique & dans les Antilles, avant l'arrivée des Européens, suivant le témoignage de l'historien Espagnol, Herrera, & du pere du Tertre. On y eût trouvé encore le bœuf, l'âne, le chameau, le cheval, & il n'y avoit aucun de ces animaux ; mais bien des poules, des canards, des chiens & des porcs, ainsi que chez les Insulaires de la mer

L 3

doutent une postérité, dans la crainte de ne la pouvoir nourrir. La plupart, pour subsister, sont asservis à de pénibles travaux & réduits à être les esclaves de leurs semblables. Des peuples entiers sont exposés à la famine : d'autres sans territoires, sont entassés les uns sur les au-

---

du Sud, qui n'avoient eux-mêmes aucun autre de nos animaux domestiques. Il est aisé de voir que les premiers animaux, comme le cheval & la vache, étant d'une taille & d'un poids trop considérables, n'ont pu, malgré leur utilité, passer dans les petites pirogues des premiers navigateurs, qui d'un autre côté se sont bien gardés de transporter avec eux des souris & des rats. Enfin, revenons aux loix générales de la nature. Si toutes les îles de la mer du Sud formoient autrefois un continent, il n'y avoit donc point de mer dans l'espace qu'elles occupent. Or il est certain que si on ôtoit aujourd'hui autour d'elles, l'Océan qui les environne & le vent régulier qui y souffle, on les frapperoit de stérilité. Les îles de la mer du Sud, forment entre l'Asie & l'Amérique un véritable pont de communication, dont nous ne connoissons que quelques arches, & dont il ne seroit pas difficile de découvrir le reste par les autres concordances du globe. Mais je bornerai ici mes conjectures à ce sujet. J'en ai dit assez pour prouver que la même main qui a couvert la terre de plantes & d'animaux pour le service de l'homme, n'a pas négligé les diverses parties de son habitation.

tres, tandis que la plus grande partie du globe eſt déſerte. Il y a beaucoup de terres qui n'ont jamais été cultivées; mais il n'y en a point de connue des Européens, qui n'ait été ſouillée du ſang des hommes. Les ſolitudes mêmes de la mer engloutiſſent dans leurs abymes des vaiſſeaux chargés d'hommes, coulés à fond par d'autres hommes. Dans les villes en apparence ſi floriſſantes par leurs arts & leurs monumens, l'orgueil & la ruſe, la ſuperſtition & l'impiété, la violence & la perfidie ſont ſans ceſſe aux priſes, & rempliſſent de chagrins leurs malheureux habitans. Plus la ſociété y eſt policée, plus les maux y ſont multipliés & cruels. Les hommes n'y ſeroient-ils donc induſtrieux que parce qu'ils y ſont miſérables? Comment l'empire de la terre a-t-il été donné au ſeul animal qui n'avoit pas l'empire de ſes paſſions? Comment l'homme foible & paſſager a-t-il à-la-fois des paſſions féroces & généreuſes, viles & immortelles? Comment, étant né ſans inſtinct, a-t-il pu acquérir tant de connoiſſances? Il a imité tous les arts de la nature, excepté celui d'être heureux. Toutes les traditions du genre humain ont conſervé l'origine de ces étranges contradictions; mais la religion ſeule nous en

explique la cauſe. Elle nous apprend que l'homme eſt d'un autre ordre que le reſte des animaux ; que ſa raiſon égarée a offenſé l'auteur de l'univers ; que par une juſte punition, il a été abandonné à ſes propres lumieres ; qu'il ne peut former ſa raiſon qu'en étudiant la raiſon univerſelle dans les ouvrages de la nature, & dans les eſpérances que donne la vertu ; que ce n'eſt que par ces moyens qu'il peut s'élever au-deſſus des animaux, au-deſſous deſquels il eſt tombé, & revenir pas à pas dans les ſentiers de la montagne céleſte d'où il a été précipité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au-lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! Heureux celui qui ne connoît rien au-delà de ſon horizon, & pour qui le village voiſin même eſt une terre étrangere. Il n'a point laiſſé ſon cœur à des objets animés qu'il ne reverra plus, ni ſa réputation à la diſcrétion des méchans. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, & la vertu dans les temples. Il met ſa gloire & ſa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ſes jardins, ni les fruits de l'Aſie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de ſa femme & de ſes enfans.

Il n'a pas befoin des monumens de l'architecture pour annoblir fon payfage. Un arbre, à l'ombre duquel un homme vertueux s'eft repofé, lui donne de fublimes reffouvenirs; le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule; & les feuillages des chênes, les couronnes du Capitole.





ÉTUDE DOUZIEME.

DE QUELQUES LOIX MORALES DE LA NATURE.

Foiblesse de la raison; du sentiment; preuves de la divinité & de l'immortalité de l'ame par le sentiment.

TELLES sont les preuves physiques de l'existence de la Divinité, que la foiblesse de ma raison m'a permis de mettre en ordre. J'en ai recueilli peut-être dix fois autant; mais j'ai vu que je n'étois encore qu'au commencement de la carriere; que plus j'avançois, plus elle s'étendoit devant moi; que je serois bientôt accablé de mon propre travail, & que, comme dit l'Ecriture, il ne me resteroit, à la fin des ouvrages de la création, qu'un profond étonnement.

C'est un des grands maux de notre vie, qu'à mesure que nous approchons de la source de la vérité, elle s'enfuie de devant nous, & que quand nous en saisissons, par hasard, quelques rameaux, nous ne puissions y rester constamment attachés. Pourquoi le sentiment qui m'élevoit hier aux cieux, à la vue d'un rapport

nouveau de la nature, a-t-il disparu aujourd'hui? Archimede ne resta pas toujours ravi hors de lui-même par sa découverte des rapports des métaux dans la couronne du roi Hieron. Il en trouva, depuis, d'autres plus à son gré : tel est celui du cylindre circonscrit à la sphere, qu'il ordonna qu'on gravât sur son tombeau. Pythagore vit à la fin, de sang froid, le quarré de l'hypoténuse, pour la découverte duquel il avoit voué, dit-on, cent bœufs à Jupiter. Je me rappelle que lorsque j'eus, pour la premiere fois, la démonstration de ces sublimes vérités, j'en eus une joie presqu'aussi vive que celle des grands hommes qui en avoient été les inventeurs. Pourquoi s'est-elle éteinte? Pourquoi faut-il aujourd'hui des nouveautés pour me donner des plaisirs? L'animal est, sur ce point, plus heureux que nous : ce qui lui plaisoit hier lui plaira encore demain : il se fixe à un terme, sans aller au-delà; ce qui lui suffit, lui semble toujours beau & bon. L'abeille ingénieuse bâtit des cellules commodes, & elle ne fabrique ni arcs de triomphe, ni obélisques pour décorer ses villes de cire. Une cabane suffisoit de même à l'homme pour être aussi-bien logé qu'une abeille. Pourquoi lui a-t-il fallu cinq ordres d'architecture, des pyramides, des tours, des kiosques?

Quelle eſt donc cette faculté verſatile, appelée *raiſon*, que j'emploie à obſerver la nature? C'eſt, diſent les écoles, une perception de convenances, qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la bête; l'homme a de la raiſon, & la bête n'a que de l'inſtinct. Mais ſi cet inſtinct montre toujours à l'animal ce qui lui eſt le plus convenable, il eſt donc auſſi une raiſon, & une raiſon plus précieuſe que la nôtre, puiſqu'elle eſt invariable, & qu'elle ne s'acquiert point par de longues & pénibles expériences. A cela, les philoſophes du ſiecle paſſé répondroient, qu'une preuve que les bêtes n'avoient pas de raiſon, c'eſt qu'elles agiſſoient toujours de la même maniere; ainſi ils concluoient de la perfection même de leur raiſon, qu'elles n'en avoient pas. On peut voir par-là combien de grands noms, des penſions & des corps peuvent accréditer les plus grandes abſurdités; car l'argument de ces philoſophes attaque directement l'intelligence ſuprême elle-même, qui eſt conſtante dans ſes plans, comme les animaux dans leur inſtinct. Si les abeilles font toujours leurs alvéoles de la même forme, c'eſt que la nature fait toujours les abeilles de la même figure.

Je ne veux pas dire toutefois que la raiſon des bêtes & celle des hommes ſoit la même; la nôtre eſt, ſans contredit, plus étendue que

l'inſtinct

l'instinct de chaque animal en particulier; mais si l'homme a une raison universelle, ne seroit-ce point parce qu'il a des besoins universels? A la vérité, il démêle aussi les besoins des autres animaux; mais ne seroit-ce point relativement à lui qu'il a fait cette étude? Si le chien ne s'occupe point de l'avoine du cheval, c'est peut-être parce que le cheval ne sert pas aux besoins du chien. Nous avons cependant des convenances naturelles qui nous sont propres, telles que l'usage de l'agriculture & du feu. Ces connoissances prouveroient sans doute notre supériorité naturelle, si elles n'étoient pas encore des témoignages de notre misere. Les animaux n'ont pas besoin d'allumer du feu & d'ensemencer la terre, puisqu'ils sont vêtus & nourris par la nature; d'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont en eux-mêmes des facultés bien supérieures à nos sciences, qui nous sont, au fond, étrangeres. Si nous avons découvert quelques phosphores, la mouche lumineuse des tropiques a en elle-même un foyer de lumiere, qui l'éclaire pendant la nuit. Tandis que nous nous amusons à faire des expériences avec l'électricité, la torpille l'emploie à sa défense; & pendant que les académiciens de l'Europe proposent des prix considérables pour ceux qui trouveront le moyen de déterminer la longitude en

pleine mer, des paillenculs & des frégates parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, sans jamais manquer de retrouver, le soir, le rocher d'où ils sont partis le matin.

C'est bien une autre insuffisance, lorsque les philosophes veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raison qui ne peut servir à la connoître. Voilà de beaux argumens sur les dangers des passions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfans. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurele, & vous aussi, sceptique Montaigne; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez sur le bâton de la philosophie, & vous me dites, marchez ferme; courez le monde en mendiant votre pain; vous voilà tout aussi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes & la considération de nos voisins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu. Je n'ai reçu, dans ma patrie, que des calomnies pour mes services; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis, & même de mes patrons; je suis seul, & je n'ai plus de quoi subsister; j'ai des maux de nerfs; j'ai besoin des hommes, & mon ame se trouble à leur vue, en se rappelant les funestes raisons qui les réunissent, & qu'on ne vient à bout de

les intéresser qu'en flattant leurs passions, & en devenant vicieux comme eux. A quoi lui a servi d'avoir étudié la vertu ? elle se trouble par ces ressouvenirs ; & même sans aucune réflexion, au simple aspect des hommes. La premiere chose qui me manque est cette raison, sur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques disparoissent, précisément quand j'en ai besoin. Mettez un roseau entre les mains d'un malade ; la premiere chose qui lui échappera, s'il lui survient une foiblesse, c'est ce même roseau ; & s'il vient à s'appuyer dessus, dans sa force, il le brisera, & s'en percera peut-être la main. La mort vous guérira de tout, me dites-vous ; mais pour mourir, je n'ai pas besoin de tant raisonner ; d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant & ne raisonnant plus, sentant toutefois & souffrant encore (1).

---

(1) Ainsi, la Religion l'emporte de beaucoup sur la Philosophie, parce qu'elle ne nous soutient point par notre raison ; mais par notre résignation. Elle ne nous veut pas debout ; mais couchés, non sur le théâtre du monde, mais reposés aux pieds du trône de Dieu ; non inquiets de l'avenir, mais confians & tranquilles. Quand les livres, les honneurs, la fortune & les amis nous abandonnent, elle nous présente

Qu'eſt-ce, d'ailleurs, que cette raiſon dont on fait tant de bruit? Puiſqu'elle n'eſt que la relation des objets avec nos beſoins, elle n'eſt donc que notre intérêt perſonnel. Voilà pourquoi il y a tant de raiſons de famille, de corps

---

pour appuyer notre tête, non pas le ſouvenir de nos frivoles & comédiennes vertus, mais celui de notre inſuffiſance; & au-lieu des maximes orgueilleuſes de la philoſophie, elle ne demande de nous que le repos, la paix & la confiance filiale.

Je ferai encore une réflexion ſur cette raiſon, ou, ce qui revient au même, ſur cet eſprit dont nous ſommes ſi vains : c'eſt qu'il paroît être le réſultat de nos malheurs. Il eſt très-remarquable que les peuples les plus célebres par leur eſprit, leurs arts & leur induſtrie, ont été les plus malheureux de la terre par leur gouvernement, leurs paſſions ou leurs diſcordes. Liſez la vie de la plupart de nos hommes célebres par leurs lumieres, vous verrez qu'ils ont été fort miſérables, ſur-tout dans leur enfance. Les borgnes, les boiteux, les boſſus, ont en général plus d'eſprit que les autres hommes, parce qu'étant plus déſagréablement conformés, ils portent leur raiſon à obſerver avec plus d'attention les rapports de la ſociété, afin d'échapper à ſon oppreſſion. A la vérité, ils paſſent pour avoir l'eſprit méchant, mais ce caractere appartient aſſez à ce que la ſociété appelle de l'eſprit. D'ailleurs, ce n'eſt point la nature qui les a rendus tels, mais les railleries ou les mépris de ceux avec leſquels ils ont vécu.

& d'états, des raiſons de tous les pays & de tous les âges; voilà pourquoi autre eſt la raiſon d'un jeune homme & celle d'un vieillard, d'une femme & d'un hermite, d'un militaire & d'un prêtre. Tout le monde a raiſon, diſoit le duc de la Rochefoucault. Oui, ſans doute; & c'eſt parce que chacun a raiſon, que perſonne n'eſt d'accord.

Cette faculté ſublime éprouve de plus, dès les premiers momens de ſon développement, des ſecouſſes qui la rendent, en quelque ſorte, incapable de pénétrer dans le champ de la nature. Je ne parle pas de nos méthodes & de nos ſyſtèmes, qui répandent des jours faux ſur les premiers principes de notre ſavoir, en ne nous montrant plus la vérité que dans des livres, au milieu des machines, & ſur des théâtres. J'ai dit quelque choſe de ces obſtacles dans les objections que j'ai préſentées contre les élémens de nos ſciences; mais ces maximes qu'on nous inſpire dès l'enfance, *faites fortune*, *ſoyez le premier*, ſuffiſent ſeules pour bouleverſer notre raiſon naturelle; elles ne nous montrent plus le juſte ou l'injuſte que par rapport à nos intérêts perſonnels & à notre ambition; elles nous attachent pour l'ordinaire à la fortune de quelque corps puiſſant & accrédité, & nous rendent indifféremment athées ou

dévots, libertins ou continens, Cartésiens ou Newtoniens, suivant qu'il importe à la cause qui est devenue notre unique mobile.

Méfions-nous donc de la raison, puisque dès les premiers pas elle nous égare dans la recherche de la vérité & du bonheur. Voyons s'il n'est pas en nous quelque faculté plus noble, plus constante & plus étendue. Quoique je n'aie à offrir dans cette recherche que des vues vagues & indéterminées, j'espere que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, & les porteront un jour plus loin. C'est dans cette confiance, qu'avec des moyens bien foibles, je vais m'engager dans une carriere digne de toute l'attention du lecteur.

Descartes pose pour base des premieres vérités naturelles : *je pense, donc j'existe.* Comme ce philosophe s'est fait une grande réputation, qu'il méritoit d'ailleurs par ses connoissances en géométrie, & sur-tout par ses vertus, son argument de l'existence a été fort applaudi, & a acquis la pondération d'un axiome. Mais, selon moi, cet argument péche essentiellement en ce qu'il n'a point la généralité d'un principe fondamental ; car il s'ensuit implicitement, que dès qu'un homme ne pense pas il cesse d'exister, ou au moins d'avoir des preuves de son existence. Il s'ensuit encore

que les animaux, à qui Descartes refusoit la pensée, n'avoient aucune preuve qu'ils existoient, & que la plupart des êtres sont dans le néant par rapport à nous, parce que souvent ils ne nous font naître que de simples sensations de formes, de couleurs & de mouvemens, sans aucunes pensées. D'ailleurs les résultats des pensées humaines ayant été souvent employés, par leur versatilité, à faire douter de l'existence de Dieu, & même de la nôtre, comme fit le sceptique Pyrrhon; ce raisonnement, comme toutes les opérations de notre intelligence, nous est suspect à juste titre.

Je substitue donc à l'argument de Descartes celui-ci, qui me paroît & plus simple & plus général: *Je sens, donc j'existe.* Il s'étend à toutes nos sensations physiques, qui nous avertissent bien plus fréquemment de notre existence que la pensée. Il a pour mobile une faculté inconnue de l'ame, que j'appelle le *sentiment*, auquel la pensée elle-même se rapporte; car l'évidence à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raison, n'est elle-même qu'un simple sentiment.

Je ferai voir d'abord que cette faculté mystérieuse differe essentiellement des sensations physiques & des relations que nous présente la raison, & qu'elle se mêle d'une maniere cons-

tante & invariable à tout ce que nous faisons ; en sorte qu'elle est, pour ainsi dire, l'instinct humain.

Quant à la différence du sentiment aux sensations physiques, il est évident qu'Iphigénie aux autels, nous donne des impressions d'une nature différente du goût d'un fruit ou du parfum d'une fleur ; &, quant à ce qui le distingue de l'esprit, il est certain que les larmes & le désespoir de Klytemnestre excitent en nous des émotions d'un autre genre que celles d'une satyre, d'une comédie, ou même, si l'on veut, d'une démonstration de géométrie.

Ce n'est pas que la raison n'aboutisse quelquefois au sentiment, quand elle se présente avec l'évidence ; mais elle n'est, par rapport à lui, que ce que l'œil est par rapport au corps, c'est-à-dire, une vue intellectuelle : d'ailleurs, le sentiment me paroît être le résultat des loix de la nature, comme la raison le résultat des loix politiques.

Je ne définirai pas davantage ce principe obscur ; mais je le ferai suffisamment connoître, si je le fais sentir. C'est à quoi nous nous flattons de parvenir, en l'opposant d'abord à la raison. Il est très-remarquable que les femmes, qui sont toujours plus près de la nature, par leurs désordres mêmes, que les hom-

mes avec leur prétendue sagesse, ne confondent jamais ces deux facultés, & distinguent la premiere sous le nom de sensibilité, ou de sentiment par excellence, parce qu'elle est en effet la source de nos affections les plus délicieuses. Elles se gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre l'esprit & le cœur, la raison & le sentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, est souvent notre ouvrage; l'autre est toujours celui de la nature. Ils different si essentiellement l'un de l'autre, que si vous voulez faire disparoître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du sentiment, vous n'avez qu'à y mettre de l'esprit. C'est un défaut où sont tombés les plus fameux écrivains, dans tous les siecles où les sociétés achevent de se séparer de la nature La raison produit beaucoup d'hommes d'esprit, dans les siecles prétendus policés; & le sentiment, des hommes de génie, dans les siecles prétendus barbares. La raison varie d'âge en âge, & le sentiment est toujours le même. Les erreurs de la raison sont locales & versatiles, & les vérités de sentiment sont constantes & universelles. La raison fait le moi Grec, le moi Anglois, le moi Turc; & le sentiment, le moi homme & le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité,

qui sont les ouvrages de la raison, tels que ceux de la plupart des historiens & des poëtes satyriques & comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, & même ceux du siecle passé, comme Boileau & Moliere ; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prieres de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine, & des fables naïves de La Fontaine. Il faut souvent bien des combinaisons pour mettre à découvert quelque raison cachée de la nature ; mais les sentimens simples & purs de repos, de paix, de douce mélancolie, qu'elle nous inspire, viennent à nous sans effort. A la vérité, la raison nous donne quelques plaisirs ; mais si elle nous découvre quelque portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même tems notre propre destruction, attachée aux loix de sa conservation ; elle nous présente à-la-fois les maux passés & les maux à venir ; elle donne des armes à nos passions, dans le même tems qu'elle nous démontre leur insuffisance. Plus elle s'étend au loin, plus en revenant à nous elle nous rapporte des témoignages de notre néant ; &, bien loin de calmer nos peines, par ses recherches, elle ne fait souvent que les accroître par ses lumieres. Le sentiment, au contraire, aveugle dans ses désirs, embrasse

les monumens de tous les pays & de tous les tems; il se flatte, au milieu des ruines, des combats & de la mort même, de je ne sais quelle existence éternelle ; il poursuit, dans tous ses goûts, les attributs de la divinité, l'infinité, l'etendue, la durée, la puissance, la grandeur & la gloire ; il en mêle les désirs ardens à toutes nos passions ; il leur donne ainsi une impulsion sublime ; &, en subjuguant notre raison, il devient lui-même le plus noble & le plus délicieux instinct de la vie humaine.

Le sentiment nous prouve bien mieux que la raison la spiritualité de notre ame ; car celui-ci nous propose souvent pour but la satisfaction de nos passions les plus grossieres (1), tandis que celui-là est toujours pur dans ses désirs. D'ailleurs, beaucoup d'effets naturels, qui échappent à l'une, ressortissent à l'autre, telle est, comme nous l'avons dit, l'évidence même, qui n'est qu'un sentiment, & sur laquelle notre réflexion n'a point de prise, telle est encore notre existence. La preuve n'en est point dans notre raison : car, pourquoi est-ce

---

(1) Ecoutez la raison, disent sans cesse nos philosophes moralistes. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie? Est-ce que chaque passion n'a pas sa raison?

que j'exiſte ? où en eſt la raiſon ? Mais je ſens que j'exiſte, & ce ſentiment me ſuffit.

Ceci poſé, nous allons nous convaincre qu'il y a, dans l'homme, deux puiſſances (1), l'une

---

(1) C'eſt faute d'avoir obſervé ces deux puiſſances, que tant d'ouvrages vantés, faits ſur l'homme, ont un coloris faux. Tantôt leurs auteurs nous le repréſentent comme un objet métaphyſique. Vous croiriez que les beſoins phyſiques, qui ébranlent même les ſaints, ne ſont que de foibles acceſſoires de la vie humaine. Ils la compoſent uniquement de monades, d'abſtractions & de moralités. D'autres ne voient dans l'homme qu'un animal, & ne diſtinguent en lui que les ſens les plus groſſiers. Ils ne l'étudient que le ſcapel à la main & quand il eſt mort, c'eſt-à-dire, quand il n'eſt plus homme. D'autres ne le connoiſſent que comme un individu politique : ils ne l'apperçoivent que par les convenances de l'ambition. Ce n'eſt point un homme qui les intéreſſe ; c'eſt un François, un Anglois, un Prélat, un Gentilhomme. De tous les écrivains, je ne connois qu'Homere qui ait peint l'homme en entier : les autres, & je parle des meilleurs, n'en préſentent que des ſqueletes. L'Illiade d'Homere eſt, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle eſt celle de toute la nature. Toutes les paſſions y ſont avec leurs contraſtes & leurs nuances, les plus intellectuelles & les plus groſſieres. Achille chante les dieux ſur ſa lyre, & fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort ſcandaliſé nos écrivains de théâtre, qui ſe compoſent des héros ur-

animale,

animale, & l'autre intellectuelle, toutes deux de nature opposée, & qui forment la vie humaine, par leur réunion, comme toute harmonie, sur la terre, est formée de deux contraires.

---

tificiels qui se dissimulent leurs premiers besoins, comme leurs auteurs eux-mêmes dissimulent les leurs à la société. On trouve toutes les passions de l'homme dans l'Iliade. La colere furieuse dans Achille, l'ambition superbe dans Agamemnon, la valeur patriotique dans Hector; dans Nestor, la froide sagesse; dans Ulysse, la prudence rusée; la calomnie dans Thersite; la volupté dans Pâris; l'amour infidele dans Hélene; l'amour conjugal dans Andromaque; l'amour paternel dans Priam; l'amitié dans Patrocle, &c... avec une multitude de nuances intermédiaires de ces passions telles que le courage téméraire de Diomede & celui d'Ajax qui osent combattre les dieux mêmes : puis des oppositions de site & de fortune qui détachent ces caracteres, comme des nôces & des fêtes champêtres sur le terrible bouclier d'Achille, les remords dans Hélene, & l'inquiétude dans Andromaque; la fuite d'Hector prêt à périr au pied des murs de sa ville, à la vue de son peuple dont il est l'unique défenseur, & les objets paisibles qu'elle lui présente dans ces terribles momens, tels que ce bosquet d'arbres, & cette fontaine où les filles de Troye alloient laver leurs robes & aimoient à se rassembler dans des tems plus heureux.

Ce divin génie ayant réparti à chacun de ses héros,

Quelques Philoſophes ſe ſont plu à nous peindre l'homme comme un Dieu. Son attitude, diſent-ils, eſt celle du commandement. Mais pour qu'il ait l'attitude du commandement, il faut donc que d'autres hommes aient celle de l'obéiſſance, ſans quoi il trouveroit ſes ennemis dans tous ſes ſemblables. L'empire naturel de l'homme ne s'étend qu'aux animaux; & dans les guerres qu'il leur livre, ou dans les ſoins qu'il en prend, il eſt ſouvent obligé de quitter ſon attitude d'empereur, pour prendre celle d'un eſclave. D'autres le repréſentent comme

---

une paſſion principale du cœur humain, & l'ayant miſe en action dans les phaſes les plus remarquables de la vie, a diſtribué de même les attributs de Dieu à pluſieurs divinités, & leur a aſſigné les différens regnes de la nature; à Neptune la mer; à Pluton les enfers; à Junon l'air; à Vulcain le feu; à Diane les forêts; à Pan les troupeaux; enfin, les Nmphes, les Naïades & juſqu'aux Heures, ont toutes quelque département ſur la terre. Il n'y a pas une fleur qui n'y ſoit dans le gouvernement de quelque divinité. C'eſt ainſi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleſte. Son ouvrage eſt la plus ſublime des Encyclopédies. Tous les caracteres en ſont ſi bien dans le cœur humain & dans la nature, que les noms dont il les a déſignés ſont devenus immortels. Joignez à la majeſté de ſes plans une vérité d'expreſſion qui ne vient pas uniquement de la beauté de ſa langue, comme le prétendent les

un objet perpétuel du courroux céleste, & ont accumulé, sur son existence, toutes les miseres qui pouvoient la lui faire abhorrer. Ce n'est point là l'homme. Il n'est point formé d'une nature simple comme les autres animaux, dont chaque espece conserve constamment son caractere; mais de deux natures opposées, dont chacune se subdivise elle-même en plusieurs passions qui se contrastent. Par l'une de ces natures, il réunit en lui tous les besoins & toutes les passions des animaux; & par l'autre, les

grammairiens, mais de l'étendue de ses observations naturelles. C'est ainsi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée* au moment où le soleil se couche, parce qu'alors les reflets du soleil à l'horizon la rendent de cette couleur, ainsi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile qui l'a imité en tout, est plein de ces beautés d'observations dont nos commentateurs ne s'occupent guere. Par exemple, dans les Géorgiques, Virgile donne au printems l'épithete de *rougissant*; *vere rubenti*, dit-il. Comme ses traducteurs & ses commentateurs n'y ont point fait attention, ainsi qu'à bien d'autres, j'ai cru long-tems qu'elle n'étoit là que pour fournir la mesure du vers; mais ayant remarqué au commencement du printems, que les sions & les bourgeons de la plupart des arbres devenoient tout rouges avant de jeter leurs feuilles, j'ai alors compris quel étoit le moment de la saison que Virgile désignoit par *vere rubenti*.

ſentimens ineffables de la divinité. C'eſt à ce dernier inſtinct, bien plus qu'à ſa réflexion, qu'il doit le témoignage de l'exiſtence de Dieu; car je ſuppoſe qu'ayant, par ſa raiſon, la faculté d'appercevoir les convenances qui ſont entre les objets de la nature, il trouvât les rapports qui exiſtent entre une île & un arbre, un arbre & un fruit, un fruit & ſes beſoins; il ſe ſentiroit bien déterminé, à la vue d'une île, à y chercher ſa nourriture : mais ſa raiſon en, lui montrant les chaînons de quatre harmonies naturelles, n'en rapporteroit pas la cauſe à un auteur inviſible, s'il n'en avoit le ſentiment au fond du cœur. Elle s'arrêteroit là où s'arrêtoient ſes perceptions, & où ſe terminent celles des animaux. Un loup, qui paſſe une riviere à la nage, pour aborder dans une île où il apperçoit de l'herbe, dans l'eſpérance d'y trouver des moutons, conçoit également les chaînons de quatre relations naturelles entre l'île, l'herbe, des moutons, & ſon appétit; mais il ne ſe proſterne point devant l'Etre intelligent qui les a établis.

En conſidérant l'homme comme un animal, je n'en connois point qui lui ſoit comparable en miſere. D'abord il eſt nu, expoſé aux inſectes, au vent à la pluie, au froid au chaud, & obligé par tout pays de ſe vêtir. Si ſa peau ac-

quiert, avec le tems, assez de dureté pour résister aux injures des élemens, ce n'est qu'après de cruelles épreuves, qui le font quelquefois peler de la tête aux pieds. Il ne fait rien naturellement, comme les autres animaux. S'il veut traverser une riviere, il faut qu'il apprenne à nager; il faut même que, dans son enfance, il apprenne à marcher & à parler (1). Il n'y a point de pays, si heureusement situé, où il ne soit forcé de préparer sa nourriture avec beaucoup de soins. Le bananier & l'arbre du fruit à pain, lui donnent entre les tropiques, des vivres toute l'année, mais il faut qu'il en plante les arbres, qu'il les enclose de haies épineuses, pour les préserver des bêtes; qu'il en fasse sécher les fruits pour la saison des ouragans; & qu'il bâtisse des loges pour les conserver. D'ailleurs, ces végétaux utiles ne sont réservés qu'à quelques iles privilégiées; car, dans le reste de la terre la culture des grains & des racines alimentaires, exige une multitude d'arts & de préparations. Quand il a rassemblé autour de lui tous ses biens, l'amour & la volupté qui naissent de l'abondance, l'avarice, les voleurs, les incursions de l'ennemi, viennent

(1) Le nom même d'enfant vient du latin *infans*, c'est-à-dire, qui ne parle pas.

troubler ſes jouiſſances. Il lui faut des loix, des juges, des magaſins, des forteresses, des confédérations & des régimens pour défendre au dehors au dedans ſon malheureux champ de bled. Enfin, quand il pourroit jouir avec toute la tranquillité d'un ſage, l'ennui s'empare de ſon cœur; il lui faut des comédies, des bals, des maſcarades & des divertiſſemens, pour l'empêcher de raiſonner avec lui-même.

Il eſt impoſſible de concevoir qu'une nation puiſſe exiſter avec les ſimples paſſions animales. Les ſentimens de juſtice naturelle, qui ſont les baſes de la légiſlation, ne ſont point des réſultats de nos beſoins mutuels, comme on le prétend. Nos paſſions ne ſont rétrogreſſives; elles n'ont que nous-mêmes pour centre unique. Une famille de ſauvages dans l'abondance, ne s'inquiéteroit pas plus du malheur de ſes voiſins qui manqueroient de vivres, que nous ne nous inquiétons à Paris ſi notre ſucre & notre café coûtent des larmes à l'Afrique.

La raiſon même jointe aux paſſions, n'en feroit qu'accroître la férocité; car elle leur fourniroit de nouveaux argumens, long-tems après que leurs déſirs ſeroient ſatisfaits. Elle n'eſt dans la plupart des hommes, que la relation des êtres avec leurs beſoins, c'eſt-à-dire, leur intérêt perſonnel. Examinons-en l'effet, com-

biné avec l'amour & l'ambition, qui ſont les deux tyrans de la vie.

Suppoſons d'abord un état entiérement régi par l'amour, tel que celui qui a été imaginé ſur les bords du Lignon, par l'ingénieux d'Urfé. Je demande qui eſt-ce qui auroit ſoin d'y bâtir des maiſons, & d'y labourer les terres? Ne faut-il pas y ſuppoſer des ſerviteurs qui ſubviennent à l'oiſiveté de leurs maîtres? Ces ſerviteurs ne feront-ils pas obligés de s'abſtenir de faire l'amour, afin que leurs maîtres en ſoient ſans ceſſe occupés? D'ailleurs, à quoi les vieillards des deux ſexes paſſeroient-ils leur tems? Voilà pour eux une belle perſpective de voir leurs enfans toujours amoureux! Ce ſpectacle ne leur deviendroit-il pas un ſujet perpétuel de regret, de mauvaiſe humeur & de jalouſie, comme il l'eſt parmi les nôtres? En vérité, un pareil gouvernement, fût-il dans une des îles de la mer du Sud, ſous des bocages de cocotiers & d'arbres de fruits à pain, où il n'y eût rien à faire qu'à manger & à faire l'amour, il ſeroit bientôt rempli de diſcorde & d'ennui. Mais je veux que *la raiſon ſociale* obligeât les familles à travailler chacune pour ſoi, & à mettre plus de variété dans leur vie en y appelant nos arts & nos ſciences; elle acheveroit bientôt de les détruire. Il ne faut point du tout

compter qu'on y entendit jamais aucun de ces discours touchans que d'Urfé met dans la bouche d'Astrée & de Céladon ; ils n'appartiennent ni à l'amour animal, ni à la raison savante. Ceux-ci ont une autre logique. Quand un amant éclairé de notre savoir voudroit y inspirer de l'amour à sa maîtresse, si toutefois il étoit besoin de quelque discours pour en venir à bout, il lui parleroit de ressorts, de masses, d'attractions, de fermentations, de feu électrique, & des autres causes physiques qui déterminent, selon nos modernes, les penchans des deux sexes & les mouvemens des passions. *Les raisons politiques* viendroient mettre le sceau à leur union, en stipulant, dans la langue triste & mercenaire de nos contrats, des douaires, des nourritures, des retraits lignagers, des dons entrevifs, des rapports après décès. Mais *la raison personnelle* de chaque contractant ne tarderoit pas à les séparer. Dès qu'un homme verroit sa femme malade, il lui diroit : " Mon „ tempérament m'oblige de recourir à une fem- „ me qui se porte bien, & à vous abandon- „ ner. „ Elle lui répondroit, sans doute, pour être conséquente : " Vous faites bien d'obéir „ à la nature. Je chercherois également un au- „ tre mari, si vous étiez à ma place. „ Un fils diroit à son pere, vieux & caduc : " Vous

„ m'avez fait pour votre plaisir, il est tems
„ que je vive pour le mien. „ Où seroient les
citoyens qui voudroient se réunir pour le maintien des loix d'une pareille société ; les soldats qui s'exposeroient à la mort pour la défendre ; & les magistrats qui voudroient la gouverner ? Je ne parle pas d'une infinité d'autres désordres où entraine cette passion fougueuse & aveugle, dirigée même par la froide raison.

Si, d'un autre côté, une nation étoit uniquement livrée à l'ambition, elle seroit encore plutôt détruite, ou par les ennemis du dehors, ou par ses propres citoyens. Il est d'abord difficile d'imaginer comment elle se pourroit former sous un législateur ; car, comment concevoir que des hommes ambitieux voulussent se soumettre à un autre homme ? Ceux qui les ont réunis, comme Romulus, Mahomet, & tous les fondateurs des nations, ne s'en sont fait écouter qu'en parlant au nom de la divinité. Mais je suppose qu'on en vînt à bout d'une maniere ou d'autre, une pareille société pourroit-elle jamais être heureuse ? Quelque éloge que les historiens donnent à Rome conquérante, croyez-vous que ces citoyens fussent alors bien fortunés ? Pendant qu'ils répandoient la terreur dans le monde & qu'ils en faisoient couler les larmes, n'y avoit-il pas à Rome des cœurs

effrayés, & des yeux qui pleuroient la perte d'un fils, d'un pere, d'un époux, d'un amant? Tant d'esclaves qui formoient la plus grande partie de ses habitans, étoient-ils heureux? Etoit-ce le général même de l'armée romaine, couronné de lauriers, & monté sur un char de triomphe, autour duquel, par une loi militaire, ses propres soldats chantoient des chansons où ils lui reprochoient ses défauts, de peur qu'il ne s'enorgueillît? Et quand la Providence permit que Paul Emile y triomphât d'un roi de Macédoine & de ses pauvres enfans, qui tendoient leurs petits bras au peuple Romain pour émouvoir sa compassion, elle voulut que le vainqueur perdît, dans ce tems-là même, ses propres enfans, afin qu'aucun homme ne pût triompher impunément des larmes des hommes. Cependant ce même peuple, si porté à chercher sa gloire dans les malheurs d'autrui, fut obligé, pour s'en dissimuler l'horreur, de voiler de l'intérêt des dieux les larmes des nations, comme l'on déguise avec le feu les chairs des animaux qui nous servent de nourriture. Rome, suivant l'ordre des destins, devoit être la capitale du monde. Elle armoit son ambition d'une *raison céleste*, afin de la rendre victorieuse des puissances les plus redoutables, & d'en réfréner la férocité dans ses citoyens, en les exer-

çant à des vertus ſublimes. Que ſeroient-ils devenus, s'ils s'étoient livrés ſans frein à cet inſtinct furieux. Ils auroient été ſemblables aux ſauvages de l'Amérique, qui brûlent leurs ennemis vivans, & dévorent leurs chairs toutes ſanglantes. C'eſt ce que Rome éprouva à la fin, lorſque ſa religion ne préſenta plus à ſes habitans éclairés, que de vains ſimulacres. On vit alors les deux paſſions naturelles au cœur humain, l'ambition & l'amour, appeler dans ſes murs le luxe de l'Aſie, les arts corrupteurs de la Grece, les proſcriptions, les meurtres, les empoiſonnemens, les incendies, & la livrer enfin aux peuples barbares. Le Theutatès des Gaulois ſortit alors des forêts du Nord, & vint faire trembler à ſon tour le Jupiter du Capitole.

Nos *raiſons d'Etat* ſont aujourd'hui moins ſublimes, mais elles n'en ſont pas moins fatales au repos des hommes, comme on en peut juger par les guerres de l'Europe, qui troublent ſans ceſſe le monde. Une nation, livrée uniquement à ſes paſſions & aux ſimples *raiſons d'Etat*, réuniroit bientôt ſur elle toutes les miſeres de l'humanité; mais la Providence a mis dans l'homme un ſentiment qui en balance le poids, en dirigeant ſes déſirs bien au-delà des objets de la terre; ce ſentiment eſt celui de l'exiſtence de la Divinité. L'homme n'eſt point homme

parce qu'il eſt animal raiſonnable, mais parce qu'il eſt animal religieux.

Cicéron & Plutarque remarquent qu'il n'y avoit pas un ſeul peuple, connu de leurs tems, chez lequel on n'eût trouvé quelque religion. Le ſentiment de la Divinité eſt naturel à l'homme. C'eſt cette lumiere que S. Jean appelle la lumiere qui éclaire tout homme venant en ce monde. Je reproche à quelques écrivains modernes, & même à des miſſionnaires, d'avoir avancé que certains peuples n'avoient aucun ſentiment de la Divinité. C'eſt, à mon gré, la plus grande des calomnies dont on puiſſe flétrir une nation, parce qu'elle détruit néceſſairement chez elle l'exiſtence de toute vertu; & ſi cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui eſt l'hypocriſie; car il ne peut y avoir de vertu ſans religion. Mais il n'y a pas un de ces écrivains inconſidérés qui ne fourniſſe lui-même de quoi détruire ſon imputation; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains jours, hommage à la lune, ou qu'ils ſe retirent dans les bois pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connoiſſance aux étrangers. Le Pere Gobien, entre autres, dans ſon Hiſtoire des îles Mariannes, après avoir affirmé que leurs inſulaires ne reconnoiſſent

connoiſſent aucune Divinité, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de religion, nous dit immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts qu'ils appellent *anitis*, dont ils gardent les crânes dans leurs maiſons, & auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux élémens, de changer les faiſons, & de rendre la ſanté; qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame, & qu'ils reconnoiſſent un paradis & un enfer. Certainement ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la Divinité.

Tous les peuples ont le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, non pas tous en s'élevant à lui à la maniere des Newtons & des Socrates, par l'harmonie générale de ſes ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ſes bienfaits qui les intéreſſent le plus. L'Indien du Pérou adore le ſoleil; celui du Bengale, le Gange qui fertiliſe ſes campagnes; le noir Iolof, l'Océan qui rafraîchit ſes rivages; le Samoïede du Nord, la Renne qui le nourrit. L'Iroquois errant demande aux eſprits des lacs & des forêts, des pêches & des chaſſes abondantes. Pluſieurs peuples adorent leurs rois. Il n'en eſt point qui, pour rendre plus chers aux hommes ces diſpenſateurs auguſtes de leur bonheur, n'aient fait intervenir quelque Divinité pour conſacrer leur origine. Tels ſont, en général, les Dieux des Nations;

mais quand les passions viennent obscurcir parmi elles cet instinct divin, & y mêler ou les fureurs de l'ambition, ou les égaremens de la volupté, on les voit se prosterner devant des serpens, des crocodiles & des dieux qu'on n'ose nommer. On les voit offrir dans leurs sacrifices, le sang de leurs ennemis & la virginité de leurs filles. Tel est le caractere d'un peuple, telle est sa religion. L'homme est tellement entraîné par cette impulsion céleste, que, lorsqu'il cesse de prendre la Divinité pour son modele, il ne manque jamais d'en faire une sur sa propre image.

Il y a donc en l'homme deux puissances : l'une animale, & l'autre divine. La premiere lui donne sans cesse le sentiment de sa misere ; la seconde, celui de son excellence : & c'est de leurs combats que se forment les variétés & les contradictions de la vie humaine.

C'est par le sentiment de la misere que nous sommes sensibles à tout ce qui nous offre une idée d'asyle & de protection, d'aisance & de commodité ; voilà pourquoi la plupart des hommes aiment les tranquilles retraites, l'abondance, & tous les biens que la nature libérale présente sur la terre à nos besoins. C'est ce sentiment qui donna à l'Amour les chaînes de l'Hymen, afin que l'homme trouvât un jour la

compagne de ses peines dans celle de ses plaisirs, & que les enfans fussent assurés des secours de leurs parens. C'est lui qui rend le paisible bourgeois si avide du récit des intrigues des cours, des relations des batailles, & des descriptions des tempêtes, parce que les dangers du dehors augmentent au-dedans le bonheur de sa sécurité. Ce sentiment se mêle souvent aux affections morales; il cherche des appuis dans l'amitié, & des encouragemens dans l'éloge. C'est lui qui nous rend attentifs aux promesses de l'ambitieux lorsque nous nous empressons de le suivre, comme des esclaves, séduits par les idées de protection dont il nous trompe. Ainsi le sentiment de notre misere est un des plus grands liens de nos sociétés politiques, quoiqu'il nous attache à la terre.

Le sentiment de la Divinité nous pousse en sens contraire (1). C'est lui qui conduisit l'a-

(1) Quand on a perdu cette premiere des harmonies, toutes les autres le sont. C'est une chose digne de remarque, que tous les ouvrages des athées sont arides & secs. Ils vous étonnent quelquefois, mais jamais ils ne vous touchent. Ils ne vous présentent que des caricatures ou des idées gigantesques. Il n'y a ni ordre, ni proportion, ni sensibilité. Je n'en excepte que le poëme de Lucrece. Mais cette exception, comme je l'ai dit, confirme mon observation;

mour aux autels, & qui lui inſpira les premiers ſermens; il offrit les premiers enfans au Ciel, lorſqu'il n'y avoit point encore de loix politiques; il rendit l'amour ſublime & l'amitié généreuſe; il ſecourut d'une main les malheureux, & s'oppoſa de l'autre aux tyrans; il devint le mobile de la générofité & de toutes les vertus. Content de ſervir les hommes, il dédaigna d'en être applaudi. Quand il ſe montra dans les arts & dans les ſciences, il en devint le charme qui nous y ravit; il y fit naître l'ennui quand il en diſparut. C'eſt lui qui rend immortels les hommes de génie qui nous découvrent, dans la nature, de nouveaux rapports d'intelligence.

Quand ces deux ſentimens ſe croiſent, c'eſt-à-dire, lorſque nous attachons l'inſtinct divin aux choſes périſſables, & l'inſtinct animal aux choſes divines, notre vie eſt agitée de paſſions contradictoires. Voilà la cauſe de tant d'eſpérances & des craintes frivoles qui tourmentent les hommes. Ma fortune eſt faite, dit

car quand ce poëte a voulu plaire, il a été obligé de faire intervenir la Divinité, ainſi qu'on le voit dans ſon exorde, où il débute par cette belle apoſtrophe, *Alma Venus*. Par-tout ailleurs où il explique la phyſique d'Epicure, il eſt d'une ſécherefle inſupportable.

l'un, j'ai de quoi vivre *pour toujours*, & il mourra demain. Que je suis misérable! dit un autre, je suis perdu *pour jamais*; & la mort le délivre de tous ses maux. On tient à la vie, disoit Michel Montaigne, par des bagatelles; par un verre: oui, parce qu'on porte sur ce verre le sentiment de l'infini. Si la vie & la mort paroissent souvent insupportables aux hommes, c'est qu'ils mettent le sentiment de leur fin dans leur mort, & celui de l'infini dans leur vie. Mortels, si vous voulez vivre heureux & mourir contens, ne dénaturez point vos loix; considérez qu'à la mort toutes les peines de l'animal finissent, les besoins du corps, les maladies, les persécutions, les calomnies, les esclavages de toutes les sortes, les cruels combats des passions avec soi-même & avec les autres. Considérez qu'à la mort toutes les jouissances de l'être moral commencent, les récompenses des vertus & des moindres actes de justice & d'humanité, méprisés ou dédaignés du monde, mais qui nous ont en quelque sorte rapprochés sur la terre de l'Être juste & éternel.

Quand ces deux instincts se réunissent dans le même lieu, ils nous donnent les plus grands plaisirs dont nous soyons capables; car alors nos deux natures, si j'ose ainsi les appeler,

jouissent à-la-fois (1). Nous allons présenter un léger ensemble de leurs harmonies ; après quoi nous suivrons les traces du sentiment céleste qui nous est naturel, dans nos sensations les plus communes.

Je vous suppose donc, lecteur, fatigué des maux de nos sociétés, cherchant vers les extrémités de l'Afrique, quelque terre heureuse, inconnue aux Européens. Votre vaisseau, voguant sur la Méditerranée, est jeté, à l'entrée de la nuit, par une tempête, sur une côte où il fait naufrage. Par la faveur du ciel, vous vous sauvez à terre ; vous vous réfugiez dans une grotte que vous appercevez, à la lueur des éclairs, au fond d'un petit vallon. Là, retiré dans cet asile, vous entendez, toute la nuit, le tonnerre gronder & la pluie tomber par torrens. Au point du jour, vous découvrez derriere vous une ceinture de grands rochers, escarpés comme des murailles. De leurs bases

(1) On peut rapporter à ces deux instincts toutes les sensations de la vie, qui semblent souvent se contredire. Par exemple, si l'habitude & la nouveauté nous paroissent agréables, c'est que l'habitude nous rassure sur nos relations physiques qui sont toujours les mêmes, & la nouveauté promet de nouveaux points de vue à notre instinct divin, qui veut toujours étendre ses jouissances.

fortent çà & là des touffes de figuiers, couverts de figues blanches & rouges, & des bouquets de carouges chargées de filiques brunes; leurs fommets font couronnés de pins, d'oliviers fauvages & de cyprès à demi courbés par la violence des vents. Les échos de ces rochers répetent, dans les airs, les rumeurs confufes de la tempête, & les bruits rauques de la mer irritée, que l'on apperçoit au loin. Mais le petit vallon où vous êtes, eft le féjour du calme & du repos. C'eft dans fes flancs mouffeux que l'alouette de mer fait fon nid, & fur fes greves folitaires que la mauve attend la fin des orages.

Déja les premiers feux de l'aurore fe prolongent fur les flæchas fleuris & les nappes violettes de thym qui tapiffent fes collines. Ses rayons vous font appercevoir, au fommet d'un des plateaux voifins, une cabane à l'ombre des arbres. Il en fort un berger, fa femme & fa fille, qui s'acheminent vers la grotte, en portant fur leur tête des vafes & des corbeilles. C'eft le fpectacle de votre malheur qui attire ces bonnes gens auprès de vous. Ils vous apportent du feu, des fruits, du pin, du vin & des vêtemens. Ils s'empreffent de vous rendre tous les devoirs de l'hofpitalité. Les befoins du corps fatisfaits, ceux de l'ame fe font fen-

tir : vous promenez vos regards ſur la mer, & vous cherchez en vous-même à connoître dans quelle partie du monde vous vous trouvez; mais ce berger vous tire d'inquiétude, en vous diſant : " Cette île éloignée que vous ,, voyez au nord, eſt Mycone. Voilà Délos ,, un peu ſur la gauche, & Paros devant nous. ,, Celle où nous ſommes eſt Naxos; vous êtes ,, dans cette partie de l'île où Ariadne fut autrefois abandonnée par Théſée. C'eſt ſur ,, cette longue dune de ſable blanc qui s'avance là-bas dans la mer, qu'elle paſſoit les ,, jours à conſidérer le lieu de l'horizon où le ,, vaiſſeau de ſon amant infidele avoit diſparu ,, à ſa vue; & c'eſt dans cette grotte même ,, où vous êtes, qu'elle ſe retiroit pendant ,, les nuits pour pleurer ſon départ. A droite, ,, entre ces deux côteaux, au haut deſquels ,, vous voyez des ruines confuſes, étoit une ,, ville floriſſante, appelée Naxos. Les femmes qui l'habitoient, touchées des malheurs ,, de la fille de Minos, vinrent chercher à la ,, conſoler. Elles tenterent d'abord de la diſtraire par leurs converſations; mais rien ne ,, pouvoit lui plaire que le nom & le ſouvenir de Théſée. Ces femmes feignirent alors ,, des lettres de ce héros, remplies d'amour ,, & adreſſées à Adriadne. Elles coururent les

„ lui porter, en lui disant : Consolez-vous,
„ belle Ariadne, Thésée reviendra bientôt;
„ Thésee pense toujours à vous. Ariadne, hors
„ d'elle-même, lisoit ces lettres; &, d'une
„ main tremblante, se hâtoit d'y répondre.
„ Les Naxiennes emportoient ses réponses, &
„ lui promettoient de les faire parvenir bien-
„ tôt à Thésée. C'est ainsi qu'elles trompoient
„ sa douleur. Mais quand elles s'apperçurent
„ que la vue de la mer la plongeoit de plus
„ en plus dans la mélancolie, elles l'amenerent
„ au milieu de ces grands bocages que vous
„ appercevez là-bas dans les terres. Là, elles
„ inventerent toutes sortes de fêtes pour char-
„ mer ses ennuis. Tantôt elles formoient au-
„ tour d'elle des chœurs de danses, & repré-
„ sentoient, en se tenant par la main, les
„ divers détours du labyrinthe de Crete, d'où
„ par son secours, étoit sorti l'heureux Thé-
„ sée : tantôt elles feignoient de tuer le ter-
„ rible Minotaure. Ariadne rouvroit son cœur
„ à la joie, en voyant des spectacles qui lui
„ rappeloient la puissance de son pere, la
„ gloire de son amant, & le triomphe de ses
„ charmes qui avoient réparé les destinées d'A-
„ thenes : mais quand les vents, malgré le
„ son des tambours & des flûtes, lui appor-
„ toient le bruit lointain des flots, qui se

„ brifoient fur le rivage d'où elle avoit vu „ partir le cruel Théfée, elle fe tournoit du „ côté de la mer & fe mettoit à pleurer. Ainfi „ les Naxiennes connurent que l'amour mal- „ heureux trouve, jufqu'au milieu des jeux, „ à redoubler fes peines, & qu'on ne perd „ le fouvenir de fes maux qu'en perdant celui „ de fes plaifirs. Elles chercherent donc à „ éloigner Ariadne des lieux & des bruits qui „ pouvoient lui rappeler fon amant. Elles l'en- „ gagerent à venir dans leur ville, où elles „ lui donnerent de grands feftins dans des fal- „ les magnifiques, foutenues par des colonnes „ de granite. Là il n'étoit permis à aucun „ homme d'entrer, & aucun bruit du dehors „ ne fe faifoit entendre. Elles en avoient cou- „ vert le pavé, les murs, les portes & les „ fenêtres, de tapifferies où elles avoient re- „ préfenté des prairies, des vignobles & d'a- „ gréables folitudes. Elles les éclairoient avec „ des lampes & des flambeaux. Elles faifoient „ affeoir Ariadne au milieu d'elles fur des „ couffins; elles mettoient une couronne de „ lierre, avec fes grappes noires, fur fes che- „ veux blonds & autour de fon front pâle; el- „ les pofoient enfuite à fes pieds des urnes „ d'albâtre, pleines de vins excellens; elles „ les verfoient dans des coupes d'or, & les

„ lui préſentoient, en lui diſant : Buvez, ai-
„ mable fille de Minos ; cette île produit les
„ plus doux préſens de Bacchus. Buvez, le
„ vin diſſipe les chagrins. Ariadne, en ſou-
„ riant, ſe laiſſoit aller à leurs invitations. En
„ peu de temps les roſes de la ſanté reparu-
„ rent ſur ſon viſage, & auſſi-tôt le bruit cou-
„ rut dans Naxos, que Bacchus étoit venu
„ au ſecours de l'amante de Théſée. Les ha-
„ bitans, tranſportés de joie, éleverent à ce
„ dieu un temple, dont vous voyez encore
„ quelques colonnes & le frontiſpice, ſur ce
„ rocher au milieu des flots. Mais le vin ne
„ fit que donner des forces à l'amour d'A-
„ riadne. Elle fut à la fin conſumée par ſes
„ regrets, & même par ſes eſpérances. Voilà
„ au bout de ce vallon, ſur un petit tertre
„ couvert d'abſinthe marine, ſon tombeau &
„ ſa ſtatue qui regarde encore vers la mer.
„ On y reconnoît à peine la figure d'une fem-
„ me ; mais on y diſtingue toujours l'attitude
„ inquiete d'une amante. Ce monument, ainſi
„ que tous ceux de ce pays, ont été mutilés
„ par le tems, & encore plus par les barba-
„ res ; mais le ſouvenir de la vertu malheu-
„ reuſe n'eſt pas, ſur la terre, au pouvoir
„ des tyrans. Le tombeau d'Ariadne eſt chez
„ les Turcs, & ſa couronne eſt parmi les étoi-

„ les. Pour nous, échappés aux regards des „ puiſſances du monde, par notre obſcurité „ même : nous avons, par la bonté du ciel, „ trouvé la liberté loin des grands, & le bon- „ heur dans des déſerts. Etranger, ſi les biens „ naturels vous touchent encore, vous ſerez „ le maître de les partager avec nous. „ A ce récit, des larmes douces coulent des yeux de ſon épouſe & de ſa jeune fille, qui ſoupire au ſouvenir d'Ariadne ; & je doute qu'un athée même, qui ne connoît plus, dans la nature, que les loix de la matiere & du mouvement, pût être inſenſible au ſentiment de ces convenances préſentes & de ces antiques reſſouvenirs.

Hommes voluptueux ! il n'y a que la Grece, dites-vous, qui offre des ſcenes & des points de vue auſſi touchans. Auſſi Ariadne eſt dans tous les jardins, Ariadne eſt dans tous les cabinets de peinture. Du donjon de votre château, jetez un coup-d'œil ſur vos campagnes. Leurs lointains préſentent de plus beaux horizons que ceux de la Grece déſolée. Votre appartement eſt plus commode qu'une grotte, & vos ſophas ſont plus doux que des gazons. Les ondes & les murmures des herbes de vos prairies, ſont plus agréables que ceux des flots de la Méditerranée. Votre argent & vos jardins

vous

vous donnent plus d'eſpeces de vins & de fruits, qu'il n'y en a dans tout l'Archipel. Voulez-vous mêler à ces jouiſſances celle de la Divinité? Voyez ſur cette colline, cette petite égliſe de village entourée de vieux ormeaux. Parmi les filles qui ſe raſſemblent ſous ſon portail ruſtique, il y a, ſans doute, quelque Ariadne trompée par ſon amant (1). Elle n'eſt pas de mar-

---

(1) Il y a dans nos campagnes des filles plus reſpectables qu'Ariadne, dont nos hiſtoriens qui parlent tant de héros, ne s'occupent guere. Une perſonne de ma connoiſſance vit un Dimanche à la porte de l'égliſe d'un village, une fille toute ſeule qui prioit Dieu pendant qu'on chantoit vêpres. Comme il ſéjourna quelque tems dans ce lieu, il obſerva, les Dimanches ſuivans, que cette même fille n'entroit point dans l'égliſe pendant l'office. Frappé de cette ſingularité, il en demanda la cauſe aux autres payſannes, qui lui répondirent que c'étoit ſans doute ſa volonté de s'arrêter à la porte, puiſque rien ne l'empêchoit d'entrer, & qu'elles l'en avoient ſouvent preſſée inutilement. Enfin, voulant en ſavoir la raiſon, il s'adreſſa à la fille même, dont la conduite lui paroiſſoit ſi extraordinaire. D'abord, elle parut troublée; mais, s'étant bientôt raſſurée, elle lui dit: « Monſieur, j'avois un amant pour lequel j'eus une foibleſſe; je » devins groſſe, & mon amant étant tombé malade, » mourut ſans m'avoir épouſée. J'ai deſiré que mon » exil de l'égliſe ſervît toute ma vie d'expiation à ma » faute, & d'exemple à mes compagnes. »

bre, mais elle eſt vivante; elle n'eſt pas Grecque, mais Françoiſe; elle n'eſt pas conſolée, mais mépriſée de ſes compagnes. Allez ſous ſon pauvre toît, ſoulager ſa miſere. Faites le bien dans cette vie, qui paſſe comme un torrent. Faites le bien, non par oſtentation & par des mains étrangeres, mais pour le ciel & par vous-même. Le fruit de la vertu perd ſa fleur, quand il eſt cueilli par la main d'autrui. Ah! ſi vous-même la ſoulagez dans ſes peines; ſi, par votre compaſſion, vous la relevez à ſes propres regards, vous verrez à vos bienfaits ſon front rougir, ſes yeux ſe remplir de larmes, ſes levres convulſives ſe mouvoir ſans parler, & ſon cœur, long-tems oppreſſé par la honte, ſe rouvrir à la vue du conſolateur, comme au ſentiment de la divinité. Vous appercevrez alors dans la figure humaine, des traits inconnus aux ciſeaux des Grecs & aux pinceaux des Van-Dycks. Le bonheur d'une infortunée vous coûtera moins que la ſtatue d'Ariadne, & au-lieu d'illuſtrer le nom d'un artiſte dans votre hôtel pendant quelques années, il immortaliſera le vôtre, & le fera durer long-tems après que vous ne ferez plus, lorſqu'elle dira à ſes compagnes & à ſes enfans : " C'eſt un Dieu qui „ m'a tirée du malheur. „

Nous allons ſuivre maintenant l'inſtinct de la

Divinité dans nos ſenſations phyſiques; & nous finirons cette Etude par les ſentimens purement intellectuels de l'ame. Nous donnerons ainſi une foible idée de la nature humaine.

DES SENSATIONS PHYSIQUES.

Toutes les ſenſations phyſiques ſont en elles-mêmes des témoignages de notre miſere. Si l'homme eſt ſi ſenſible au plaiſir du toucher, c'eſt qu'il eſt nu par tout ſon corps. Il faut, pour ſe vêtir, qu'il dépouille les quadrupedes, les plantes & les vers. Si preſque tous les végétaux & les animaux reſſortiſſent à ſa nourriture, c'eſt qu'il eſt obligé d'employer beaucoup d'apprêts & de combinaiſons dans ſes alimens. La nature l'a traité avec bien de la rigueur; car il eſt le ſeul animal aux beſoins duquel elle n'ait pas immédiatement pourvu. Nos philoſophes n'ont pas aſſez réfléchi ſur une auſſi étrange diſtinction. Quoi! un ver a ſa tariere ou ſa rape; il naît au ſein d'un fruit dans l'abondance; il trouve enſuite en lui-même de quoi ſe filer une toile dont il s'enveloppe; après cela, il ſe change en mouche brillante, qui va, en ſe livrant à l'amour, reperpétuer ſon eſpece ſans ſouci & ſans remords: & le fils d'un roi naît tout nu dans les larmes & les gémiſſemens, ayant beſoin toute ſa vie du ſecours d'autrui,

obligé de combattre sa propre espece au dehors & au dedans, & trouvant souvent en lui-même son plus grand ennemi! Certes, si nous ne sommes tous que des enfans de la poussiere, il valoit mille fois mieux venir à l'existence sous la forme d'un insecte, que sous celle d'un empereur. Mais l'homme n'a été abandonné à la derriere des miseres, qu'afin qu'il eût sans cesse recours à la premiere des puissances.

Du Goût.

Il n'y a point de sensation physique qui ne fasse naître en lui quelque sentiment de la Divinité.

A commencer par le sens le plus grossier de tous, qui est celui du boire & du manger, tous les peuples, dans l'état sauvage, ont cru que la divinité avoit besoin de soutenir sa vie par les mêmes moyens que les hommes : delà est venue, dans toutes les religions, l'origine des sacrifices. C'est encore delà qu'est venu, chez beaucoup de nations, l'usage de porter des alimens sur les tombeaux : les femmes des sauvages de l'Amérique étendent ce soin jusqu'aux petits enfans qui sont morts à la mamelle. Lorsqu'elles leur ont rendu les devoirs de la sépulture, elles viennent tous les jours, pendant plusieurs semaines, verser, de leur

fein, quelques gouttes de lait fur leurs petits tombeaux (1) ; c'eft ce qu'affirme le Jefuite Charlevoix, qui en a été fouvent le témoin. Ainfi, le fentiment de la Divinité & celui de l'immortalité de l'ame font liés avec nos affections les plus animales, & fur-tout avec l'amour maternel.

Mais l'homme ne s'eft pas contenté de partager fes alimens avec des êtres intellectuels, & de les inviter en quelque forte à fa table ; il a cherché à s'élever à eux par l'effet phyfique de ces mêmes alimens. Il eft très-remarquable qu'on a trouvé plufieurs peuples fauvages qui avoient à peine l'induftrie de fe procurer des alimens ; mais aucun qui n'eût celle de s'enivrer. L'homme eft le feul de tous les animaux qui foit fenfible à ce plaifir. Ceux-ci font contens de refter dans leur fphere ; l'homme s'efforce toujours de fortir de la fienne. L'ivreffe exalte l'ame. Toutes les fêtes religieufes chez les fauvages, & même chez les peuples policés, font fuivies de feftins, où l'on boit à perdre la raifon : on commence, à la vérité, par jeûner ; mais on finit par s'enivrer. L'homme renonce à la raifon humaine, pour exciter en lui des émotions divines. L'effet de l'ivreffe

(1) Voyez le pere Charlevoix, voyage en Amérique.

eſt de jeter l'ame dans le ſein de quelque divinité. Vous entendez toujours les buveurs chanter Bacchus, Mars, Vénus ou l'Amour. Il eſt encore très-remarquable que les hommes ne ſe livrent au blaſphême que dans l'ivreſſe ; car c'eſt un inſtinct auſſi ordinaire à l'ame, de chercher la Divinité lorſqu'elle eſt dans ſon état naturel, que de l'abjurer lorſqu'elle eſt corrompue par le vice.

De l'Odorat.

Les plaiſirs de l'odorat ſont particuliers à l'homme, car je n'y comprends point les émanations olfactiques par leſquelles il juge de ſes alimens, & qui lui ſont communes avec la plupart des animaux. L'homme ſeul eſt ſenſible aux parfums, & il s'en ſert pour donner plus d'énergie à ſes paſſions. Mahomet diſoit qu'ils élevoient ſon ame vers le ciel. Quoi qu'il en ſoit, leur uſage s'eſt introduit dans tous les cultes religieux & dans les aſſemblées politiques de beaucoup de nations. Les Bréſiliens, ainſi que tous les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ne délibèrent point ſur quelque objet important ſans fumer du tabac dans un calumet. C'eſt de cet uſage que le calumet eſt devenu chez toutes ces nations le ſymbole de la paix, de la guerre, des alliances, ſuivant

les acceſſoires qu'elles y ajoutent. C'eſt ſans doute du même uſage de fumer, qui étoit commun aux Scythes, comme le rapporte Hérodote, que le caducée de Mercure, qui reſſemble beaucoup au calumet des Américains, & qui paroît n'avoir été, comme lui, qu'une pipe, devint le ſymbole du commerce. Le tabac accroît en quelque ſorte les forces du jugement, en occaſionnant une eſpece d'ivreſſe dans les nefs du cerveau. Léry dit que les Bréſiliens fument du tabac juſqu'à s'enivrer. Nous obſerverons que ces peuples ont trouvé la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le regne végétal, & que ſon uſage eſt le plus univerſellement répandu de toutes celles qui exiſtent ſur le grobe, ſans en excepter la vigne & le bled. J'en ai vu cultiver en Finlande, au-delà de Vibourg, par le 16e. degré de latitude nord. Son habitude eſt ſi puiſſante, qu'un homme qui y eſt accoutumé ſe paſſera plus difficilement d'elle que de pain pendant un jour. Cette plante eſt cependant un véritable poiſon; elle affecte à la longue les nerfs de l'odorat, & quelquefois ceux de la vue. Mais l'homme eſt toujours prêt d'altérer ſa conſtitution phyſique, pourvu qu'il puiſſe renforcer en lui le ſentiment intellectuel.

De la Vue.

Tout ce que nous avons dit, en rapportant quelques loix générales de la nature, des harmonies, des consonnances; des contrastes & les oppositions, aboutit principalement au sens de la vue. Je ne parle pas des convenances, car elles appartiennent au sentiment de la raison, & sont entiérement distinctes de la matiere. A la vérité, les autres relations sont fondées sur la raison même de la nature, qui nous réjouit par les couleurs & les formes génératives & engendrées, & qui nous attriste par celles qui nous annoncent la décomposition & la destruction. Mais, sans rentrer dans ce vaste & inépuisable sujet, je ne parlerai ici que de quelques effets d'optique, qui font naître involontairement en nous le sentiment de quelques attributs de la Divinité.

Une des causes les plus ordinaires du plaisir que nous éprouvons à la vue d'un grand arbre, vient du sentiment de l'infini qui s'éleve en nous, par sa forme pyramidale. Les dégradations de ses divers étages de rameaux & de teintes de verdure, qui sont toujours plus légeres à l'extrémité de l'arbre que dans le reste de son feuillage, lui donnent une élévation apparente, qui n'a point de terme. Nous éprou-

vons les mêmes fenfations dans le plan horizontal des campagnes ou nous appercevons fouvent plufieurs plans de collines qui fuient les unes derriere les autres, & dont les dernieres fe confondent avec le ciel. La nature produit les mêmes effets dans les grandes plaines, au moyen des vapeurs qu'élevent les rivages des lacs ou les canaux des rivieres & des fleuves qui les traverfent; leurs contours font d'autant plus multipliés, que les plaines ont plus d'étendue, comme je l'ai fouvent remarqué. Ces vapeurs fe préfentent fur différens plans; tantôt elles s'arrêtent comme des rideaux, fur les lifieres des forêts; tantôt elles s'élevent en colonnes le long des ruiffeaux qui ferpentent dans les prairies : quelquefois elles font toutes grifes; d'autres fois elles font éclairées & pénétrées par les rayons du foleil. Sous tous ces afpects, elles nous montrent, fi j'ofe dire, plufieurs perfpectives de l'infini dans l'infini même.

Je ne parle pas du fpectacle raviffant que le ciel nous préfente quelquefois par la difpofition de fes nuages. Je ne fache pas qu'aucun philofophe ait foupçonné que leurs beautés avoient des loix. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'il n'y a point d'animal qui vive à la lumiere, qui ne foit fenfible à leurs effets. J'ai

dit ailleurs quelque chofe de leurs caracteres d'amabilité ou de terreur, qui font les mêmes que ceux des animaux & des végétaux aimables ou dangereux, conformément à ceux des jours & des faifons qu'ils nous annoncent. Les loix que j'en ai efquiffées offriront des méditations délicieufes à qui voudra les étudier, autrement qu'avec les moyens méchaniques de nos barometres & de nos thermometres. Ces inftrumens ne font bons que pour régler les atmofpheres de nos chambres; ils nous déguifent trop fouvent l'action de la nature; ils annoncent, la plupart du tems, les mêmes températures aux jours qui font chanter les oifeaux, & à ceux qui les font taire. Les harmonies du ciel ne peuvent être fenties que par le cœur humain. Tous les peuples, frappés de leur langage ineffable, levent les yeux & les mains vers le ciel, dans les mouvemens involontaires de la joie ou de la douleur. La raifon cependant leur dit que la Divinité eft par-tout. Pourquoi eft-ce que nul d'entr'eux ne tend les bras vers la terre ou à l'horizon, pour l'invoquer? D'où vient ce fentiment qui leur dit que Dieu eft au ciel? Eft-ce parce que le ciel eft le féjour de la lumiere? Eft-ce parce que la lumiere elle-même, qui nous fait appercevoir tous les objets, n'étant point, comme nos matieres ter-

restres, sujette à être divisée, corrompue, détruite & renfermée, semble présenter quelque chose de céleste dans sa substance ?

C'est au sentiment de l'infini que nous inspire la vue du ciel, qu'il faut attribuer le goût de tous les peuples pour bâtir des temples sur les sommets des montagnes, & le penchant invincible qu'avoient les Juifs à adorer, comme les autres nations, sur les lieux élevés. Il n'y a point de montagne, dans les îles de l'Archipel, qui n'ait son église, ni de côteau, à la Chine, qui n'ait sa pagode. Si, comme le prétendent quelques philosophes, nous ne jugions jamais de la nature des choses que par des résultats méchaniques de comparaisons d'elles à nous, la hauteur des montagnes devroit humilier notre petitesse. Mais c'est parce que ces grands objets, en s'élevant vers le ciel, y élevent nos ames par le sentiment de l'infini, & qu'en nous éloignant de la terre, ils nous portent vers des beautés plus durables.

Les ouvrages de la nature nous présentent souvent plusieurs sortes d'infinis à-la-fois : ainsi, par exemple, un grand arbre, dont le tronc est caverneux & couvert de mousse, nous donne le sentiment de l'infini dans le tems, comme celui de l'infini en hauteur. Il nous offre un monument des siecles où nous n'avons pas vécu.

s'il s'y joint l'infini en étendue, comme lorſque nous appercevons, à travers ſes ſombres rameaux, de vaſtes lointains, notre reſpect augmente. Ajoutez-y encore les diverſes croupes de ſa maſſe, qui contraſtent avec la profondeur des vallées & avec le niveau des prairies; ſes demi-jours vénérables, qui s'oppoſent & ſe jouent avec l'azur des cieux; & le ſentiment de notre miſere, qu'il raſſure par les idées de protection qu'il nous préſente dans l'épaiſſeur de ſon tronc inébranlable comme un rocher, & dans ſa cime auguſte agitée des vents, dont les majeſtueux murmures ſemblent entrer dans nos peines. Un arbre, avec toutes ces harmonies, nous inſpire je ne ſais quelle vénération religieuſe. Auſſi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des Dieux.

L'impreſſion ſublime qu'ils produiſent eſt encore plus profonde, lorſqu'ils nous rappellent quelque ſentiment de la vertu, comme le ſouvenir des grands hommes qui les ont plantés, ou de ceux dont ils ombragent les tombeaux. Tels étoient les chênes d'Iulus à Troye. C'eſt par un effet de ce ſentiment que les montagnes de la Grece & de l'Italie nous paroiſſent plus reſpectables que celles du reſte de l'Europe, quoiqu'elles ne ſoient pas plus anciennes dans le monde, parce que leurs monumens, tout ruinés

ruinés qu'ils sont, nous rappellent les vertus de ceux qui les ont habitées. Mais ce sujet n'est pas de cet article.

En général, les diverses sensations de l'infini augmentent par les contrastes des objets physiques qui les font naître. Nos peintres ne sont pas assez attentifs aux choix de ceux qu'ils mettent sur les devans de leurs tableaux. Ils donneroient bien plus d'effets au fond de leurs scenes, s'ils lui en opposoient le frontispice, non-seulement en couleurs & en formes, comme ils font quelquefois, mais en nature. Ainsi, par exemple, si on veut donner beaucoup d'intérêt à un paysage riant & agréable, il faut qu'on l'apperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le tems. Au contraire, une ville remplie de monumens Etrusques, ou Egyptiens, paroît encore plus antique quand on la voit de dessous un berceau de verdure & de fleurs. Il faut imiter la nature, qui ne fait jamais venir les plantes les plus aimables, dans toute leur beauté, telles que les mousses, les violettes & les roses, qu'au pied des rustiques rochers.

Ce n'est pas que les consonnances ne produisent aussi de grands effets, sur-tout quand elles rapprochent des objets qui sont étrangers les uns aux autres. C'est ainsi, par exemple,

que la coupole du College des quatre Nations présente un point de vue magnifique, lorsqu'on l'apperçoit du milieu de la cour du Louvre, à travers l'arcade de ce palais qui est vis-à-vis. Car alors on la voit toute entiere avee une partie du ciel sous les claveaux de la voûte, comme si elle étoit une partie du Louvre. Mais dans cette consonnance même, qui donne tant d'étendue à notre optique, il y a encore un contraste de la forme concave de l'arcade à la forme convexe de la coupole.

Le grand art d'émouvoir est d'opposer des objets sensibles aux intellectuels. L'ame prend alors un grand essor. Elle passe du visible à l'invisible, & jouit, pour ainsi dire, à sa maniere, en s'étendant dans les vastes champs du sentiment & de l'intelligence. Chez certains peuples de la Tartarie, quand un grand est mort, son écuyer, après l'enterrement, prend par la bride le cheval qu'il avoit coutume de monter; il met dessus l'habit de son maître, & le promene en silence devant l'assemblée, que ce spectacle fait fondre en larmes.

Quand les sous-entendus se multiplient & se lient à quelque affection vertueuse, les émotions de l'ame redoublent. Ainsi lorsque dans l'Enéïde (1), Iule promet des présens à Nisus

(1) Liv. IX, v. 6).

& à Euriale, qui vont chercher son pere à Palantée, il dit à Nisus :

Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devictâ genitor quæ cepit Arisbâ ;
Et tripodes geminos, auri duo magna talenta,
Cratera antiquum quem dat Sidonia Dido.

„ Je vous donnerai deux amphores d'argent,
„ avec des figures en relief d'une cifelure par-
„ faite. Mon pere s'en rendit maître à la prise
„ d'Arisba. J'y joindrai deux trépieds pareils,
„ deux grands talens d'or, & une coupe anti-
„ que, que m'a donnée la reine Didon. „

Il promet à ces deux jeunes gens que l'amitié rendoit si unis, des présens doubles; deux amphores, deux trépieds pour les poser à la maniere des anciens, deux talens d'or pour les remplir de vin, mais une seule coupe pour le boire ensemble. Encore, quelle coupe ! il n'en vante ni la matiere, ni le travail, comme dans les autres présens; il y attache des qualités morales bien plus précieuses pour des amis. Elle est antique; elle n'a point été le prix de la violence, mais elle est un présent de l'amour. Sans doute Iule l'avoit reçue de Didon, lorsqu'elle crut avoir épousé Enée.

Dans toutes les scenes de passions où l'on veut produire de grandes émotions, plus l'objet

principal eſt circonſcrit, plus le ſentiment intellectuel qui en réſulte eſt étendu. Il y en a pluſieurs raiſons, dont la plus importante eſt que les contraſtes acceſſoires, comme ceux de la petiteſſe à la grandeur, de la foibleſſe à la force, du fini à l'infini, concourent à augmenter le contraſte du ſujet. Quand le Pouſſin a voulu faire un tableau du déluge univerſel, il n'y a repréſenté qu'une famille. On y voit un vieillard à cheval qui ſe noie; & dans un bateau, un homme, qui eſt peut-être ſon fils, préſente à ſa femme, grimpée ſur un rocher, un petit enfant vêtu d'une cotte rouge, qui, de ſon côté, cherche à s'aider de ſes petits pieds pour parvenir ſur la roche. Le fond du payſage eſt affreux par ſa noire mélancolie. Les herbes & les arbres y ſont trempés d'eau, la terre même en eſt pénétrée, comme on le voit par ce long ſerpent qui s'empreſſe de quitter ſon ſouterrain. Les torrens coulent de tous côtés; le ſoleil paroît dans le ciel, comme un œil crevé. Mais les plus grands intérêts y portent ſur le plus foible objet: un pere & une mere près de périr, ne s'occupent que du ſalut de leur enfant. Tous les ſentimens ſont éteints ſur la terre, & l'amour maternel vit encore. Le genre humain eſt détruit à cauſe de ſes crimes, & l'innocence va être enveloppée

dans sa punition. Ces eaux débordées, ces terres noyées, cette noire atmosphere, ce soleil éteint, ces solitudes désolées, cette famille fugitive, tous les effets de cette ruine universelle du monde, se réunissent sur un enfant. Cependant il n'y a personne qui, en voyant le petit groupe de personnages qui l'environne, ne s'écrie : " Voilà le déluge universel. " Telle est la nature de notre ame; loin d'être matérielle, elle ne saisit que les convenances. Moins vous lui montrez d'objets physiques, plus vous lui faites naître de sentimens intellectuels.

De l'Ouïe.

Platon appelle l'ouïe & la vue, les sens de l'ame. Je crois qu'il les qualifie particuliérement de ce nom, parce que la vue est affectée de la lumiere, qui n'est point une matiere à proprement parler, & l'ouïe, des modulations de l'air, qui ne sont point en elles-mêmes des corps. D'ailleurs, ces deux sens ne nous apportent que le sentiment des convenances & des harmonies, sans nous mêler avec la matiere, comme l'odorat qui n'est affecté que des émanations des corps, le goût de leur fluidité, & le toucher de leur solidité, de leur mollesse, de leur chaleur & de leurs autres qualités physiques. Quoique l'ouïe & la vue soient les sens

directs de l'ame, il n'en faut pas conclure cependant qu'un homme né sourd & aveugle seroit imbécile, comme on l'a prétendu. L'ame voit & entend par tous les sens. C'est ce que prouvent les princes aveugles de Perse, dont les doigts ont tant d'intelligence, au rapport de Chardin, qu'ils tracent & calculent toutes les figures de la géométrie sur des tablettes. Tels sont encore les sourds & muets, auxquels M. l'abbé de l'Epée apprend à converser.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les rapports intellectuels de l'ouïe. Ce sens est l'organe immédiat de l'intelligence; c'est lui qui reçoit la parole qui n'appartient qu'à l'homme, & qui est, par ses modulations infinies, l'expression de toutes les convenances de la nature & de tous les sentimens du cœur humain. Mais il y a un autre langage qui paroît appartenir encore plus particuliérement à ce premier principe de nous-mêmes, que nous avons appelé *le sentiment* : c'est la musique. Je ne m'étendrai pas sur le pouvoir incompréhensible qu'elle a de calmer & d'exciter les passions d'une maniere indépendante de la raison, & de faire naître des affections sublimes, dégagées de toute perception intellectuelle; ses effets sont assez connus. J'observerai seulement qu'elle est si naturelle à l'homme, que les premieres prieres

adreſſées à la Divinité, & les premieres loix chez tous les peuples ont été miſes en chant. L'homme n'en perd le goût que dans les ſociétés policées, dont les langues mêmes perdent à la longue leurs accens. C'eſt qu'une multitude de relations ſociales y détruiſent les convenances naturelles. On y raiſonne beaucoup, & on n'y ſent preſque plus.

L'auteur de la nature a jugé l'harmonie des ſons ſi neceſſaire à l'homme, qu'il n'y a point de ſite ſur la terre qui n'ait ſon oiſeau chantant. Le ſerain des Canaries fréquente ordinairement dans ces iles les ravines caillouteuſes des montagnes. Le chardonneret ſe plaît dans les dunes ſablonneuſes, l'alouette dans les prairies, le roſſignol dans les bocages le long des ruiſſeaux; le bouvreuil dont le chant eſt ſi doux, dans l'épine blanche : la grive, la fauvette, le verdier & tous les oiſeaux qui chantent, ont leur poſte favori. Il eſt très-remarquable que partout ils ont l'inſtinct de ſe rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiſeaux chantans du voiſinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de ſix cents lieues dans les forêts de la Ruſſie, & je n'y ai jamais vu de petits oiſeaux qu'aux environs des villages. En faiſant la viſite

des places dans la Finlande Ruſſe, avec les généraux du corps du génie où je ſervois, nous faiſions quelquefois vingt lieues dans un jour, ſans rencontrer ſur la route ni villages, ni oiſeaux. Mais quand nous appercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois ſervir à des gens égarés dans les bois. Gareillaſo de la Véga raconte que, ſon pere ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Eſpagnols, pour faire des découvertes au-delà des Cordilieres, penſa mourir de faim au milieu de leurs vallées & de leurs fondrieres inhabitées. Il n'en ſeroit jamais ſorti, s'il n'eût apperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit ſoupçonner qu'il y avoit des habitations quelque part aux environs. Il ſe dirigea ſur le rumb de vent qu'avoient ſuivi les perroquets, & parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivoient des champs de maïs. Nous obſerverons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiſeaux de marine & de riviere, parce qu'il eût été étouffé par les bruits des eaux, & que l'oreille humaine n'eut pu en jouir à la diſtance où ils vivent de la terre. S'il y a des

cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, & ressembler aux cris des canards & des oies. Celui des cygnes sauvages qui sont venus dernièrement s'établir à Chantilly, n'a que quatre ou cinq notes. Les oiseaux aquatiques ont des cris aigus & perçans, propres à se faire entendre dans les régions des vents & des tempêtes qu'ils habitent, & qui ont des convenances parfaites avec leurs sites bruyans & leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant, ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, & même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette qui fait son nid dans nos bleds, & qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'apperçoit plus. L'hirondelle qui frise en volant les parois de nos maisons, & qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant comme seroit celui des oiseaux de bocages; mais le rossignol solitaire se fait ouir à plus d'une demi-lieue. Il se méfie du voisinage de l'homme; & cependant il se place toujours à la vue de son habitation, & à la portée de son ouie. Il choisit pour cet effet les lieux les plus retentissans, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est

établi dans ſon orcheſtre, il chante alors un drame inconnu, qui a ſon exorde, ſon expoſition, ſes récits, ſes événemens, entre-mêlés tantôt de ſons de la joie la plus éclatante, tantôt de reſſouvenir amers & lamentables qu'il exprime par de longs ſoupirs. Il ſe fait entendre au commencement de la ſaiſon où la nature ſe renouvelle, & ſemble préſenter à l'homme un tableau de la carriere inquiete qu'il doit parcourir.

Chaque oiſeau a une voix convenable au tems & au poſte où il ſe montre, & relative aux beſoins de l'homme. Le cri perçant du coq le réveille au point du jour pour les travaux. Le chant gai de l'alouette dans la prairie, invite les bergeres aux danſes; la grive gourmande, qui ne paroît qu'en automne, appelle aux vendanges les ruſtiques vignerons. L'homme ſeul, de ſon côté, eſt attentif aux accens des oiſeaux. Jamais le cerf, qui verſa des larmes ſur ſes propres malheurs, ne ſoupira à ceux de la plaintive Philomele. Jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles ſervices, ne tourna ſa tête vers elle, en lui diſant: ,, Oiſeau ſolitaire, voyez comme l'homme ré- ,, compenſe ſes ſerviteurs! ,, La nature a répandu ces diſtractions & ces conſonnances de fortunes, ſur des êtres volatiles, afin que notre

ame, susceptible de tous les maux, trouvant par-tout à les étendre, pût par-tout en affoiblir le poids. Elle a rendu capables de ces communications, les corps même insensibles. Souvent elle nous présente, au milieu des scenes qui affligent notre vue, d'autres scenes qui réjouissent notre ouie, & nous rappellent d'intéressans ressouvenirs. C'est ainsi que du sein des forêts, elle nous transporte sur le bord des eaux par les frémissemens des trembles & des peupliers. D'autres fois elle nous apporte, sur le bord des ruisseaux, les bruits de la mer & des manœuvres des navires, par les murmures des roseaux agités par les vents. Quand elle ne peut séduire notre raison par des images étrangeres, elle l'assoupit par le charme du sentiment : elle fait sortir du sein des forêts, des prairies & des vallons, des bruits ineffables qui excitent en nous de douces rêveries, & nous plongent dans de profonds sommeils.

Du Toucher.

Je ne ferai que quelques réflexions sur le toucher; il est le plus obtus de nos sens, & cependant il est, en quelque sorte, le sceau de notre intelligence. Nous avons beau voir un corps de toutes les manieres, nous ne croyons pas le connoître, si nous ne pouvons pas le

toucher. Cet inſtinct vient peut-être de notre foibleſſe, qui cherche dans ces rapprochemens des points de protection. Quoi qu'il en ſoit, ce ſens, tout obſcur qu'il eſt, peut nous communiquer l'intelligence, comme on peut le voir par l'exemple cité par Chardin, des aveugles de Perſe, qui traçoient avec leurs doigts des figures de géométrie, & jugeoient très-bien de la bonté d'une montre en maniant les roues. La ſage nature a mis les principaux organes de ce ſens qui eſt répandu ſur toute la ſurface de notre peau, dans nos pieds & dans nos mains, qui ſont les membres les plus à portée de juger des qualités des corps. Mais afin qu'ils ne fuſſent pas expoſés à perdre leur ſenſibilité par des chocs fréquens, elle leur a donné beaucoup de ſoupleſſe, en les diviſant en pluſieurs doigts, & ces doigts en pluſieurs articulations; de plus, elle les a garnis, du côté du contact, de demi-molettes élaſtiques, qui préſentent à-la-fois de la réſiſtance dans leurs parties calleuſes & ſaillantes, & une ſenſibilité exquiſe dans leurs parties rentrantes.

Cependant je m'étonne que la nature ait répandu le ſens du toucher ſur toute la ſurface du corps humain, qui ſe trouve par-là expoſé à une multitude de ſouffrances, ſans qu'il en réſulte pour lui beaucoup d'avantages. L'homme eſt

est le seul des animaux qui soit obligé de se vêtir. Il y a, à la vérité, quelques insectes qui se font des fourreaux, comme les teignes; mais ils naissent dans des lieux où leurs habits sont, pour ainsi dire, tous faits. Ce besoin, qui est devenu une des plus inépuisables sources de notre vanité, est, à mon gré, un des plus grands témoignages de notre misere. L'homme est le seul être qui ait honte de paroître nu. C'est un sentiment dont je ne vois pas de raison dans la nature, ni de similitude dans l'instinct des autres animaux. D'ailleurs, indépendamment de toute affection de pudeur, il est contraint, par la nécessité, de se vêtir dans tous les climats. Quelques philosophes, enveloppés de bons manteaux, & qui ne sortent point de nos villes, se sont figuré un homme naturel sur la terre, comme une statue de bronze au milieu d'une place publique. Mais sans parler de tous les inconvéniens qui y affligent au-dehors sa malheureuse existence, comme le froid, le chaud, le vent, la pluie, je ne m'arrêterai qu'à une incommodité qui nous paroît légere dans nos appartemens, mais qui est insupportable à un homme nu, dans les plus douces températures; ce sont les mouches. Je citerai à ce sujet le témoignage d'un homme dont la peau devoit être à l'épreuve : c'est ce-

lui du flibuſtier Raveneau de Luſſan, qui traverſa, en 1688, l'iſthme de Panama, en revenant de la mer du Sud. Voici ce qu'il dit, en parlant des Indiens du cap de Gracias à Dios. „ Quand le ſommeil les prend, ils ſont un trou „ dans le ſable où ils ſe couchent, & enſuite „ ils ſe recouvrent avec le même ſable; ce „ qu'ils ſont pour ſe mettre à couvert des in- „ ſultes des mouſtiques, dont l'air eſt le plus „ ſouvent tout rempli. Ce ſont de petits mou- „ cherons que l'on ſent plutôt qu'on ne les „ voit, & qui ont un aiguillon ſi piquant & ſi „ venimeux, que lorſqu'ils l'appuient ſur quel- „ qu'un, il ſemble que ce ſoit un dard de feu „ qu'ils y lancent.

„ Ces pauvres gens ſont ſi tourmentés de „ ces fâcheux inſectes, quand il ne vente „ point, qu'ils en deviennent comme lépreux; „ & je puis aſſurer avec vérité, le ſachant par „ ma propre expérience, que ce n'eſt pas une „ légere ſouffrance que d'en être attaqué; car, „ outre qu'ils ſont perdre le repos de la nuit, „ c'eſt que, lorſque nous avons été réduits à „ aller le dos nu, faute de chemiſes, l'im- „ portunité de ces animaux nous faiſoit déſeſ- „ pérer & entrer dans des rages à ne nous „ plus poſſéder (1). „

(1) Journal d'un voyage à la mer du Sud, en 1688.

C'eſt, je crois, à cauſe de l'incommodité des mouches, très-communes & très-néceſſaires dans les lieux marécageux & humides des pays chauds, que la nature a mis peu de quadrupedes a poils ſur leurs rivages, mais des quadrupedes à écaille, comme les tatous, les armadilles, les tortues, les lézards, les crocodiles, les caymans, les crabes de terre, les bernards-l'hermite, & les autres reptiles écailleux, comme les ſerpens, ſur leſquels les mouches n'ont point de priſe. C'eſt peut-être auſſi pour cette raiſon que les porcs & les ſangliers, qui aiment à fréquenter ces ſortes d'endroits, ont des poils longs, roides & hériſſés, qui écartent les inſectes volatiles.

Au reſte, la nature n'a pris à cet égard aucune précaution pour l'homme. Certes, en voyant la beauté de ſes formes & ſa grande nudité, il m'eſt impoſſible de ne pas admettre l'ancienne tradition de notre origine. La nature, en le mettant ſur la terre, lui a dit : „ Va, être dégradé, animal ſans vêtement, „ intelligence ſans lumiere, va pourvoir à tes „ beſoins ; tu ne pourras éclairer ta raiſon „ aveugle qu'en la dirigeant ſans ceſſe vers le „ ciel, ni ſoutenir ta vie malheureuſe que par „ le ſecours de tes ſemblables. „ Ainſi, de

la misere de l'homme, nàquirent les deux commandemens de la loi.

DES SENTIMENS DE L'AME,

Et premiérement des affections de l'esprit.

Je ne parlerai des affections de l'esprit que pour les distinguer des sentimens de l'ame : ils different essentiellement les uns des autres. Par exemple, autre est le plaisir que nous donne une comédie, autre celui que nous donne une tragédie. L'émotion qui nous fait rire, est une affection de l'esprit ou de la raison humaine; celle qui nous fait verser des larmes, est un sentiment de l'ame. Ce n'est pas que je veuille faire de l'esprit & de l'ame deux puissances de nature différente; mais il me semble, comme nous l'avons déja dit, que l'un est à l'autre ce que la vue est au corps : l'esprit est une faculté, & l'ame est le principe; l'ame est, si j'ose dire, le corps de notre intelligence. Je regarde donc l'esprit comme une vue intellectuelle, à laquelle on peut rapporter les autres facultés de l'entendement, comme l'*imagination*, qui voit les choses à venir; la *mémoire*, qui voit celles qui sont passées; & le *jugement*, qui apperçoit leurs convenances. L'impression que nous font ces vues

diverſes, excite quelquefois en nous un ſentiment qu'on appelle l'*évidence ;* & alors celle-ci appartient immédiatement à notre ame, ce que nous éprouvons par l'émotion délicieuſe qu'elle y fait naître ſubitement; mais parvenue là, elle n'eſt plus du reſſort de notre eſprit, parce que, quand nous commençons à ſentir, nous ceſſons de raiſonner ; nous ne voyons plus, nous jouiſſons.

Comme notre éducation & nos mœurs nous dirigent vers notre intérêt perſonnel, il arrive de-là que notre eſprit ne s'occupe plus que des convenances ſociales & que notre raiſon n'eſt plus, à la fin, que l'intérêt de nos paſſions ; mais notre ame, livrée à elle-même, cherche ſans ceſſe les convenances naturelles, & notre ſentiment eſt toujours l'intérêt du genre humain.

Ainſi, je le répete, l'eſprit eſt la perception des loix de la ſociété, & le ſentiment eſt la perception des loix de la nature. Ceux qui nous montrent les convenances de la ſociété, tels que les écrivains comiques, ſatyriques, épigrammatiſtes, & même la plupart des moraliſtes, ſont des hommes d'eſprit : tels ont été l'abbé de Choiſy, la Bruyere, Saint-Evremont, &c.... Ceux qui nous découvrent les convenances de la nature, comme les poëtes

tragiques, les poëtes ſenſibles, les inventeurs des arts, les grands philoſophes, ſont des hommes de génie : tels ont été Shakeſpéare, Corneille, Racine, Newton, Marc-Aurele, Monteſquieu, La Fontaine, Fénelon, J. J. Rouſſeau. Les premiers appartiennent à un ſiecle, à une ſaiſon, à une nation, à une cotterie ; les autres, à la poſtérité & au genre humain.

On ſentira encore mieux la différence qu'il y a entre l'eſprit & l'ame, en dénaturant leurs affections. Toutes les fois, par exemple, que les perceptions de l'eſprit ſont amenées juſqu'à l'évidence, elles nous font un grand plaiſir, indépendamment de toutes relations particulieres d'intérêt; parce qu'elles excitent en nous un ſentiment, comme nous l'avons dit. Mais quand nous analyſons nos ſentimens, & que nous les rapportons à l'examen de notre eſprit, les émotions ſublimes qu'ils excitent en nous, s'évanouiſſent ; car nous ne manquons pas de les rapporter alors à quelque convenance de ſociété, de fortune, de ſyſtême, ou d'autre intérêt perſonnel dont ſe compoſe notre raiſon. Ainſi, dans le premier cas, nous changeons notre cuivre en or, & dans le ſecond, notre or en cuivre.

Au reſte, rien de plus pernicieux à la longue que notre eſprit pour étudier la nature ;

car, quoiqu'il faififfe çà & là quelques convenances naturelles, il n'en fuit pas la chaîne fort loin : d'ailleurs, il y en a un beaucoup plus grand nombre qu'il n'apperçoit pas, parce qu'il ramene toujours tout à lui, & au petit ordre focial ou fcientifique dans lequel il eft circonfcrit. Ainfi, par exemple, s'il jette un coup-d'œil fur les fpheres céleftes, il en rapportera la formation au travail d'une verrerie ; & s'il admet un être créateur, il le repréfentera comme un machinifte défœuvré, occupé à faire des globes, uniquement pour le plaifir de les faire tourner. Il conclura, de fon propre défordre, qu'il n'y a point d'ordre dans la nature ; de fon immoralité, qu'il n'y a point de moralité. Comme il rapporte tout à fa raifon, & qu'il ne voit pas de raifon d'exifter lorfqu'il ne fera plus fur la terre, il en conclut en effet qu'alors il n'exiftera pas. S'il étoit conféquent, il en concluroit également qu'il n'exifte pas maintenant ; car il ne trouve certainement ni en lui, ni autour de lui, de raifon actuelle de fon exiftence.

Nous fommes convaincus de notre exiftence, par une puiffance bien fupérieure à notre efprit, qui eft le fentiment. Nous allons porter cet inftinct naturel dans les recherches de l'exiftence de la *Divinité*, & de l'immortalité

de l'ame, sur lesquelles notre raison versatile s'est si souvent exercée pour & contre. Quoique notre insuffisance soit trop grande pour nous porter bien loin dans cette carriere infinie, nous espérons que nos apperçus & nos erreurs même donneront aux hommes de génie le courage d'y entrer. Ces vérités sublimes & éternelles nous semblent tellement empreintes dans le cœur humain, qu'elles nous paroissent être les principes mêmes de notre sentiment, & se manifester dans nos affections les plus communes comme dans nos passions les plus déréglées.

DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE.

Le sentiment de l'innocence nous éleve vers la Divinité, & nous porte à la vertu. Les Grecs & les Romains faisoient chanter les enfans dans leurs fêtes religieuses, & les chargeoient de présenter les offrandes aux autels, afin de rendre, par le spectacle de leur innocence, les dieux favorables à la patrie. La vue de l'enfance rappelle l'homme aux sentimens de la nature. Lorsque Caton d'Utique eut pris la résolution de se tuer, ses amis & ses serviteurs lui retirerent son épée; & comme il la leur redemanda en se mettant dans une violente colere, ils envoyerent un enfant

la lui porter; mais la corruption de ses contemporains avoit étouffé dans son cœur le sentiment que devoit y faire naître l'innocence.

Jesus-Christ veut que nous devenions semblables aux enfans : on les appelle innocens, *non nocentes*, parce qu'ils n'ont jamais nui. Cependant, malgré les droits de leur âge & l'autorité de notre religion, à quelle éducation barbare ne sont-ils pas abandonnés.

De la Pitié.

C'est le sentiment de l'innocence qui est le premier mobile de la pitié; voilà pourquoi nous sommes plus touchés des malheurs d'un enfant que de ceux d'un vieillard. Ce n'est pas, comme l'ont dit quelques philosophes, parce que l'enfant a moins de ressources & d'espérances; car il en a plus que le vieillard, qui est souvent infirme & qui s'avance vers la mort, tandis que l'enfant entre dans la vie : mais l'enfant n'a jamais offensé; il est innocent. Ce sentiment s'étend aux animaux mêmes, qui nous touchent souvent plus de pitié que les hommes, par cela seul qu'ils ne sont pas nuisibles. C'est ce qui a fait dire au bon Lafontaine, en parlant du déluge, dans la fable de Philémon & de Baucis :

. . . . Tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.

Les animaux périr? Car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes,
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.

Ainſi le ſentiment de l'innocence développe dans le cœur de l'homme un caractere divin qui eſt celui de la générosité. Il ne porte point ſur le malheur en lui-même, mais ſur une qualité morale qu'il démêle dans l'infortuné qui en eſt l'objet. Il s'accroît par la vue de l'innocence, & quelquefois encore plus par celle du repentir. L'homme ſeul, des animaux, en eſt ſuſceptible: & ce n'eſt point par un retour ſecret ſur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre-humain; car, ſi cela étoit, en comparant un enfant & un vieillard qui ſont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, & que nous nous approchons de ceux de la vieilleſſe: cependant, le contraire arrive par l'effet du ſentiment moral que j'ai allégué.

Lorſqu'un vieillard eſt vertueux, le ſentiment moral de ſes malheurs redouble en nous; ce qui prouve évidemment que la pitié de l'homme n'eſt pas une affection animale. Ainſi, la vue d'un Béliſaire eſt très-attendriſſante. Si on y réunit celle d'un enfant qui tend ſa petite main afin de recevoir quelques ſecours pour

cet illuftre aveugle, l'impreffion de la pitié eft encore plus forte. Mais voici un cas fentimental. Je fuppofe que vous euffiez rencontré Bélifaire vous demandant l'aumône d'un côté, & de l'autre un enfant orphelin, aveugle & miférable, & que vous n'euffiez eu qu'un écu, fans pouvoir le partager; auquel des deux l'euffiez-vous donné?

Si vous trouvez que les grands fervices rendus par Bélifaire à fa patrie ingrate, rendent la balance du fentiment trop inégale, fuppofez à l'enfant les maux de Bélifaire, & même quelques-unes de fes vertus, comme d'avoir eu les yeux crevés par fes parens, & de demander encore l'aumône pour eux (1); il n'y aura plus, à mon avis, à balancer, fi vous ne faites que fentir: car fi vous raifonnez, c'eft toute autre chofe; les talens, les victoires, & l'illuftration du général Grec, vous feront bientôt oublier les infortunes d'un enfant obfcur. La raifon vous ramenera à l'intérêt politique, au moi humain.

---

(1) Un curé de village des environs de Paris, près de Dravet, a éprouvé, dans fon enfance, une cruauté non moins grande, de la part de fes parens. Il fut châtré par fon pere qui etoit chirurgien; & il l'a nourri pendant fa vieilleffe, malgré fa barbarie. Je crois que l'un & l'autre font encore vivans.

Le ſentiment de l'innocence eſt un rayon de la divinité. Il couvre l'infortuné d'une lumiere céleſte, qui vient rejaillir contre le cœur humain, & y fait naître la généroſité, cette autre flamme divine. C'eſt lui ſeul qui nous rend ſenſibles au malheur de la vertu, en nous la montrant comme incapable de nuire; car autrement nous pourrions la conſidérer comme ſe ſuffiſant à elle-même. Alors elle exciteroit plus notre admiration que notre pitié.

De l'Amour de la Patrie.

Ce ſentiment eſt encore la ſource de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces & pures du premier âge. Il s'accroît avec l'étendue, & s'augmente avec les années, comme un ſentiment d'une nature céleſte & immortelle. Il y a en Suiſſe un air de muſique antique, & fort ſimple, appelé le *rans des vaches.* Cet air eſt d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer en Hollande & en France devant les ſoldats de cette nation, parce qu'il les faiſoit déſerter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *rans des vaches* imite le mugiſſement des beſtiaux, les retentiſſemens des échos, & d'autres convenances locales qui faiſoient bouillir le ſang dans les veines de ces pauvres ſoldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur

patrie

patrie (1), & en même tems, les compagnons du premier âge, les premieres amours, les souvenirs des bons aïeux, &c.

L'amour de la patrie semble croître à proportion qu'elle est innocente & malheureuse. Voilà pourquoi les peuples sauvages aiment plus leur pays que les peuples policés, & ceux qui habitent des contrées âpres & rudes, comme les habitans des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles & dans de beaux climats. Jamais la cour de Russie n'a pu engager aucun Samoïede à quitter les bords de la

---

(1) J'ai oui dire que Poutavéri, cet Indien de Taiti qui a été amené à Paris il y a quelques années, ayant vu au Jardin du Roi le mûrier à papier, dont l'écorce sert dans son pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, & qu'en le saisissant dans ses bras, il s'écria : *ô arbre de mon pays!* Je voudrois qu'on essayât, si en donnant un oiseau étranger, comme à un perroquet, un fruit de son pays qu'il n'auroit pas vu depuis long-tems, il témoigneroit à sa vue quelque émotion extraordinaire. Quoique les sensations physiques nous attachent fortement à la patrie, il n'y a que les sentimens moraux qui leur donnent une grande intensité. Le tems qui affoiblit les premieres, ne fait qu'accroître ceux-ci. C'est pourquoi la vénération pour un monument est toujours proportionnée à son antiquité ou sa distance ; & voilà pourquoi Tacite a dit : *major e longinquo reverentia.*

mer Glaciale, pour s'établir à Pétersbourg. On amena, le siecle passé, quelque Groënlandois à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, ils y moururent en peu de tems de chagrin. Plusieurs d'entr'eux se noyerent en voulant retourner en chaloupe dans leurs pays. Ils virent avec le plus grand sang froid toutes les magnificences de la cour de Danemarck; mais il y en avoit un qui pleuroit toutes les fois qu'il appercevoit une femme portant un enfant dans ses bras. On conjectura que cet infortuné étoit pere. Sans doute, la douceur de l'éducation domestique attache ainsi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inspira aux Grecs & aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le sentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge, pures, saintes & inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce sentiment, quand il fait dire à Nisus, qui veut détourner Euriale de s'exposer au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchans :

Te superesse velim : tua vitâ dignior ætas.

„ J'ai désiré que vous me surviviez ; votre
„ âge plus que le mien est digne de la vie. „
Mais chez les peuples où l'enfance est mal-

heureuse & corrompue par des éducations ennuyeuses, féroces & étrangeres, il n'y a pas plus d'amour de la patrie que d'innocence. C'est une des causes pour lesquelles tant d'Européens courent le monde, & pourquoi il y a si peu de monumens modernes en Europe, parce que la génération qui suit ne manque jamais de détruire les monumens de celle qui l'a précédée. voilà pourquoi nos livres, nos modes, nos usages, nos cérémonies & nos langues vieillissent si vîte, & sont tout différens d'un siecle à l'autre, & que toutes ces choses se maintiennent les mêmes chez les peuples sédentaires de l'Asie, depuis une longue suite de siecles; parce que les enfans élevés en Asie dans leur famille, avec beaucoup de douceur, restent attachés aux établissemens de leurs ancêtres, par reconnoissance pour leur mémoire, & aux lieux qui les ont vus naître, par le souvenir de leur bonheur & de leur innocence.

Du Sentiment de l'Admiration.

Le sentiment de l'admiration nous porte directement dans le sein de la divinité. S'il est excité en nous par quelque objet de plaisir, nous nous y jetons comme à sa source; si par la frayeur, comme à notre refuge. Dans l'un & l'autre cas, le cri de l'admiration est, *ah mon*

Dieu! C'eſt, dit-on, un effet de notre éducation, où l'on nous parle ſouvent de Dieu; mais on nous y parle encore plus ſouvent de notre pere, du roi, d'un protecteur, d'un ſavant célebre. Pourquoi, lorſque nous avons beſoin de nous appuyer dans ces ſecouſſes imprévues, ne nous écrions-nous pas, ah mon roi! ou s'il s'agit de ſciences, ah Newton!

Il eſt certain que ſi on nous parle ſouvent de Dieu dans notre éducation, nous en perdons bientôt l'idée dans le train ordinaire des choſes du monde; pourquoi donc y avons-nous recours dans les événemens extraordinaires? Ce ſentiment naturel eſt commun à toutes les nations, dont il y en a beaucoup qui ne parlent point de théologie à leurs enfans. Je l'ai remarqué dans des negres de la côte de Guinée, de Madagaſcar, de la Cafrérie & de Mozambique, dans des Tartares & des Malabares; enfin dans des hommes de toutes les parties du monde. Je n'en ai pas vu un ſeul qui, dans les mouvemens extraordinaires de la ſurpriſe ou de l'admiration, ne fît dans ſa langue les mêmes exclamations que nous, & ne levât les mains & les yeux vers le ciel.

Du Merveilleux.

Le ſentiment de l'admiration eſt la ſource de l'inſtinct que les hommes ont eu de tout tems pour le merveilleux. Nous le cherchons partout, & nous le plaçons principalement à l'entrée & à la ſortie de la vie : voilà pourquoi les berceaux & les tombeaux de tant d'hommes ont été environnés de fables. Il eſt la ſource intariſſable de notre curioſité ; il ſe développe dès l'enfance, & il accompagne long-tems l'innocence. D'où peut venir aux enfans le goût du merveilleux ? il leur faut des contes de Fées, & il faut aux hommes des poëmes épiques & des opéra. C'eſt le merveilleux qui fait l'un des grands charmes des ſtatues antiques de la Grece & de Rome, qui repréſentent des héros ou des dieux, & qui contribuent, plus qu'on ne penſe, à nous faire aimer les hiſtoires anciennes de ces pays. C'eſt une des raiſons naturelles à apporter au préſident Hénault, qui s'étonne qu'on aime mieux les hiſtoires anciennes que les modernes, & ſur-tout que la nôtre : c'eſt qu'indépendamment des ſentimens patriotiques qui ſervent au moins de prétextes aux intrigues des grands chez les Grecs & les Romains, & qui étoient tellement inconnus aux nôtres, qu'ils ont ſouvent bouleverſé la patrie

pour les intérêts de leur maiſon, & quelquefois pour l'honneur d'une préféance ou d'un tabouret; il y a un merveilleux dans la religion des anciens, qui conſole & éleve l'homme, tandis que celui de la religion des Gaulois l'effraie & l'avilit. Les dieux des Grecs & des Romains étoient patriotes comme leurs grands. Minerve leur avoit donné l'olivier, Neptune le cheval. Ces dieux protégeoient les villes & les peuples. Mais ceux des Gaulois étoient tyrans comme leurs barons; ils ne protégeoient que les druides. Il leur falloit des ſacrifices humains. Enfin, cette religion étoit ſi barbare, que deux empereurs Romains l'abolirent ſucceſſivement, comme le rapportent Suétone & Pline. Je ne dis rien des intérêts modernes de notre hiſtoire; mais je ſuis ſûr que les relations de notre politique n'y remplaceront jamais, dans le cœur humain, celles de la divinité.

J'obſerverai que comme l'admiration eſt un mouvement involontaire de l'ame vers la divinité, & eſt, par conſéquent, ſublime, pluſieurs écrivains modernes ſe ſont efforcés de multiplier ce genre de beauté dans leurs ouvrages, en y accumulant des ſurpriſes imprévues; mais la nature les emploie rarement dans les ſiens, parce que l'homme n'eſt pas capable d'éprouver fréquemment de pareilles ſecouſſes. Elle nous

fait paroître peu-à-peu la lumiere du soleil, le développement des fleurs, la formation des fruits. Elle amene nos jouissances par une longue suite d'harmonies; elle nous traite en hommes, c'est-à-dire, en machines foibles & bien aisées à renverser : elle nous voile la divinité, afin que nous en puissions supporter les approches.

Plaisir du Mystere.

Voilà pourquoi le mystere a tant de charmes. Ce ne sont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en lignes droites, les roses bien épanouies & les femmes brillantes qui nous plaisent le plus. Mais les vallées ombreuses, les routes qui serpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entrouvrent à peine, & les bergeres timides excitent en nous de plus douces & de plus durables émotions. L'amour & le respect des objets augmentent par leurs mysteres. Tantôt c'est celui de l'antiquité qui nous rend tant de monumens vénérables; tantôt c'est celui de l'éloignement qui donne tant de charmes aux objets de l'horizon; tantôt c'est celui des noms. Voilà pourquoi les sciences qui ont conservé des noms grecs, qui ne signifient souvent que des choses très-communes, nous impriment plus de respect que celles qui n'ont que des noms

modernes, quoique celles-ci foient fouvent plus ingénieufes & plus utiles. Voilà pourquoi, par exemple, la conftruction des vaiffeaux & la navigation font moins eftimées de nos favans modernes, que plufieurs autres fciences phyfiques, qui ne font fouvent que frivoles, mais qui portent des noms grecs. Ainfi, l'admiration n'eft point une relation de l'efprit, ou une perception de notre raifon; mais un fentiment de l'ame qui s'éleve en nous, par je ne fais quel inftinct de la divinité, à la vue des chofes extraordinaires, & par le myftere même qui les environne. Cela eft fi certain, qu'elle fe détruit par la fcience même qui nous éclaire. Si je montre à un fauvage un éolipyle qui lance un jet d'efprit de vin enflammé, je le ravis en admiration; il eft prêt à adorer ma machine; il me prend pour le dieu du feu, tant qu'il ne la connoît pas; mais fi je lui en explique la raifon, il ne m'admire plus, il me regarde comme un charlatan (1).

(1) Voilà pourquoi nous n'admirons que ce qui eft rare. S'il apparoiffoit fur l'horizon de Paris, une de ces parhélies fi communes au Spitz-berg, tout le peuple fortiroit dans les rues pour l'admirer Ce n'eft cependant qu'une réflexion du difque du foleil dans les nuages; & perfonne ne s'arrête pour admirer le foleil lui-même parce que le foleil eft trop connu.

C'eft le myftere qui fait un des charmes de la reli-

Plaisirs de l'Ignorance.

C'est par un effet de ces sentimens ineffables, & de ces instincts universels de la divinité, que l'ignorance est devenue la source intarissable de nos plaisirs. Il ne faut pas confondre l'ignorance & l'erreur, comme font tous nos moralistes. L'ignorance est l'ouvrage de la nature, & souvent un bienfait envers l'homme ; & l'erreur est souvent le fruit de nos prétendues sciences humaines, & est toujours un mal. Quoi qu'en disent nos écrivains politiques, qui vantent nos lumieres actuelles, & qui leur opposent la barbarie des siecles passés, ce ne sont pas des ignorans qui ont mis, alors, à feu & à sang toute l'Europe, pour des disputes de religion. Des ignorans se seroient tenus tranquilles. C'étoient des gens qui étoient dans l'erreur, qui vantoient peut-être alors leurs lumieres, comme nous vantons aujourd'hui les nôtres, & à chacun desquels l'éducation européenne avoit inspiré cette erreur de l'enfance, *sois le premier*. Que de maux l'ignorance nous cache, que nous devons un

---

gion. Ceux qui y veulent une démonstration géométrique, ne connoissent ni les loix de la nature, ni les besoins du cœur humain.

jour rencontrer dans la vie ſans pouvoir les éviter ! l'inconſtance des amis, les révolutions de la fortune, les calomnies, & l'heure de la mort même qui effraie tant d'hommes. La ſcience de ces maux nous empêcheroit de vivre. Que de biens l'ignorance nous rend ſublimes ! les illuſions de l'amitié & de l'amour, les perſpectives de l'eſpérance, & les tréſors mêmes que nous découvrent les ſciences. Les ſciences ne nous charment que dans le commencement de leurs études, quand l'eſprit s'y préſente plein d'ignorance. C'eſt le point de contact de la lumiere & des ténebres qui produit le jour le plus favorable à nos yeux : c'eſt ce point harmonique qui excite notre admiration, lorſque nous venons à nous éclairer ; mais il n'exiſte qu'un inſtant. Il ſe diſſipe avec notre ignorance. Les élémens de géométrie ont paſſionné de jeunes gens, mais jamais des vieillards, ſi ce n'eſt quelques fameux géometres, qui ont été de découvertes en découvertes. Il n'y a que des ſciences & des paſſions pleines de doutes & de haſards, qui faſſent des enthouſiaſtes à tout âge, telles que la chimie, l'avarice, le jeu & l'amour.

Pour un plaiſir que la ſcience donne, & fait périr en nous le donnant, l'ignorance nous en préſente mille, qui nous flattent bien da-

vantage. Vous me démontrez que le soleil est un globe fixe, dont l'attraction donne aux planetes la moitié de leurs mouvemens. Ceux qui le croyoient conduit par Apollon, en avoient-ils une idée moins sublime ? Ils pensoient au moins que les regards d'un dieu parcouroient la terre avec les rayons de l'astre du jour. C'est la science qui a fait descendre la chaste Diane de son char nocturne : elle a banni les Hamadryades des antiques forêts, & les douces Naïades des fontaines. L'ignorance avoit appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hyménée & à son tombeau : la science n'y voit plus que les élémens. Elle a abandonné l'homme à l'homme, & l'a jeté sur la terre, comme dans un désert. Ah ! quels que soient les noms qu'elle donne aux divers regnes de la nature, sans doute des esprits célestes régissent leurs combinaisons si ingénieuses, si variées & si constantes ; & l'homme qui ne s'est rien donné, n'est pas le seul être dans l'univers qui ait en partage l'intelligence.

Ce n'est point à nos lumieres que la Divinité communique le sentiment le plus profond de ses attributs ; c'est à notre ignorance. La nuit nous donne une plus grande idée de l'infini, que tout l'éclat du jour. Pendant le jour, je ne vois qu'un soleil ; la nuit j'en vois des

milliers. Sont-ce même des ſoleils que ces étoiles de ſi diverſes couleurs ? Ces planetes qui tournent autour du nôtre, ont-elles, comme nous, des habitans ? D'où vient la planete de Cybele (1), découverte de nos jours par l'Allemand Herſchel ? Elle parcouroit notre carriere depuis la création, & elle nous étoit inconnue. Où vont ces longues cometes qui traverſent des eſpaces immenſes. ? Qu'eſt-ce que cette voie lactée qui ſépare le firmament ? Quels ſont ces deux nuages noirs, placés au pôle antarctique près de la croix du Sud ? Y auroit-il des aſtres qui répandroient des ténebres, comme le croyoient les anciens ? Y a-t-il dans le firmament des lieux où la lumiere ne parvienne jamais ? Le ſoleil ne me montre qu'un infini terreſtre, & la nuit me découvre un infini céleſte. O myſtere, couvrez ces vues raviſſantes de vos ombres ſacrées ! Ne permettez pas à la ſcience humaine d'y porter ſon triſte compas. Que la vertu ne ſoit pas réduite à attendre déſormais ſa récompenſe de la juſtice & de la ſenſibilité d'un globe ! Laiſſez-lui penſer qu'il y a dans l'univers d'autres deſtins que ceux qui ſont les malheurs de la terre.

(1) Les Anglois l'appellent, du nom de leur roi, George III, *Sydus Georgianum*, l'aſtre de George.

La

La ſcience nous montre le terme de notre raiſon, & l'ignorance l'éloigne toujours. Je me garde bien, dans mes promenades ſolitaires, de m'informer à qui appartient le château que j'apperçois au loin. L'hiſtoire du maître gâte ſouvent celle du payſage. Il n'en eſt pas de même de celle de la nature ; plus on étudie ſes ouvrages, plus on trouve de raiſons de les admirer. Il n'y a qu'un cas où la ſcience des ouvrages des hommes nous eſt agréable, c'eſt lorſque le monument que nous appercevons a été le ſéjour d'un homme de bien. Quel eſt ce petit clocher que je vois de Montmorency ? C'eſt celui de Saint-Gratien, où Catinat a vécu en ſage, & où repoſe ſa cendre. Mon ame circonſcrite à un petit village, part de-là pour embraſſer le grand ſiecle de Louis XIV, & ſe jeter enſuite dans une ſphere bien plus ſublime que celle du monde, qui eſt celle de la vertu. Quand je ne peux me procurer ces perſpectives, l'ignorance des lieux me ſert plus que leur connoiſſance. Je n'ai pas beſoin de ſavoir que cette forêt appartient à une abbaye ou à un duché, pour la trouver majeſtueuſe. Ses arbres antiques, ſes profondes clarieres, ſes ſolitudes ſilencieuſes me ſuffiſent. Dès que je n'y apperçois pas l'homme, j'y ſens la Divinité. Pour peu que je veuille

donner carriere à mon sentiment, il n'y a point de paysage que je n'ennoblisse. Ces vastes prairies sont des mers; ces côteaux embrumés sont des îles qui s'élevent sur l'horizon; cette ville, là-bas est une cité de la Grece, honorée par les pas de Socrate & de Xénophon. Graces à mon ignorance, je me laisse aller à l'instinct de mon ame. Je me jette dans l'infini. Je prolonge la distance des lieux par celle des siecles, & pour achever mon illusion, j'y fais séjourner la vertu.

DU SENTIMENT DE LA MÉLANCOLIE.

La nature est si bonne qu'elle tourne à notre plaisir tous ses phénomenes; & si nous y prenons garde, nous verrons que les plus communs sont ceux qui sont les plus agréables.

Je goûte, par exemple, du plaisir, lorsqu'il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussëux tout dégouttans d'eau, & que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux frémissemens de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jetent, pendant la nuit, dans un doux & profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul Romain qui faisoit dresser, lorsqu'il pleuvoit, son lit sous le feuillage épais d'un arbre,

afin d'entendre frémir les gouttes de pluie, & de s'endormir à leurs murmures.

Je ne fais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'ame les plus voluptueuses. La mélancolie est friande, dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me semble, de ce qu'elle satisfait à-la-fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps & l'ame, le sentiment de notre misere & celui de notre excellence.

Ainsi, par exemple, dans le mauvais tems, le sentiment de ma misere humaine se tranquillise, en ce que je vois qu'il pleut, & que je suis à l'abri; qu'il vente, & que je suis dans mon lit bien chaudement. Je jouis alors d'un bonheur négatif. Il s'y joint ensuite quelques-uns de ces attributs de la divinité, dont les perceptions sont tant de plaisir à notre ame, comme de l'infinité en étendue, par le murmure lointain des vents. Ce sentiment peut s'accroître par la réflexion des loix de la nature, en me rappelant que cette pluie qui vient, je suppose de l'ouest, a été élevée du sein de l'Océan, & peut-être des côtes d'Amérique; qu'elle vient balayer nos grandes villes, remplir les réservoirs de nos fontaines, rendre nos fleuves navigables; & tandis que les nuées qui

la verſent, s'avancent vers l'orient pour porter la fécondité juſqu'aux végétaux de la Tartarie, les graines & les dépouilles qu'elle emporte dans nos fleuves, vont vers l'occident ſe jeter à la mer, & donner de la nourriture aux poiſſons de l'Océan Atlantique. Ces voyages de mon intelligence, donnent à mon ame une extenſion convenable à ſa nature, & me paroiſſent d'autant plus doux, que mon corps, qui de ſon côté aime le repos, eſt plus tranquille, & plus à l'abri.

Si je ſuis triſte, & que je ne veuille pas étendre mon ame ſi loin, je goûte encore du plaiſir à me laiſſer aller à la mélancolie que m'inſpire le mauvais tems. Il me ſemble alors que la nature ſe conforme à ma ſituation, comme une tendre amie. Elle eſt, d'ailleurs, toujours ſi intéreſſante, ſous quelque aſpect qu'elle ſe montre, que quand il pleut, il me ſemble voir une belle femme qui pleure. Elle me paroît d'autant plus belle qu'elle me ſemble plus affligée. Pour éprouver ces ſentimens, j'oſe dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de viſite, de chaſſe ou de voyage, qui nous mettent alors de fort mauvaiſe humeur, parce que nous ſommes contrariés. Il faut encore moins croiſer nos deux puiſſances, ou les heurter l'une contre l'autre, c'eſt-à-dire,

porter le fentiment de l'infini fur notre mifere, en penfant que cette pluie n'aura point de fin; & celui de notre mifere fur les phénomenes de la nature, en nous plaignant que toutes les faifons font dérangées, qu'il n'y a plus d'ordre dans les élémens, & nous abandonner à tous les mauvais raifonnemens où fe livre un homme mouillé. Il faut, pour jouir du mauvais tems, que notre ame voyage, & que notre corps fe repofe.

C'eft par l'harmonie de ces deux puiffances de nous-mêmes, que les plus terribles révolutions de la nature nous intéreffent fouvent davantage que fes tableaux les plus rians. Le volcan de Naples attire plus les voyageurs, que les jardins délicieux qui bordent fes rivages; les campagnes de la Grece & de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures de l'Angleterre; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme; & la chûte d'une tour, plus de fpectateurs que fa conftruction.

Plaifir de la Ruine.

J'ai cru quelque tems qu'il y avoit dans l'homme, je ne fais quel goût pour la deftruction. Si le peuple peut porter la main fur un monument, il le détruit. J'ai vu à Drefde, au jar-

din du comte de Bruhl, de belles ſtatues de femme, que les ſoldats Pruſſiens s'étoient amuſés à mutiler à coups de fuſil, lorſqu'ils s'emparerent de cette ville. La plupart des gens du peuple ſont médiſans; ils aiment à détruire la réputation de tout ce qui s'éleve. Mais cet inſtinct malfaiſant ne vient point de la nature. Il naît du malheur des individus, à qui l'ambition eſt inſpirée par l'éducation, & interdite par la ſociété, ce qui les jette dans une ambition négative. Ne pouvant rien élever, il faut qu'ils abattent tout. Le goût de la ruine, dans ce cas, n'eſt point naturel, & eſt ſimplement l'exercice de la puiſſance du miſérable. L'homme ſauvage ne détruit que les monumens de ſes ennemis; il conſerve, avec le plus grand ſoin, ceux de ſa nation; &, ce qui prouve que de ſa nature il eſt bien meilleur que l'homme de nos ſociétés, c'eſt que jamais il ne médit de ſes compatriotes.

Quoi qu'il en ſoit, le goût paſſif de la ruine eſt univerſel à tous les hommes. Nos voluptueux font conſtruire des ruines artificielles dans leurs jardins; les ſauvages ſe plaiſent à ſe repoſer mélancoliquement ſur le bord de la mer, ſur-tout dans les tempêtes, ou dans le voiſinage d'une caſcade au milieu des rochers. Les grandes deſtructions offrent des effets pittoreſques nouveaux; & ce fut la curioſité d'en

faire naître, jointe à la cruauté, qui porta Né-
ron à mettre le feu à Rome, pour avoir le
spectacle d'un incendie. Le sentiment d'huma-
nité à part, ces longues flammes qui, au milieu
de la nuit, léchent les cieux, pour me servir
de l'expression de Virgile, ces tourbillons de
fumée rousse & noire, ces nuées d'étincelles
de toutes couleurs; ces réverbérations scarlati-
nes dans les rues, au haut des tours, sur la
surface des eaux & sur les monts lointains,
plaisent même dans les tableaux & les descrip-
tions. Ce genre d'affection, qui n'est point lié
avec nos besoins physiques, a fait dire à quel-
ques philosophes, que notre ame étant un mou-
vement, aimoit toutes les émotions extraordi-
naires. Voilà pourquoi, disent-ils, tant de gens
courent voir les exécutions à la Greve. A la
vérité, dans ces sortes de spectacles, il n'y a
aucun effet pittoresque. Mais ils ont avancé
leur axiome aussi légérement que tant d'autres,
dont leurs ouvrages sont remplis. D'abord, c'est
que notre ame aime autant le repos que le
mouvement. Elle est une harmonie fort douce
& fort aisée à renverser par de grandes émo-
tions; & quand elle seroit de sa nature un mou-
vement, je ne vois pas qu'elle dut aimer ceux
qui la menacent de sa destruction. Lucrece, à
mon avis, a bien mieux rencontré, quand il

dit que ces fortes de goûts naiffent du fentiment de notre fécurité, qui redouble à la vue du danger dont nous fommes à couvert. Nous aimons, dit-il, à voir des tempêtes du rivage. C'eft fans doute par ce retour fur lui-même, que le peuple aime à raconter, dans les foirées d'hiver, auprès du feu, en famille, des hiftoires effrayantes de revenans, d'hommes égarés la nuit dans les bois, de voleurs de grand chemin. C'eft auffi par le même fentiment, que les honnêtes gens aiment à voir des tragédies, & à lire des defcriptions de batailles, de naufrages & de ruines d'empire. La fécurité du bourgeois redouble par les dangers du guerrier, du marin & du courtifan. Ce genre de plaifir naît du fentiment de notre mifere, qui eft, comme nous l'avons dit, un des inftincts de notre mélancolie. Mais nous avons encore en nous un fentiment plus fublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittorefque, & de toute idée de fécurité: c'eft celui de la Divinité, qui fe mêle toujours à nos affections mélancoliques, & qui en fait le plus grand charme. Nous en allons déterminer quelques caracteres, en fuivant les impreffions que nous font les ruines de différens genres. Ce fujet eft très-neuf & très-riche; mais le tems & mes forces ne me permettent pas de l'appro-

fondir. J'en dirai toutefois deux mots en passant, pour disculper & relever de mon mieux la nature humaine.

Le cœur humain est si naturellement porté à la bienveillance, que le spectacle d'une ruine, qui ne nous rappelle que le malheur des hommes, nous inspire l'horreur, quelque effet pittoresque qu'elle nous présente. Je me trouvai à Dresde, en 1765, plusieurs années après son bombardement. Cette ville petite, mais très-commerçante & très-jolie, formée plus d'à-moitié de petits palais bien alignés, dont les façades étoient ornées, en dehors, de peintures, de colonnades, de balcons & de sculptures, étoit alors plus d'à moitié ruinée. L'ennemi y avoit dirigé la plupart de ses bombes sur l'église luthérienne de S. Pierre, bâtie en rotonde, & si solidement voûtée, qu'un grand nombre de ces bombes frapperent la coupole, sans pouvoir l'endommager, & rebondirent sur les palais voisins, qu'elles embraserent & firent écrouler en partie. Les choses y étoient encore au même état qu'à la fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avoit seulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombroient; ce qui formoit de chaque côté, de longs parapets de pierres noircies. Il y avoit des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toit jus-

qu'aux caves. On y diſtinguoit des bouts d'eſcaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapiſſés de papiers de la Chine, des fragmens de glaces de miroir, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'étoit reſté à d'autres, que les maſſifs des cheminées qui s'élevoient au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires & blanches. Plus du tiers de la ville étoit réduit dans ce déplorable état. On y voyoit aller & venir triſtement les habitans, qui étoient auparavant ſi gais, qu'on les appeloit les François de l'Allemagne. Ces ruines, qui préſentoient une multitude d'accidens très-ſinguliers par leurs formes, leurs couleurs & leurs groupes, jetoient dans une noire mélancolie ; car on ne voyoit là que des traces de la colere d'un roi, qui n'étoit pas tombée ſur les gros remparts d'une ville de guerre, mais ſur les demeures agréables d'un peuple induſtrieux. J'ai vu même plus d'un Pruſſien en être touché. Je ne ſentis point du tout, quoique étranger, ce retour de ſécurité qui s'éleve en nous à la vue d'un danger dont on eſt à couvert ; mais au contraire une voix affligeante ſe fit entendre dans mon cœur, qui me diſoit, *ſi c'étoit là ta patrie !*

Il n'en eſt pas ainſi des ruines occaſionnées par le tems. Celles-là nous plaiſent, en nous

jetant dans l'infini ; elles nous portent à plusieurs siecles en arriere, & nous intéressent à proportion de leur antiquité. Voilà pourquoi les ruines de l'Italie nous affectent plus que les nôtres ; celles de la Grece, plus que celles de l'Italie ; & celles de l'Egypte, plus que celles de la Grece. La premiere fois que je vis un monument antique, ce fut auprès d'Orange. C'étoit l'arc de triomphe que Marius éleva après la défaite des Cimbres. Il est à quelque distance de la ville, au milieu des champs. C'est un massif oblong à trois arcades, à-peu-près comme la porte Saint-Denis. Quand j'en fus près, je n'avois pas assez d'yeux pour le regarder. Je m'écriai d'abord : Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! & mon imagination me porta d'une traite à Rome ; & au tems de Marius. Il me seroit difficile de décrire tous les sentimens qui s'éleverent successivement en moi. D'abord, ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes, comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étoient venus pour envahir l'Italie, comme des brigands. Je remarquai que si cet arc de triomphe étoit un monument des victoires des Romains sur les Cimbres, il en étoit un aussi du pouvoir du tems sur les Romains. J'y distinguai, dans le

bas relief de la frise, qui représente un combat, une enseigne où on lisoit distinctement ces lettres, S. P. Q. R. *Senatus Populus Que Romanus*; & une autre où il y avoit M. O.... dont je ne pus pas interpréter le sens. Pour les guerriers, ils étoient si usés, qu'on ne leur voyoit plus ni armes, ni physionomie. Il y en avoit même qui n'avoient plus de jambes. Le massif de ce monument étoit, d'ailleurs, bien conservé, à l'exception d'un des pieds droits d'une arcade, qu'un curé du voisinage avoit fait démolir pour réparer son presbytere. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions sur l'excellence de la construction des anciens dans les monumens publics : car, quoique le pied droit, qui supportoit un côté d'une des arcades, eût été démoli comme je l'ai dit, cependant la partie de la voûte qui en étoit soutenue, étoit restée en l'air sans appui, comme si ses voussoirs avoient été collés les uns aux autres. Il me vint aussi dans l'idée, que le curé démolisseur étoit peut-être descendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres François descendons des anciens peuples du nord, qui ont envahi l'Italie. Ainsi, la démolition exceptée, que je n'approuvois pas, par respect pour l'antiquité, je pensois aux vicissitudes des choses humaines, qui mettent les vainqueurs à la place

place des vaincus, & les vaincus à celle des vainqueurs. Je me figurois donc, que comme Marius avoit vengé l'honneur des Romains & détruit la gloire des Cimbres, un des descendans des Cimbres détruisoit à son tour celle de Marius; & que les jeunes filles du voisinage venoient peut-être, les jours de fête, danser à l'ombre de cet arc de triomphe, sans se soucier ni de celui qui l'avoit bâti, ni de celui qui le démolissoit.

Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes, inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, & la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monumens, des giroflées jaunes, des chænopodium, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisieres de mousses, & toutes les plantes saxatiles qui forment par leurs fleurs & leurs attitudes les contrastes les plus agréables avec les rochers. Je me suis arrêté autrefois avec plaisir dans le jardin du Luxembourg, à l'extrémité de l'allée des carmes, pour y considérer un morceau d'architecture qui avoit été destiné, dans son origine, à faire une fontaine. D'un côté du fronton qui le couronne, est couché un vieux Fleuve sur le visage duquel le tems

a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciſeau du ſculpteur : il en a fait tomber une cuiſſe, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reſte de la Naïade qui étoit vis-à-vis, de l'autre côté du fronton, que la partie inférieure du corps. Sa tête, ſes épaules & ſes bras ont diſparu. Ses mains tiennent encore l'urne d'où ſortent, au-lieu de plantes fluviatiles, celles qui ſe plaiſent dans les lieux les plus ſecs, des touffes de giroflées jaunes, des piſſenlits & de longues gerbes de graminées ſaxatiles.

Une belle architecture donne toujours de belles ruines. Les plans de l'art s'allient alors avec la majeſté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aſpect plus impoſant que les tours antiques & bien élevées que nos ancêtres bâtiſſoient ſur le ſommet des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, & du couronnement deſquelles ſortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cîmes. J'en ai vu d'autres dont les machicoulis & les créneaux, jadis meurtriers, étoient tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant & tendre formoient des oppoſitions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuſes & rembrunies.

L'intérêt d'une ruine augmente quand il s'y

joint quelque ſentiment moral ; par exemple, quand ces tours dégradées ont été les aſyles du brigandage. Tel a été, dans le pays de Caux, un ancien château appelé le château de Lilebonne. Les hauts murs qui forment ſon enceinte ſont écornés aux angles, & ſont ſi couverts de lierre qu'il y a peu d'endroits où l'on apperçoive leurs aſſiſes. Du milieu de leurs cours où je ne vois pas qu'il ſoit facile de pénetrer, s'élevent de hautes tours crénelées, du ſommet deſquelles ſortent de grands arbres qui paroiſſent dans les airs comme une épaiſſe chevelure. On apperçoit çà & là, à travers les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embraſures & des brêches qui en font appercevoir les eſcaliers, & qui reſſemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler autour de cette habitation déſolée que des buzes qui planent en ſilence ; & ſi l'on y entend quelquefois la voix d'un oiſeau, c'eſt celle de quelque hibou qui y fait ſon nid. Ce château eſt ſitué ſur un tertre, au milieu d'une vallée étroite formée par des montagnes couvertes de forêts. Quand je me rappelai, à la vue de ce manoir, qu'il étoit autrefois habité par de petits tyrans qui, avant que l'autorité royale fût ſuffiſamment établie dans le royaume, exerçoient de là leur brigandage ſur leurs

malheureux vaſſaux & même ſur les paſſans, il me ſembloit voir la carcaſſe & les oſſemens de quelque grande bête féroce.

Plaiſir des Tombeaux.

Mais il n'y a point de monumens plus intéreſſans que les tombeaux des hommes, & ſurtout ceux de nos parens. Il eſt remarquable que tous les peuples naturels, & même la plupart des peuples civiliſés, ont fait des tombeaux de leurs ancêtres le centre de leurs dévotions & une partie eſſentielle de leur religion. Il en faut excepter ceux dont les peres ſe font haïr des enfans par une éducation triſte & cruelle, c'eſt-à-dire, les peuples occidentaux & méridionaux de l'Europe. Par tout ailleurs, cette religieuſe mélancolie eſt répandue. Les tombeaux des ancêtres ſont, à la Chine, un des principaux embelliſſemens des fauxbourgs des villes & des collines des campagnes. Ils ſont les plus forts liens de la patrie chez les peuples ſauvages. Quand les Européens ont quelquefois propoſé à ceux-ci de changer de territoire, ils leur ont répondu : " Dirons-nous „ aux os de nos peres, levez-vous, & ſuivez-„ nous dans une terre étrangere? „ Ils ont toujours regardé cette objection ſans ſolution. Les tombeaux ont fourni aux poéſies d'Young

& de Geſſner des images pleines de charmes. Nos voluptueux qui reviennent quelquefois aux ſentimens de la nature, en font conſtruire de factices dans leurs jardins. A la vérité, ce ne ſont pas ceux de leurs parens. D'où peut leur venir ce ſentiment de mélancolie funebre au milieu des plaiſirs? N'eſt-ce pas de ce que quelque choſe ſubſiſte encore après nous? Si un tombeau ne leur faiſoit naître que l'idée de ce qu'il doit renfermer, c'eſt-à-dire, d'un cadavre, ſa vue révolteroit leur imagination. La plupart d'entre eux craignent tant de mourir! Il faut donc qu'à cette idée phyſique il ſe joigne quelque ſentiment moral. La mélancolie voluptueuſe qui en réſulte naît, comme toutes les ſenſations attrayantes, de l'harmonie de deux principes oppoſés, du ſentiment de notre exiſtence rapide & de celui de notre immortalité, qui ſe réuniſſent à la vue de la derniere habitation des hommes. Un tombeau eſt un monument placé ſur les limites des deux mondes.

Il nous préſente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie & l'image d'un éternel repos; enſuite il éleve en nous le ſentiment confus d'une immortalité heureuſe, dont les probabilités augmentent à meſure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus

vertueux. C'eſt là où ſe fixe notre vénération. Et cela eſt ſi vrai, que quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate & celle de Néron, perſonne ne voudroit avoir dans ſes boſquets celle de l'empereur romain, quand même elle ſeroit renfermée dans une urne d'argent; & qu'il n'y a perſonne qui ne mît celle du philoſophe dans le lieu le plus honorable de ſon appartement, quand elle ne ſeroit que dans un vaſe d'argile.

C'eſt donc par cet inſtinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inſpirent une vénération ſi touchante. C'eſt par le même ſentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables, nous donnent tant de regrets; car, comme nous le verrons bientôt, les attraits de l'amour ne naiſſent que des apparences de la vertu. Voilà pourquoi nous ſommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le ſouvenir de ſon innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendriſſement une tombe, ſous laquelle repoſe une jeune femme, l'amour & l'eſpérance de ſa famille, par ſes vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monumens, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils ſont ſimples, plus ils donnent d'énergie au

ſentiment de la mélancolie. Ils ſont plus d'effet, pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puiſſance. C'eſt ſur-tout à la campagne que leur impreſſion ſe fait vivement ſentir. Une ſimple foſſe y a fait ſouvent verſer plus de larmes que les catafalques des cathédrales (1). C'eſt là que la douleur prend

---

(1) Nos artiſtes font verſer des larmes à des ſtatues de marbre auprès des tombeaux des grands. Il faut bien y faire pleurer des ſtatues, quand les hommes n'y pleurent pas. J'ai vu pluſieurs enterremens de gens riches; j'y ai vu bien rarement quelqu'un verſer des larmes, ſi ce n'eſt par fois quelque vieux domeſtique qui ſe trouvoit peut-être ſans reſſource. Il y a quelque tems que, paſſant par une rue aſſez déſerte du fauxbourg Saint-Marceau, je vis un cercueil à l'entrée d'une petite maiſon. Il y avoit auprès de ce cercueil une femme à genoux qui prioit Dieu, & qui paroiſſoit abſorbée dans le chagrin. Cette femme ayant apperçu au bout de la rue les prêtres qui venoient faire la levée du corps, ſe leva & s'enfuit, en ſe mettant les deux mains ſur les yeux, & en jetant des cris lamentables. Des voiſins voulurent l'arrêter pour la conſoler, mais ce fut en vain. Comme elle paſſa auprès de moi, je lui demandai ſi elle regrettoit ſa fille ou ſa mere. « Hélas! Monſieur, me dit-elle toute en » pleurs, je regrette une dame qui me faiſoit gagner

de la ſublimité ; elle s'éleve avec les vieux ifs des cimetieres ; elle s'étend avec les plaines & les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du ſoleil & les ténebres de la nuit. Les travaux les plus rudes & les deſtinées les plus humiliantes, n'en peuvent éteindre l'impreſſion dans les cœurs des plus miſérables. " Pendant l'eſpace de deux ans, dit le Pere du Tertre, „ notre negre Dominique, après la mort de ſa „ femme, ne manquoit pas un ſeul jour, ſi-tôt „ qu'il étoit revenu de la place, de prendre „ le garçon & la petite fille qu'il en avoit „ eus, & de les porter ſur la foſſe de la „ défunte, où il pleuroit devant eux une bonne „ demi-heure, ce que ſes petits enfans fai- „ ſoient ſouvent à ſon imitation. „ (*Hiſt. des Ant. tr.* 8, *ch.* 1, §. 3.) Quelle oraiſon funebre pour une épouſe & pour une mere ! ce n'étoit cependant qu'une pauvre eſclave.

„ ma pauvre vie ; elle me faiſoit aller en journée. „ Je m'informai des voiſins quelle étoit cette dame bienfaiſante : c'étoit la femme d'un petit menuiſier. Gens riches, quel uſage faites-vous donc des richeſſes pendant votre vie, puiſque perſonne ne pleure à votre mort ?

Il résulte encore de la vue des ruines, un autre sentiment, indépendant de toute réflexion ; c'est celui de l'heroïsme. De grands généraux ont employé plus d'une fois leur effet sublime, pour exalter le courage de leurs soldats. Alexandre engage son armée, chargée des dépouilles de la Perse, à brûler ses bagages ; & dès qu'elle y a mis le feu, elle est prête à le suivre au bout du monde. Guillaume, duc de Normandie, en débarquant en Angleterre, incendie ses propres vaisseaux, & ses troupes font la conquête de ce royaume. Mais il n'y a point de ruines qui élevent en nous de si grands sentimens, que celles de la nature. Elles nous montrent cette grande prison de la terre, où nous sommes renfermés, sujette elle-même à la destruction, & nous détachant subitement de nos préjugés & de nos passions, comme d'une représentation théâtrale, momentanée & frivole. Lorsque Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre, ses habitans, en s'échappant de leurs maisons, s'embrassoient les uns & les autres, grands & petits, amis & ennemis, inquisiteurs & juifs, connus & inconnus ; chacun partageoit ses habits & ses vivres avec ceux qui n'avoient rien. J'ai vu arriver quelque chose de semblable dans des tempêtes, sur des vaisseaux près de pé-

rir. Le premier effet du malheur, dit un écrivain célebre, est de roidir l'ame, & le second, de la briser. C'est que le premier mouvement de l'homme, dans le malheur, est de s'élever vers la Divinité; & le second, de redescendre aux besoins physiques. Ce dernier effet est celui de la réflexion, mais le sentiment moral & sublime s'empare presque toujours du cœur à l'aspect d'une grande destruction.

Ruines de la Nature.

Lorsque les bruits de la fin du monde se répandirent en Europe, il y a quelques siecles, une infinité de personnes se dépouillerent de leurs biens; & il ne faut pas douter qu'on ne vît encore arriver la même chose de nos jours, si de pareilles opinions s'accréditoient. Mais ces ruines totales & subites ne sont point à craindre dans les plans infiniment sages de la nature: rien ne s'y détruit, qui n'y soit réparé.

Les ruines apparentes de la terre, comme les rochers qui en hérissent la surface en tant d'endroits, ont leur utilité. Les rochers ne nous paroissent des ruines que parce qu'ils ne sont ni équarris ni polis, comme les pierres de nos monumens; mais leurs anfractuosités sont nécessaires aux végétaux & aux animaux,

qui doivent y trouver de la nourriture & des débris. Ce n'eſt que pour les êtres végétatifs & ſenſitifs que la nature a créé le regne foſſile ; & dès que l'homme en éleve des maſſes inutiles à ces objets ſur la ſurface de la terre, elle ſe hâte d'y imprimer ſon ciſeau, afin de les employer à l'harmonie générale.

Si nous conſidérons la fin & l'origine de ſes ouvrages, ceux des peuples les plus célebres nous paroîtroient bien frivoles. Il n'étoit pas beſoin que les nations élevaſſent de ſi grands aſſemblages de pierres, pour m'inſpirer un jour du reſpect par leur antiquité. Un petit caillou de nos rivieres eſt plus ancien que les pyramides de l'Egypte. Une multitude de villes ont été détruites depuis qu'il à été créé. Si je veux ajouter quelque ſentiment moral aux monumens de la nature, je peux me dire, à la vue d'un rocher : C'eſt peut-être ici que ſe repoſoit le bon Fénélon, en méditant ſon divin Télémaque ; on y gravera peut-être un jour qu'il a fait une révolution en Europe, en apprenant à ſes rois que leur gloire conſiſtoit dans le bonheur des hommes, & le bonheur des hommes dans les travaux de l'agriculture : la poſtérité arrêtera ſes regards ſur la même pierre où je fixe aujourd'hui les miens. C'eſt ainſi que j'embraſſe le paſſé & l'avenir à la

vue d'un rocher tout brute, & que le consacrant à la vertu, par une simple inscription, je le rends plus vénérable qu'en le décorant des cinq ordres de l'architecture.

Du Plaisir de la Solitude.

C'est encore la mélancolie qui rend la solitude si attrayante. La solitude flatte notre instinct animal, en nous offrant des abris d'autant plus tranquilles, que les agitations de notre vie ont été plus grandes; & elle étend notre instinct divin, en nous donnant des perspectives où les beautés naturelles & morales se présentent avec tous les attraits du sentiment. C'est par l'effet de ces contrastes & de cette double harmonie, qu'il n'y a point de solitude plus douce que celle qui est voisine d'une grande ville, ni de fête populaire plus agréable que celle qui est donnée près d'une solitude.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Si l'amour n'étoit qu'une sensation physique, je ne voudrois que laisser raisonner & agir deux amans, conséquemment aux loix physiques du mouvement du sang, de la filtration du chyle & des autres humeurs du corps, pour en dégoûter le plus vil libertin; son acte principal même

même est accompagné du sentiment de la honte, dans les hommes de tous les pays. Il n'y a point de peuple qui se prostitue publiquement; & quoique des voyageurs éclairés aient avancé que les habitans de l'île de Taïti avoient cet infâme usage, des observateurs plus attentifs ont vérifié depuis, qu'il n'étoit particulier dans cette nation qu'aux filles du plus bas étage, & que les autres classes y conservoient les apparences de modestie communes à tous les hommes.

Je ne saurois trouver dans la nature de cause directe de la pudeur. Si l'on dit que l'homme a honte de l'acte vénérien, parce qu'il le rend semblable aux animaux, cette raison ne suffit pas; car le sommeil, le boire & le manger l'en rapprochent encore plus souvent, & toutefois il n'en a aucune honte. A la vérité, il y a une cause de la pudeur dans l'acte physique: mais d'ou vient celle qui en occasionne le sentiment moral? Non-seulement on dérobe cet acte à la vue, mais même le souvenir. La femme le regarde comme un témoignage de sa foiblesse: elle apporte une longue résistance aux attaques de l'homme. D'où vient que la nature a mis dans son cœur cet obstacle, qui y triomphe souvent du plus doux des penchans & de la plus fougueuse des passions?

Indépendamment des causes particulieres de la pudeur, qui me sont inconnues, je crois en trouver une dans les deux puissances dont l'homme est formé. Le sens de l'amour étant, pour ainsi dire, le centre auquel viennent aboutir toutes les sensations physiques, comme celles des parfums, de la musique, des couleurs & des formes agréables, du toucher, des douces températures & des saveurs; il en résulte une opposition très-forte avec cette autre puissance intellectuelle, d'où dérivent les sentimens de la divinité & de l'immortalité. Leur contraste est d'autant plus tranché, que l'acte du premier est en lui-même brute & aveugle, & que le sentiment moral qui accompagne d'ordinaire l'amour est plus développé & plus sublime. Aussi les amans, pour subjuguer leur maîtresse, ne manquent jamais de faire précéder celui-ci, & d'employer tous leurs efforts pour l'amalgamer avec l'autre sensation. Ainsi, la pudeur vient à mon avis du combat de ces deux puissances; & voilà pourquoi les enfans n'en ont point naturellement, parce que le sens de l'amour n'est pas encore développé en eux; que les jeunes gens en ont beaucoup, parce que ces deux puissances ont en eux toute leur énergie; & que la plupart de nos vieillards, n'en ont point du tout, parce qu'ils ont perdu le sens de l'a-

mour, par la défaillance de la nature en eux, ou son sentiment moral, par la corruption de la société; ou, ce qui arrive souvent, tous les deux ensemble, par le concours de ces deux causes.

Comme la nature a fait ressortir à cette passion qui devoit reperpétuer la vie humaine, toutes les sensations animales, elle y a réuni aussi tous les sentimens de l'ame; en sorte que l'amour présente à deux amans, non-seulement les sentimens qui se lient avec nos besoins & à l'instinct de notre misere, comme ceux de protection, de secours, de confiance, de support, de repos, mais encore tous les instincts sublimes qui élevent l'homme au-dessus de l'humanité. C'est dans ce sens que Platon définissoit l'amour, une entremise des dieux envers les jeunes gens (1).

---

(1) C'est par l'influence sublime de cette passion, que les Thébains formerent un bataillon de héros appelé la bande sacrée; ils périrent tous ensemble à la bataille de Chéronée. On les trouva couchés tous sur la même ligne, l'estomac percé de grands coups de piques, & le visage tourné vers l'ennemi. Ce spectacle tira des larmes des yeux de Philippe même, leur vainqueur. Lycurgue avoit employé aussi le pouvoir de l'amour dans l'éducation des Spartiates, & il en

Qui voudroit connoître la nature humaine, n'auroit qu'à étudier celle de l'amour; il y verroit naître tous les ſentimens dont j'ai parlé, & une foule d'autres que je n'ai ni le tems, ni le talent de développer. Nous remarquerons d'abord que cette affection naturelle développe dans chaque être ſon caractere principal, en lui donnant toute ſon extenſion. Ainſi, par exemple, c'eſt dans la ſaiſon où chaque plante ſe

---

fit un des grands ſoutiens de ſa république. Mais, comme le contre-poids animal de ce ſentiment céleſte ne ſe trouvoit plus dans l'objet aimé, il jeta quelquefois les Grecs dans les déſordres qu'on leur a juſtement reprochés. Leurs légiſlateurs ne jugerent les femmes que propres à donner des enfans; ils ne virent pas qu'en favoriſant l'amour entre les hommes, ils affoibliſſoient celui qui devoit réunir les ſexes, & que pour reſſerrer les liens de leur politique, ils rompoient ceux de la nature.

La république de Lycurgue avoit encore d'autres défauts naturels, entr'autres, l'eſclavage des ilotes. Ces deux points exceptés, je le regarde comme le plus ſublime génie qui ait exiſté; encore peut-on l'excuſer, par les obſtacles de toute eſpece qu'il rencontra dans l'établiſſement de ſes loix.

Il y a dans les harmonies des différens âges de la vie humaine de ſi doux rapports, de la foibleſſe des enfans à la force de leurs parens, du courage & de l'amour entre les jeunes gens des deux ſexes à la vertu

reperpétue par ses fleurs & ses fruits, qu'elle acquiert toute sa perfection & les caractères qui la déterminent invariablement. C'est dans la saison des amours que les oiseaux qui chantent redoublent leur mélodie, & que ceux qui excellent par leurs couleurs ont leurs beaux plumages, dont ils prennent plaisir à faire éclater les nuances, en se rengorgeant, en faisant la roue avec leur queue, ou en étendant leurs

---

& à la religion des vieillards sans passions, que je m'étonne qu'on n'ait pas présenté au moins un tableau d'une société humaine, concordante ainsi avec tous les besoins de la vie & les loix de la nature. Il y en a quelques essais dans le Télémaque, entr'autres, dans les mœurs des peuples de la Bœtique; mais ils ne sont qu'indiqués. Je crois qu'une pareille société, ainsi liée dans toutes ses parties, atteindroit au plus grand degré de bonheur social où puisse parvenir la nature humaine sur la terre, & seroit inébranlable à tous les orages de la politique. Loin de craindre ses voisins, elle en feroit la conquête sans armes, comme l'ancienne Chine, par le seul spectacle de sa félicité & par l'influence de ses vertus. J'avois eu dessein d'étendre cette idée, à l'instigation de J. J. Rousseau, en faisant l'histoire d'un peuple de la Grece, bien connu des poetes, parce qu'il a vécu suivant la nature, & par cette raison, presque ignoré de nos ecrivains politiques; mais le tems ne m'a permis que d'en ébaucher le plan, & d'en achever tout au plus le premier livre.

ailes à terre. C'eſt alors que le fort taureau préſente ſa tête & menace de la corne, que le courſier léger s'exerce à la courſe dans les plaines, que les bêtes féroces rempliſſent les forêts de rugiſſemens, & que la femelle du tigre, exhalant l'odeur du carnage, fait retentir les ſolitudes de l'Afrique de ſes miaulemens affreux, & paroît remplie d'attraits à ſes cruels amans.

C'eſt auſſi dans l'âge d'aimer, que ſe développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'eſt alors que l'innocence, la candeur, la ſincérité, la pudeur, la générofité, l'héroïſme, la foi ſainte, la piété s'expriment en graces ineffables dans l'attitude & les traits de deux jeunes amans. L'amour prend dans leurs ames pures tous les caracteres de la religion & de la vertu. Ils fuient les aſſemblées tumultueuſes des villes, les routes corrompues de l'ambition, & cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre où ils puiſſent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les conſtellations de la nuit, reçoivent tour à tour leurs ſermens. Souvent égarés dans une ivreſſe religieuſe, ils ſe prennent l'un & l'autre pour une divinité. Toute maîtreſſe fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux

pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent leurs paroissent consacrés par leur atmosphere. Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre & de mourir ensemble, ou plutot ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans des siecles infinis, & la mort ne leur paroît que le moyen d'une éternelle réunion. Mais si quelque obstacle vient à les séparer, ni les espérances de la fortune, ni les amitiés des douces compagnes ne peuvent les consoler. Ils ont touché au ciel, ils languissent sur la terre; ils vont, dans leur désespoir, se retirer dans des cloitres, & redemander à Dieu toute leur vie le bonheur qu'ils n'ont entrevu qu'un instant. Long-tems même après leur séparation, quand la froide vieillesse a glacé leurs sens, quand ils ont été distraits par mille & mille soucis étrangers qui leur ont fait oublier tant de fois qu'ils étoient des hommes, leur cœur palpite encore à la vue du tombeau qui renferme l'objet qu'ils ont aimé. Ils l'avoient quitté dans le monde, ils esperent le revoir dans les cieux. Infortunée Héloïse! quels sentimens sublimes éleva dans votre ame la cendre d'Abailard?

Ces émotions célestes ne peuvent être les effets d'un acte animal. L'amour n'est point une petite convulsion, comme l'appelle le divin

Marc-Aurele. C'eſt aux charmes de la vertu & au ſentiment de ſes attributs divins qu'il doit tant d'énergie. Le vice même eſt obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits & le langage. Si les femmes de théâtre captivent tant d'amans, c'eſt qu'elles les ſéduiſent par les illuſions de l'innocence, de la bienveillance, & de la grandeur d'ame, dans les rôles de bergeres, d'héroïnes & de déeſſes qu'elles ont coutume de repréſenter. Leurs graces ſi vantées ne ſont que les apparences des vertus. Si quelquefois au contraire la vertu déplaît, c'eſt qu'elle ſe montre ſous les apparences de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou de quelqu'autre vice qui nous rebute.

Ainſi la beauté naît de la vertu, & la laideur du vice, & ces caracteres s'impriment ſouvent dès la plus tendre enfance par l'éducation. On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux & vicieux, & qu'il y en a de laids & vertueux. Socrate & Alcibiade en ont été de fameux exemples dans l'antiquité. Mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux & vicieux dans l'âge où la phyſionomie prend ſes principaux caracteres, depuis l'enfance juſqu'à l'âge de dix-ſept ans. Il étoit né pauvre; ſon pere voulut le contraindre d'apprendre le métier de ſculpteur, malgré ſa ré-

pugnance. Il fallut qu'un oracle s'opposât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un physionomiste, qu'il étoit sujet aux femmes & au vin, qui sont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes : il se réforma à la fin lui-même ; & rien n'étoit plus beau que ce philosophe quand il parloit de la divinité. Pour l'heureux Alcibiade, né au sein de la fortune, les leçons de Socrate, & l'amour de ses parens & de ses concitoyens, développerent à-la-fois en lui la beauté de son corps & de son ame ; mais, ayant été à la fin entraîné dans le désordre par de mauvaises sociétés, il ne lui resta que la physionomie de la vertu. Quelque séduisant que soit son premier aspect, on y démêle bientot la laideur du vice sur le visage des beaux hommes devenus méchans. On y découvre, malgre leur sourire, je ne sais quoi de faux & de perfide. Cette dissonnance se fait sentir jusque dans leur voix. Tout est masqué en eux, comme leur visage. Nous observerons encore que toutes les formes des êtres organisés expriment des sentimens intellectuels, non-seulement aux yeux de l'homme qui étudie la nature, mais à ceux des animaux, qui sont d'abord éclairés par leur instinct sur ces connoissances, dont la plupart sont si obscures pour nous. Ainsi, par exemple, chaque espece d'a-

nimal a des traits qui expriment ſon caractere. Aux yeux étincelans & inquiets du tigre, on diſtingue ſa férocité & ſa perfidie. La gourmandiſe du porc s'annonce par la baſſeſſe de ſon attitude, & l'inclination de ſa tête vers la terre. Tous les animaux connoiſſent très-bien ces caracteres, car les loix de la nature ſont univerſelles. Par exemple, quoiqu'il y ait aux yeux d'un homme peu attentif une différence extérieure aſſez légere entre un renard & une eſpece de chien qui lui reſſemble, une poule ne s'y méprendra pas. Elle verra celui-ci ſans frayeur auprès d'elle, & elle prendra l'épouvante à la vue de l'autre. Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ſes traits quelque paſſion dominante, telles que la cruauté, la volupté, la ruſe, la ſtupidité. Mais l'homme ſeul, quand il n'a point été altéré par les vices de la ſociété, porte ſur ſon viſage l'empreinte d'une origine céleſte. Il n'y a point de trait de beauté qu'on ne puiſſe rapporter à quelque vertu : celui-ci à l'innocence, cet autre à la candeur, ceux-là à la généroſité, à la pudeur, à l'héroïſme. C'eſt à leur influence que l'homme doit le reſpect & la confiance que lui portent les animaux dans tous les pays où ils n'ont point été dénaturés par de fréquentes perſécutions. Quelques charmes qu'il y ait dans

l'harmonie des couleurs & des formes de la figure humaine, on ne voit pas que son effet physique dût influer sur les animaux, s'il n'y joignoit l'empreinte de quelque puissance morale. L'embonpoint des formes ou la fraîcheur des couleurs devroit plutôt exciter l'appétit des bêtes feroces, que leur respect ou leur amour. Enfin, comme nous distinguons leur caractere passionné, elles distinguent pareillement le nôtre, & savent très-bien juger si nous sommes cruels ou pacifiques. Le gibier qui fuit les sanguinaires chasseurs, se rassemble autour des paisibles bergers.

On a avancé que la beauté étoit arbitraire chez tous les peuples, mais nous avons réfuté ailleurs cette opinion par des preuves de fait. Les mutilations des negres, leurs découpures de peau, leurs nez écrasés, leurs fronts comprimés; les têtes plates, longues, rondes & pointues des sauvages du nord de l'Amérique; les levres percées des Bresiliens; les grandes oreilles des peuples de Laos, en Asie, & de quelques nations de la Guianne, sont des effets de la superstition ou d'une mauvaise éducation. Les animaux féroces sont frappés même de ces difformités. Tous les voyageurs rapportent unanimement, que quand les lions ou les tigres affamés, ce qui est fort rare, attaquent de nuit

quelques caravannes, ils se jettent d'abord sur les animaux, & ensuite sur les Indiens ou les noirs. La figure européenne, avec sa simplicité, leur en impose beaucoup plus, que défigurée par les caracteres africains ou asiatiques.

Quand elle n'a point été altérée par les vices de la société, son expression est sublime. Un Napolitain, appelé Jean-Baptiste Porta, s'est avisé d'y trouver des rapports avec les figures des bêtes. Il a fait, à cette occasion, un livre dont les gravures représentent des têtes d'hommes, ressemblantes à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc & de bœuf. Son systême favorise nos opinions modernes, & s'allie assez bien avec les altérations que les passions apportent à la figure humaine. Mais je voudrois bien savoir d'après quel animal Pigalle a fait ce charmant Mercure que j'ai vu à Berlin; & d'après les passions de quelles bêtes les sculpteurs Grecs firent le Jupiter du Capitole, la Vénus pudique, & l'Apollon du Vatican? Dans quels animaux ont-ils étudié ces expressions divines?

Je suis persuadé, comme je l'ai dit, qu'il n'y a pas un beau trait dans une figure, qu'on ne puisse rapporter à quelque sentiment moral, relatif à la vertu & à la Divinité. On pourroit rapporter de même les traits de la laideur, à quelque

quelque affection vicieuse, comme à la jalousie, à l'avarice, à la gourmandise & à la colere. Pour démontrer à nos philosophes, combien ils s'égarent lorsqu'ils veulent faire les passions les seuls mobiles de la vie humaine, je voudrois qu'on leur présentât les expressions de toutes les passions réunies dans une seule tête; par exemple, l'air lubrique & obscene d'une courtisane, avec l'air fourbe & féroce d'un ambitieux; & qu'on y joignit encore quelques traits de la haine & de l'envie, qui sont des ambitions négatives. Une tête qui les réuniroit toutes, seroit plus hideuse que celle de Méduse; elle ressembleroit à celle de Néron.

Chaque passion a un caractere animal, comme l'a très-bien trouvé Jean-Baptiste Porta. Mais chaque vertu a aussi le sien; & une physionomie n'est jamais plus intéressante, que quand on y distingue une affection céleste combattant contre une passion. Je ne sais même s'il est possible d'exprimer une vertu, autrement que par un triomphe de cette espece. C'est ainsi que la pudeur paroît si aimable sur le visage d'une jeune personne, parce que c'est le combat de la plus forte des passions animales, avec un sentiment sublime. L'expression de la sensibilité, rend aussi un visage très-touchant, parce que l'ame s'y montre dans un état de souffrance, &

que cette vue excite en nous une vertu, qui eſt le ſentiment de la pitié. Si la ſenſibilité de cette figure eſt active, c'eſt-à-dire, ſi elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expreſſion divine de la généroſité.

Je crois que les tableaux & les ſtatues les plus célebres de l'antiquité, n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expreſſion de ce double caractere, c'eſt-à-dire, à l'harmonie qui naît des deux ſentimens oppoſés de la paſſion & de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les chefs-d'œuvre de la ſculpture & de la peinture des anciens, les plus vantés, comportoient tous ce genre de contraſte. On en voit aſſez d'exemples dans leurs ſtatues comme dans la Vénus pudique, & dans le Gladiateur mourant, qui conſerve encore dans ſa chûte, le reſpect de ſa gloire, au moment où la mort le ſaiſit. Tel étoit encore l'Amour lançant la foudre, d'après Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitele ou à Scopas. Un enfant aimable lançant de ſes petites mains la foudre de Jupiter, devoit faire naître à-la-fois le ſentiment de l'innocence, & celui de la terreur. Au caractere du dieu ſe joignoit celui d'un homme également attrayant & redoutable. Je crois que les tableaux des anciens exprimoient encore mieux ces har-

monies de ſentimens oppoſés. Pline, qui nous a conſervé la mémoire des plus fameux, cite, entre autres, un tableau d'Athénion de Maronée, repréſentant Ulyſſe cauteleux & fin, qui reconnoit Achille déguiſé en fille, en lui préſentant des hardes de femme, parmi leſquelles il y avoit une épée. Le mouvement bruſque avec lequel Achille ſe ſaiſit de cette épée, devoit faire un contraſte charmant avec ſes habits & ſon maintien composé de nymphe; & il en devoit réſulter un autre dans Ulyſſe qui ne devoit pas être moins intéreſſant, avec ſon air cauteleux & l'expreſſion de ſa joie, contenue par ſa prudence, de peur qu'en découvrant Achille il ne vînt à ſe découvrir lui-même. Un autre plus touchant d'Ariſtide de Thebes, repréſentoit Biblis mourante de l'amour qu'elle portoit à ſon frere. On y devoit diſtinguer le ſentiment de la vertu, qui repouſſoit loin d'elle un amour criminel, & celui de l'amitié fraternelle qui rappeloit l'amour ſous les apparences mêmes de la vertu. Ces cruelles conſonnances, le déſeſpoir d'être trahie par ſon propre cœur, le déſir de mourir pour cacher ſa honte, le déſir de vivre pour revoir l'objet aimé, la ſanté flétrie par de ſi douloureux combats, devoient exprimer au milieu des langueurs de la mort & de la vie, les contraſtes les plus inté-

reſſans ſur le viſage de cette fille infortunée. Dans un autre tableau du même Ariſtide, on admiroit une mere bleſſée à la mamelle, au ſiege d'une ville, & qui donnoit à teter à ſon enfant. Elle ſembloit craindre, dit Pline, qu'il ne ſuçât ſon ſang avec ſon lait. Alexandre en faiſoit tant de cas, qu'il le fit tranſporter à Pella, lieu de ſa naiſſance. Ce devoit être une noble victoire que celle où l'amour maternel triomphoit d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Pouſſin avoit fait de cette vertu, l'expreſſion principale de ſon tableau du déluge. Rubens l'a miſe d'une maniere admirable dans le viſage de ſa Médicis, où l'on diſtingue à-la-fois la douleur & la joie de l'enfantement. Il releve encore la violence de la paſſion phyſique, par l'attitude nonchalante où eſt jetée la reine dans un fauteuil, & par ſon pied nu, ſorti de ſa pantoufle; & de l'autre, la ſublimité du ſentiment moral qu'elle éprouve, par les hautes deſtinées de ſon enfant qui lui eſt préſenté par un Dieu, & qui eſt couché dans un berceau de grappes de raiſin & d'épis de bled, ſymboles de la félicité de ſon regne. C'eſt ainſi que les grands maîtres ne ſe contentoient pas d'oppoſer mécaniquement des groupes & des vides, des ombres & des lumieres, des enfans & des vieillards, des pieds & des

mains; mais ils recherchoient, avec le plus grand soin, ces contrastes de nos puissances intérieures, qui s'expriment sur le visage de l'homme en traits ineffables, & qui devoient faire le charme éternel de leurs tableaux. Les ouvrages de le Sueur sont pleins de ces contrastes de sentiment, & il y fait si bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en résulte la plus douce & la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aisé à son pinceau de les rendre, qu'il ne l'est à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple, tiré du Poussin, admirable par ses compositions, mais dont le tems a bien maltraité les couleurs. C'est dans son tableau de l'enlévement des Sabines. Pendant que les soldats Romains emportent, à brasse-corps, les filles effrayées des Sabins, il y a un officier Romain qui en veut enlever une jeune & jolie, qui s'est refugiée dans les bras de sa mere. Il n'ose user de violence envers elle, & il parle à la mer avec tout l'empressement de l'amour & du respect. Il semble lui dire : " Elle sera heureuse avec ,, moi! Que je la doive à l'amour & non pas ,, à la crainte! Je veux moins vous ôter une ,, fille, que vous donner un fils. ,, C'est ainsi qu'en se conformant, dans les habillemens de ses personnages, à la simplicité de leur siecle,

qui les rendoit à-peu-près ſemblables dans toutes les conditions, il n'a pas diſtingué l'officier du ſoldat, par les habits, mais par les mœurs. Il a ſaiſi, à ſon ordinaire, le caractere moral de ſon ſujet, qui eſt d'un bien autre effet que celui du coſtume. J'aurois bien voulu voir de la main de cet homme de génie, les mêmes Sabines, devenues épouſes & meres, entre les deux armées des Sabins & des Romains, " Accourant, comme dit Plutarque, les unes d'un
,, côté, les autres d'un autre, avec pleurs,
,, cris & clameurs, ſe jetant à travers les ar-
,, mes & les morts giſans ſur la terre, de ma-
,, niere qu'il ſembloit qu'elles fuſſent forcenées
,, ou poſſédées de quelque eſprit, les unes por-
,, tant leurs petits enfans de mamelle entre
,, leurs bras; les autres déchevelées, & toutes
,, appelant ores les Sabins, & ores les Ro-
,, mains, par les plus doux noms qui ſoient
,, entre les hommes (1). ,,

Les plus grands effets de l'amour naiſſent, comme nous l'avons dit, des ſentimens contraires, qui viennent à ſe confondre, comme ceux de la haine naiſſent ſouvent des ſentimens ſemblables qui viennent à ſe choquer. Voilà pourquoi il n'y a point de ſentiment

(1) Plutarque, vie de Romulus.

plus agréable que de rencontrer un ami dans un homme que nous estimions notre ennemi, ni de peine plus sensible que de reconnoître pour ennemi celui que nous croyons être notre ami. Ce sont ces effets harmoniques, qui rendent souvent un service passager plus recommandable que de longs bons offices, & l'offense d'un moment plus odieuse que l'inimitié de toute une vie, parce que, dans le premier cas, des sentimens très-opposés viennent à se réunir, & dans le second, des sentimens très-unis viennent à se heurter. Delà vient encore qu'un seul défaut, au milieu des bonnes qualités d'un homme de bien, nous paroît souvent plus déplaisant que tous les vices d'un libertin, où il apparoît une vertu, parce que, par l'effet des contrastes, ces deux qualités sortent davantage, & dominent sur les autres dans les deux caracteres. C'est aussi par la foiblesse de notre esprit, qui, s'attachant toujours à un point unique dans toutes ses considérations, s'arrête à la qualité la plus saillante, pour déterminer son jugement. On ne sauroit dire dans combien d'erreurs nous tombons, faute d'étudier ces principes élémentaires de la nature. On pourroit, sans doute, les étendre bien plus loin; mais il me suffit d'en dire assez pour démontrer leur existence.

& pour donner à d'autres le désir d'en faire l'application.

Ces harmonies acquierent plus d'énergie par les contrastes voisins qui les détachent, par les consonnances qui les répetent, & par les autres loix élémentaires dont nous avons parlé; mais quand il s'y joint quelqu'un des sentimens moraux dont nous donnons ici une foible esquisse, alors il en résulte un effet ravissant. Ainsi, par exemple, une harmonie devient, en quelque sorte, céleste, quand elle renferme un mystere qui suppose toujours quelque chose de merveilleux & de divin. J'en éprouvai un jour un effet très-agréable, en parcourant un recueil d'estampes anciennes, qui représentoient l'histoire d'Adonis. Vénus avoit enlevé Adonis enfant à Diane, & l'élevoit avec l'amour. Diane voulut le ravoir, parce qu'il étoit fils d'une de ses nymphes. Un jour donc que Vénus, descendue de son char attelé de colombes, se promenoit, avec ces deux enfans, dans une vallée de Cythere, Diane, à la tête de ses nymphes armées, se mit en embuscade dans une forêt où Vénus devoit passer. Vénus, appercevant son ennemie qui venoit à elle, & ne pouvant ni s'enfuir, ni s'opposer à ce qu'elle lui enlevât Adonis, s'avisa, sur le champ, de lui faire venir des

ailes, & le préſentant, avec l'Amour à Diane, elle lui dit de prendre celui des deux enfans qu'elle croyoit lui appartenir. Tous deux étant également beaux, tous deux de même âge, tous deux ailés, la chaſte Déeſſe des bois n'oſa choiſir ni l'un ni l'autre, & ne prit point Adonis, de peur de prendre l'Amour.

Il y a pluſieurs beautés ſentimentales dans cette fable. Je la racontai un jour à J. J. Rouſſeau, à qui elle fit le plus grand plaiſir. " Rien ,, ne me plaît tant, dit-il, qu'une image ,, agréable qui renferme un ſentiment moral. ,, Nous étions alors dans la plaine de Neuilly, près d'un parc où l'on voyoit un groupe de l'Amour & de l'Amitié, ſous les formes d'un jeune homme & d'une jeune fille de quinze à ſeize ans, qui s'embraſſoient ſur la bouche. A cette vue il me dit : " On a fait une image ,, obſcene, d'après une idée charmante. Rien ,, n'eût été plus agréable que de repréſenter ,, l'un & l'autre dans leur état naturel ; l'A- ,, mitié, comme une grande fille qui careſſe ,, l'Amour enfant. ,, Comme nous étions ſur ce ſujet intéreſſant, je lui citai la fin de cette fable touchante de Philomele & Progné.

Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

Auſſi bien, en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Théſée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas. —
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en ſouvient bien davantage.

„ Quelle ſérie d'idées, s'écria-t-il! que cela „ eſt touchant! „ Sa voix s'étouffa, & les larmes lui vinrent aux yeux. Je ſentis qu'il étoit encore ému par des convenances ſecretes entre les talens & les deſtinées de cet oiſeau, & ſa propre ſituation.

On peut donc voir dans les deux ſujets allégoriques de Diane & d'Adonis, & de l'Amour & de l'Amitié, qu'il y a réellement en nous deux puiſſances diſtinctes dont les harmonies exaltent l'ame, quand l'image phyſique nous jette dans un ſentiment moral, comme dans le premier exemple; & la rabaiſſent au contraire, quand un ſentiment moral nous ramene à une ſenſation phyſique, comme dans l'exemple de l'Amour & de l'Amitié.

Les ſous-entendus ajoutent encore aux expreſſions morales, parce qu'ils ſont conformes à la nature expanſive de l'ame. Ils lui font parcourir un vaſte champ d'idées. Ce ſont ces

fous-entendus qui donnent tant d'effet à la fable du roffignol. Joignez-y encore une multitude d'oppofitions que je n'ai pas le loifir d'analyfer.

Plus l'image phyfique eft éloignée de nous, plus le fentiment moral a d'étendue ; & plus la premiere eft circonfcrite, plus le fentiment a d'énergie. Voilà, fans doute, ce qui rend nos affections fi profondes, lorfque nous regrettons la mort de nos amis. Notre douleur alors fe porte d'un monde à l'autre, & d'un objet plein de charmes à un tombeau. Voilà pourquoi ce paffage de Jérémie renferme une mélancolie fublime : *Vox in ramâ audita eft, ploratus & ululatus multus : Rachel plorans filios fuos & noluit confolari, quia non funt* (1). Toutes les confolations qu'on peut donner fur la terre viennent fe brifer contre ce mot de la douleur maternelle, *non funt.*

Le jet unique de Saint-Cloud me plaît plus que toutes fes cafcades. Cependant, quoique l'image phyfique n'aille pas fe perdre dans l'infini, elle peut y porter la douleur quand elle réfléchit le même fentiment. Je trouve dans Plutarque un grand effet de cette confonnance progreffive. " Brutus, dit-il, défefpérant que " fes affaires fe puffent bien porter, délibéra

(1) Jérémie, 31, 15.

„ de ſortir de l'Italie, & s'en alla à pied par
„ le pays de Lucanie, en la ville d'Elée, qui
„ eſt aſſiſe ſur le bord de la mer, là où Por-
„ cie étant ſur le point de ſe départir d'avec
„ lui pour s'en aller à Rome, tâchoit, le
„ plus qu'elle pouvoit, à diſſimuler la dou-
„ leur qu'elle en portoit en ſon cœur. Mais
„ un tableau la découvrit à la fin, quoiqu'elle
„ ſe fût, au demeurant, juſque-là toujours
„ conſtamment & vertueuſement portée. Le
„ ſujet de la peinture étoit pris des narrations
„ grecques; comme Andromaque accompa-
„ gnoit ſon mari Hector, ainſi qu'il ſortoit de
„ la ville de Troye, pour aller à la guerre,
„ & comment Hector lui rebailloit ſon petit
„ enfant, mais elle avoit les yeux & le re-
„ gard toujours fichés ſur lui. La conformité
„ de cette peinture avec ſa paſſion, la fit
„ fondre en larmes, & retournant pluſieurs
„ fois le jour à revoir cette peinture, elle ſe
„ prenoit toujours à pleurer; ce que voyant
„ Acilius l'un des amis de Brutus, récita les vers
„ d'Andromaque dits à ce propos en *Homere* :

» Hector, tu tiens lieu & de pere & de mere
» En mon endroit; de mari & de frere.

„ Adonc Brutus, en ſe ſouriant : Voire, mais,
„ dit-il, je ne puis de ma part dire à Porcie
„ ce

„ ce que Hector répondit à Andromaque au
„ même lieu du poëte :

» Il ne te faut d'autre chose mêler
» Que d'enseigner tes femmes à filer.

„ Car il est bien vrai que la naturelle foiblesse
„ de son corps ne lui permet pas de pouvoir
„ faire les mêmes actes de prouesse que nous
„ pourrions faire, mais de courage elle se
„ porta aussi vertueusement en la défense du
„ pays comme l'un de nous. „

Cette peinture étoit sans doute sous le péristile de quelque temple bâti sur le bord de la mer. Brutus étoit au moment de s'embarquer sans faste & sans suite. Sa femme, fille de Caton, l'avoit accompagné, peut-être à pied. Près de le quitter, elle jette, pour se consoler, ses regards sur cette peinture consacrée aux Dieux. Elle y voit les adieux d'Hector & d'Andromaque, qui devoient être éternels. Elle se trouble; &, pour se rassurer, elle ramene ses yeux sur son époux. La comparaison s'acheve, son courage l'abandonne, ses larmes débordent, l'amour conjugal l'emporte sur l'amour de la patrie. Deux vertus en opposition. Joignez-y les caracteres d'une nature sauvage, qui s'allient si bien avec la douleur humaine; une profonde solitude; les colonnes & la coupole

de ce temple antique, rongées de l'air marin, & marbrées de mouſſes qui les rendent ſemblables à du bronze vert; un ſoleil couchant qui en dore le faîte; une mer qui briſe au loin, le long des côtes de la Lucanie; les tours d'Elée qu'on apperçoit dans la gorge d'un vallon entre deux montagnes eſcarpées, & cette douleur de Porcie qui nous élance au ſiecle d'Andromaque! Quel tableau à faire à l'occaſion d'un tableau! Artiſtes, ſi vous pouvez le rendre, Porcie, à ſon tour, ſera verſer des larmes.

Je pourrois multiplier à l'infini les preuves des deux puiſſances qui nous gouvernent. J'en ai dit aſſez ſur une paſſion dont l'inſtinct eſt ſi aveugle, pour faire voir que nous y ſommes régis & attirés par d'autres loix que celles de la digeſtion. Nos affections prouvent que notre ame eſt immortelle, puiſqu'elles s'étendent dans toutes les circonſtances où elles ſentent les attributs de la Divinité, tel que celui de l'infini, & qu'elles ne s'arrêtent avec délices ſur la terre, que ſur les attraits de la vertu & de l'innocence.

DE QUELQUES AUTRES SENTIMENS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU.

Il y a encore un grand nombre de loix ſentimentales, dont je n'ai pu m'occuper ici : telles ſont celles d'où dérivent les preſſentimens, les

augures, les songes, les retours d'événemens heureux & malheureux, aux mêmes époques, &c. Leurs effets sont attestés chez les peuples policés & sauvages, par les écrivains profanes & sacrés, & par tout homme attentif aux loix de la nature. Ces communications de l'ame, avec un ordre de choses invisibles, sont rejetées de nos savans modernes, parce qu'elles ne sont pas du ressort de leurs systêmes & de leurs almanachs; mais que de choses existent qui ne sont pas dans les convenances de notre raison, & qui n'en ont pas été même apperçues.

Il y a des loix particulieres qui prouvent l'action immédiate de la Providence sur le genre humain, & qui sont opposées aux loix générales de la physique. Par exemple, les principes de la raison, des passions & du sentiment, ainsi que les organes de la parole & de l'ouïe, sont les mêmes chez tous les hommes; cependant les langues des nations different par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole est-il si différent parmi des êtres qui ont les mêmes besoins, & pourquoi varie-t-il sans cesse des peres aux enfans, en sorte que nous autres François n'entendons plus la langue des Gaulois, & qu'un jour nos descendans n'entendront plus la nôtre. Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine, & le rossignol fait entendre encore

dans nos climats les mêmes harmonies que celles qui ravirent le poëte de Mantoue, fur les rivages du Pô.

On ne fauroit dire, avec de célebres écrivains, que les langues font caractérifées par les climats; car, fi elles en éprouvoient les influences, elles ne changeroient pas dans chaque pays, où chaque climat eft invariable. La langue des Romains a été d'abord barbare, enfuite majeftueufe, & eft devenue à la fin molle & efféminée. Elles ne font pas rudes au nord & douces au midi, comme l'a prétendu J. J. Rouffeau, qui a donné fur ce point trop d'extenfion aux loix phyfiques. La langue des Ruffes, dans le nord de l'Europe, eft fort douce, étant un dialecte du grec; & le jargon des provinces méridionales de la France eft rude & groffier. Les Lapons qui habitent les bords de la mer Glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille; & les Hottentots, qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Efpérance, glouffent comme des coqs-d'inde. La langue des Indiens du Pérou eft pleine de fortes afpirations & de confonnes qui fe choquent. On peut, fans fortir de fon cabinet, reconnoître les divers caracteres des langues de chaque peuple, aux noms que préfentent les cartes géographiques de leur territoire, & fe convaincre que leur rudeffe ou leur

douceur n'a aucune relation avec celles de leurs latitudes.

D'autres obſervateurs ont prétendu que c'étoient les grands écrivains d'une nation qui en déterminoient & en fixoient la langue ; mais les grands écrivains du ſiecle d'Auguſte n'empêcherent pas que la langue latine ne ſe corrompit avant le regne de Marc-Aurele. Ceux du ſiecle de Louis XIV commencent déja à vieillir parmi nous. Si la poſtérité fixe le caractere d'une langue au ſiecle où ont paru de grands écrivains, ce n'eſt point, comme on le prétend, parce qu'elle eſt alors plus pure, car on y trouve autant de ces inverſions de phraſes, de ces décompoſitions de mots, & de ces ſyntaxes embarraſſées qui rendent l'étude métaphyſique de toute grammaire ennuyeuſe & barbare, mais c'eſt parce que les écrits de ces grands hommes étincellent des maximes de la vertu, & nous préſentent mille perſpectives de la Divinité. Je ne doute pas que les ſentimens ſublimes qui les inſpirent, ne les éclairent encore dans l'ordre & la diſpoſition de leurs ouvrages, puiſqu'ils ſont les ſources de toute harmonie. Voilà, à mon avis, d'où réſulte le charme inaltérable qui en fait aimer la lecture, dans tous les tems, aux hommes de toutes les nations ; voilà pourquoi Plutar-

que a effacé la plupart des écrivains de la Grece, quoiqu'il ne fût ni du siecle de Périclès, ni de celui d'Alexandre; & que sa traduction gauloise, faite par le bon Amyot, ira plus loin dans la postérité que la plupart des ouvrages originaux, écrits même sous le siécle de Louis XIV. C'est la bonté morale d'une génération qui caractérise une langue, & la fait passer sans altération à celle qui la suit : voilà pourquoi les langues, les coutumes & les formes des habits passent, en Asie, inviolablement de génération en génération, parce que les peres s'y font aimer de leurs enfans. Mais ces raisons n'expliquent pas la diversité de langue qui existe d'une nation à l'autre. Il me paroîtra toujours surnaturel que des hommes qui jouissent des mêmes élémens, & qui sont assujettis aux mêmes besoins, ne se servent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le soleil éclaire toute la terre, & il porte différens noms chez différens peuples.

Voici encore l'effet d'une loi peu observée; c'est qu'il ne s'éleve aucun homme célebre, dans quelque genre que ce soit, qu'il ne paroisse en même tems, ou dans sa nation, ou dans la nation voisine, un antagoniste, avec des talens & une réputation tout-à-fait opposés : tels ont été Démocrite & Héraclite,

Alexandre & Diogene, Defcartes & Newton, Corneille & Racine, Boffuet & Fénelon, Voltaire & J. J. Rouffeau. J'avois raffemblé fur ces deux derniers hommes célebres, contemporains & morts dans la même année, une multitude de traits, qui prouvoient qu'ils ont contrafté toute leur vie en talens, en mœurs & en fortune; mais j'ai abandonné leur parallele, pour m'occuper de ce travail que j'ai cru plus utile.

Cette balance dans les hommes illuftres, ne paroîtra pas extraordinaire, fi on confidere qu'elle eft une fuite de la loi générale des contraires, qui gouverne le monde, & d'où réfultent toutes les harmonies de la nature : elle doit donc fe manifefter particuliérement dans le genre humain qui en eft le centre, & elle fe montre en effet dans l'équilibre admirable avec lequel les deux fexes naiffent en nombre égal. Elle ne fe fixe pas fur les individus en particulier, car on voit des familles qui font toutes de filles, & d'autres toutes de garçons; mais elle embraffe l'agrégation d'une ville entiere, & d'un peuple, dont les enfans mâles & femelles naiffent toujours en nombre à-peu-près égal. Quelque inégalité de fexe qu'il y ait dans les variétés des naiffances dans les familles, l'égalité fe retrouve dans l'enfemble du peuple.

Mais voici une autre balance auſſi merveilleuſe, & à laquelle je ne crois pas qu'on ait fait attention. Comme il y a beaucoup d'hommes qui périſſent par les guerres, les voyages maritimes & les travaux pénibles & dangereux, il s'enſuivroit, à la longue, que le nombre des femmes devroit aller tous les jours en augmentant. En ſuppoſant qu'il ne pérît chaque année que la dixieme partie des hommes plus que de femmes, la balance des ſexes devroit devenir de plus en plus inégale. La ruine ſociale devroit augmenter par la régularité même de l'ordre naturel. Cependant la choſe n'arrive pas : les deux ſexes ſont toujours à-peu-près auſſi nombreux : leurs occupations ſont différentes ; mais leurs deſtins ſont les mêmes. Les femmes, qui pouſſent ſouvent les hommes à des entrepriſes haſardeuſes pour entretenir leur luxe, ou qui fomentent parmi eux des haines, & même des guerres, pour ſatisfaire leur vanité, ſont emportées, dans la ſécurité de leurs plaiſirs, par des maladies auxquelles les hommes ne ſont pas ſujets ; mais qui réſultent ſouvent des peines morales, phyſiques & politiques que ceux-ci ont éprouvées à leur occaſion. Ainſi, l'équilibre de la naiſſance entre les ſexes, eſt rétabli par l'équilibre de la mort.

La nature a multiplié ces contraſtes harmo-

niques dans tous ses ouvrages, par rapport à l'homme; car les fruits qui servent à nos besoins ont souvent, en eux-mêmes, des qualités opposées, qui se compensent mutuellement.

Ces effets, comme nous l'avons vu ailleurs, ne sont point des résultats mécaniques des climats, aux qualités desquels ils sont souvent opposés. Tous les ouvrages de la nature ont les besoins de l'homme pour fin, comme tous les sentimens de l'homme ont la Divinité pour principe. Ce sont les intentions finales de la nature qui ont donné à l'homme l'intelligence de tous ses ouvrages, comme c'est l'instinct de la Divinité qui a rendu l'homme supérieur aux loix de la nature. C'est cet instinct, qui, diversement modifié par les passions, porte les peuples de la Russie à se baigner dans les glaces de la Néva au plus fort de l'hiver, ainsi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange; qui a rendu, sous les mêmes latitudes, les femmes esclaves aux Philippines, & despotiques à l'île Formose; les hommes efféminés aux Moluques, & intrépides à Macassar; & qui forme dans les habitans d'une même ville, des tyrans, des citoyens & des esclaves.

Le sentiment de la Divinité est le premier mobile du cœur humain. Examinez un homme dans ces momens imprévus, où les plans se-

crets d'attaque & de défenfe, dont s'environne fans ceffe l'homme focial, font fupprimés, non pas à la vue d'une grande ruine qui les renverfe totalement, mais feulement à la vue d'un animal ou d'une plante extraordinaire : " Ah „ mon Dieu! s'écrie-t-il, que voilà qui eft ad„ mirable! „ & il appelle les premiers paffans pour partager fon étonnement. Son premier mouvement eft d'élever fa joie à Dieu, & le fecond, de l'étendre aux hommes; mais bientôt la raifon fociale le rappelle à l'intérêt perfonnel. Lorfqu'il voit un certain nombre de fpectateurs raffemblés autour de l'objet de fa curiofité, „ c'eft moi, dit-il, qui l'ai vu le premier. „ Puis, s'il eft favant, il ne manque pas d'y appliquer fon fyftême. Bientôt il calcule ce que cette découverte lui rapportera; il y ajoute quelques circonftances pour la faire paroître plus merveilleufe, & il emploie tout le crédit de fa cotterie pour la vanter & pour perfécuter ceux qui ne font pas de fon opinion. Ainfi, tout fentiment naturel nous éleve à Dieu, jufqu'à ce que le poids de nos paffions & des inftitutions humaines nous ramene à nous feuls. Voilà pourquoi J. J. Rouffeau avoit raifon de dire que l'homme étoit bon, mais que les hommes étoient méchans.

Ce fut l'inftinct de la divinité qui raffembla

d'abord les hommes, & qui devint la base de la religion & des loix qui devoient cimenter leur réunion. Ce fut sur lui que s'appuya la vertu, quand elle se proposa d'imiter la divinité, non-seulement par l'exercice des arts & des sciences que les anciens Grecs appelloient, pour cet effet, de petites vertus; mais dans le résultat de l'intelligence & de la puissance divine, qui est la bienfaisance. Elle consista dans les efforts faits sur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu seul. Elle donna à l'homme le sentiment de son existence, en lui inspirant le mépris des biens terrestres & passagers, & le désir des choses célestes & immortelles. Ce fut cet attrait sublime qui fit du courage une vertu, & qui fit marcher l'homme vers la mort parmi tant de soins de conserver la vie. Brave d'Assas, qu'espériez-vous sur la terre, en versant votre sang la nuit, sans témoin, aux champs de Klosterkam, pour le salut de l'armée françoise? Et vous, généreux Eustache de Saint-Pierre, quelle récompense attendiez-vous de votre patrie, lorsque vous parûtes devant ses tyrans la corde au cou, prêt à périr d'une mort infâme pour sauver vos citoyens? Qu'importoient à vos cendres insensibles, les statues & les éloges que la postérité devoit y offrir un jour? Pouviez-vous même

espérer ce prix de vos sacrifices ou inconnus, ou couverts d'opprobres? Pouviez-vous être flattés, dans l'avenir, des vains hommages d'un monde séparé de vous par des barrieres éternelles? Et vous, plus glorieux encore à la vue de Dieu, citoyens obscurs, qui succombez sans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, la calomnie, les persécutions, la pauvreté, le mépris, de la part même de ceux qui dispensent les honneurs parmi les hommes, marcheriez-vous dans des routes si âpres & si rudes, si une lueur divine ne luisoit à vos yeux (1)?

(1) Il est impossible d'avoir de la vertu sans religion. Je ne parle pas des vertus de théâtre qui nous attirent les approbations du public, par des moyens souvent si méprisables, qu'on peut bien les regarder comme des vices. Les païens eux-mêmes les ont tournées en ridicule. Voyez ce qu'en dit Marc-Aurele. J'entends par vertu le bien qu'on fait aux hommes sans espoir de récompense de leur part, & souvent aux dépens de sa fortune, & même de sa réputation. Analysez tous ceux dont les traits vous ont paru frappans; il n'y en a aucun qui ne vous montre la Divinité, éloignée ou présente. J'en citerai un peu connu, &, par son obscurité même, bien loyal.

Dans la derniere guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie, & se rend dans le quartier qui lui étoit assigné. C'étoit un vallon soli-

C'est

C'est ce respect de la vertu, qui est la source de celui que nous portons à l'antique noblesse,

---

taire, où on ne voyoit guere que des bois. Il y apperçoit une pauvre cabane; il y frappe; il en sort un vieux hernouten à barbe blanche. « Mon pere, lui dit » l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire » fourrager mes cavaliers? « Tout-à-l'heure, reprit l'hernouten. Ce bon homme se met à leur tête, & remonte avec eux le vallon. Après un quart-d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge: » voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez » un moment, lui dit son conducteur; vous serez con- » tent. » Ils continuent à marcher, & ils arrivent, à un quart du lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussi-tôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse & remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide: « Mon pere, vous » nous avez fait aller trop loin sans nécessité, le pre- » mier champ valoit mieux que celui-ci. — Cela est » vrai, Monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'é- » toit pas à moi. »

Ce trait va au cœur. Je défie un athée d'en faire un semblable. J'observerai que les hernoutens sont une espece de quakers, répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Quelques théologiens ont écrit que les hérétiques n'étoient pas capables de vertu, & que leur vertu étoit sans mérite. Comme je ne suis pas théologien, je ne m'engagerai point dans cette discussion métaphysique, quoique j'eusse à opposer à leur opinion le sentiment de S. Jerôme, & même celui de S. Pierre, par rapport aux païens,

& qui a mis à la longue, des différences injustes & odieuses parmi les hommes, tandis que

---

lorsque celui-ci dit au centenier Corneille : « En vé-
» rité, je vois bien que Dieu n'a point d'égard aux
» diverses conditions des personnes, mais qu'en toute
» nation, celui qui le craint, & dont les œuvres sont
» justes, lui est agréable. » (*Actes des Apôtres*, chap. 10, ℣. 34 & 35.) Mais je voudrois bien savoir ce que ces théologiens pensent de la charité du samaritain qui étoit un schismatique. Il me semble qu'ils n'ont rien à objecter au jugement de Jesus-Christ. Comme la simplicité & la profondeur de ses réponses divines, font un contraste admirable avec la mauvaise foi & les subtilités des docteurs de ce tems-là, je vais rapporter ce trait de l'Evangile tout entier :

« Alors un docteur de la loi se levant lui dit pour
» le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour
» posséder la vie éternelle ? Jesus lui répondit : Qu'y
« a-t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? Il lui ré-
» pondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de
» tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes
» vos forces & de tout votre esprit, & votre pro-
» chain comme vous-même. Jesus lui dit. Vous avez
» fort bien répondu ; faites cela & vous vivrez. Mais
» cet homme voulant faire paroître qu'il étoit juste,
» dit à Jesus : & qui est mon prochain ? Et Jesus pre-
» nant la parole, lui dit : Un homme qui descen-
» doit de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains
» des voleurs qui le dépouillerent, le couvrirent de
» plaies & s'en allerent, le laissant à demi mort. Il
» arriva ensuite qu'un prêtre descendit par le même

dans l'origine il ne devoit apporter, parmi eux, que des distinctions respectables. Les Asiati-

---

» chemin, lequel l'ayant apperçu, passa outre. Un » lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, » passa outre encore. Mais un samaritain passant son » chemin, vint à l'endroit où étoit cet homme, & » l'ayant vu, il en fut touché de compassion. Il s'ap- » procha donc de lui, il versa de l'huile & du vin » dans ses plaies & les banda; & l'ayant mis sur son » cheval, il l'amena dans l'hôtellerie & eut soin de » lui. Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à » l'hôte, & lui dit : Ayez bien soin de cet homme; » & tout ce que vous depenserez de plus, je vous le » rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous » semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba » entre les mains des voleurs? Le docteur lui répon- » dit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » Allez donc, lui dit Jesus, & faites de même. »

Je me garderai bien d'ajouter ici une réflexion. J'observerai seulement que l'action du samaritain est bien supérieure à celle de l'hernouten; car, quoique le second fasse, un plus grand sacrifice, il y est en quelque sorte déterminé par la force : il falloit qu'il y eût un champ fourragé. Mais le samaritain obéit entiérement aux impulsions de l'humanité. Son action est libre & sa charité gratuite. Ce trait, comme tous ceux de l'Evangile, renferme en peu de mots une foule d'instructions lumineuses sur le second de nos devoirs. Il seroit impossible de les remplacer par d'autres, imaginés même à plaisir. Pesez toutes les circonstances de la charité inquiete du samaritain. Il panse les plaies

ques, plus équitables, n'ont attaché la nobleſſe qu'aux lieux illuſtrés par la vertu. Un vieux arbre, un puits, un rocher, des objets ſtables, leur ont paru ſeuls capables de leur en perpétuer le ſouvenir. Il n'y a pas, en Aſie, un arpent de terre qui ne ſoit illuſtre. Les Grecs & les Romains qui en ſont ſortis, comme tous les peuples du monde, & qui ne s'en éloignerent pas beaucoup, imiterent en partie les coutumes de nos premiers peres. Mais les autres nations qui ſe répandirent dans le reſte de l'Europe, où elles furent long-tems errantes, & qui s'écarterent de ces anciens monumens de la vertu, aimerent mieux les chercher dans la poſtérité de leurs grands hommes, & en voir des images vivantes parmi leurs enfans. Voilà ce me ſemble, pourquoi les Aſiatiques n'ont point de nobleſſe, & pourquoi les Européens n'ont point de monumens.

Cet inſtinct de la Divinité fait le charme de nos lectures les plus agréables. Les écrivains auxquels on revient toujours, ne ſont pas les

---

d'un malheureux, il le met ſur ſon propre cheval; il expoſe ſa vie en s'arrêtant & en allant à pied dans un lieu fréquenté par les voleurs. Il pourvoit enſuite dans l'hôtellerie, aux beſoins tant préſens que futurs de cet infortuné, & il continue ſa route ſans rien attendre de ſa reconnoiſſance.

plus spirituels, c'est-à-dire, ceux qui abondent dans cette raison sociale qui ne dure qu'un moment; mais ceux qui nous rendent l'action de la providence toujours présente. Voilà pourquoi Homere, Virgile, Xénophon, Plutarque, Fénelon, & la plupart des écrivains anciens sont immortels, & plaisent à toutes les nations. C'est par cette même raison que les livres de voyages, quoique la plupart écrits sans art, & quoique décriés par une multitude d'états de notre société, qui y trouvent indirectement leur censure, sont cependant les plus intéressans de notre littérature moderne, non-seulement parce qu'ils nous font connoître de nouveaux bienfaits de la nature, en nous parlant des fruits & des animaux des pays étrangers, mais à cause des dangers de terre & de mer auxquels leurs auteurs échappent souvent contre toute espérance humaine. Enfin, c'est parce que la plupart de nos livres savans s'écartent de ce sentiment naturel, que leur lecture est si seche & si rebutante, & que la postérité préférera Hérodote à David Hume, & la mythologie des Grecs à tous nos traités de physiques, parce qu'on aime encore mieux entendre raconter des fables de la Divinité dans l'histoire des hommes, que de voir la raison des hommes dans l'histoire de la Divinité.

Ce ſentiment ſublime inſpire le goût du merveilleux à l'homme, qui, par ſa foibleſſe naturelle, devroit toujours ramper ſur la terre dont il eſt formé. Il balance en lui le ſentiment de ſa miſere, qui l'attache aux plaiſirs de l'habitude, & il exalte ſon ame en lui donnant ſans ceſſe le déſir de la nouveauté. Il eſt l'harmonie de la vie humaine, & la ſource de tout ce que nous y trouvons de délicieux & de raviſſant. C'eſt de lui que ſe couvrent les illuſions de l'amour, qui croit toujours voir un objet divin dans l'objet aimé. C'eſt lui qui préſente à l'ambition des perſpectives ſans fin. Un payſan ne ſemble déſirer rien au monde que de devenir le marguillier de ſon village. Ne vous y trompez pas! ouvrez-lui une carriere ſans obſtacle: il eſt palfrenier, il devient brigand, chef de voleurs, général d'armées, roi, il finira par ſe faire adorer. Ce ſera Tamerlan, ou Mahomet. Un vieux & riche bourgeois, cloué par la goutte dans ſon fauteuil, n'a plus, dit-il, d'autre ambition que de mourir en paix. Mais il ſe voit revivre éternellement dans ſa poſtérité. Il s'applaudit, en ſecret, de la voir monter, à l'aide de ſon argent, par tous les échelons des dignités & de l'honneur. Lui-même ne penſe pas que bientôt il n'aura plus rien de commun avec elle, & que pendant qu'il ſe félicite d'ê-

tre le principe de sa gloire future, elle met déja la sienne à cacher la honte de son origine. L'athée même, avec sa sagesse négative, est entraîné par cette impulsion. En vain il se démontre le néant & la révolution de toutes choses : son cœur combat sa raison. Il se flatte intérieurement que son livre ou son tombeau lui attirera un jour les hommages de la postérité, ou, peut-être, que le livre & le tombeau de son ennemi cesseront de les recevoir. Il ne méconnoît la Divinité, que parce qu'il se met à sa place.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est foible, déplaisant, & amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte & à Rome, en montrant à leurs habitans vertueux & pauvres, les dieux pour protecteurs & pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches & vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers, que l'or & les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune; dès que ce sentiment disparoît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, & enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est

conſtant, il ſe donne la mort. L'homme eſt le ſeul être ſenſible qui ſe détruiſe lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ſes pompes & ſes délices, ceſſe de lui paroître une vie quand elle ceſſe de lui paroître immortelle & divine (1).

---

(1) Plutarque remarque qu'Alexandre ne ſe livra au déſordre qui ſouilla la fin de ſon auguſte carriere, que parce qu'il ſe crut abandonné des Dieux. Non-ſeulement ce ſentiment cauſe nos maux quand il diſparoît de nos plaiſirs; mais quand, par l'effet de nos paſſions ou de nos inſtitutions qui pervertiſſent les loix naturelles, il ſe porte ſur nos maux mêmes. Ainſi, par exemple, quand après avoir donné des loix mécaniques aux opérations de notre ame, nous venons à porter ſur nos maux phyſiques & paſſagers le ſentiment de l'infini; c'eſt alors que par une juſte réaction, notre miſere devient inſupportable. Je n'ai eſquiſſé que foiblement l'action des deux principes de l'homme; mais, à quelque ſenſation de douleur ou de plaiſir qu'on veuille les appliquer, on ſentira la différence de leur nature & leur réaction perpétuelle.

A propos d'Alexandre abandonné des dieux, je ſerois ſurpris que l'expreſſion de cette ſituation n'eût pas inſpiré le génie de quelque artiſte de la Grece. Voici ce que je trouve à ce ſujet dans Addiſſon: « Il » y a, dans la même galerie, (à Florence) un beau » buſte d'Alexandre le Grand, le viſage tourné vers » le ciel, avec un certain air noble de chagrin & de » déplaiſir. J'ai vu deux ou trois anciens buſtes d'A-

Quel que ſoit le déſordre de nos ſociétés, cet inſtinct céleſte ſe plaît toujours avec les enfans des hommes. Il inſpire les hommes de génie, en ſe montrant à eux ſous les attributs éternels. Il préſente au géometre les progreſſions ineffables de l'infini, au muſicien des harmonies raviſſantes, à l'hiſtorien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il éleve un Parnaſſe au poëte, & un Olympe aux héros. Il luit ſur les jours infortunés du peuple. Il fait ſoupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les faints couverts de neiges de ſes montagnes. Il erre ſur les vaſtes mers, & rappelle des doux climats de l'Inde, le matelot européen aux rivages orageux de l'occident. Il donne une patrie à des malheureux, & des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il

---

» lexandre, du même air & de la même poſture ; & » je ſuis porté à croire que le ſculpteur avoit dans » l'eſprit, ou le conquérant pleurant pour de nou- » veaux mondes, ou quelques autres circonſtances » ſemblables de ſon hiſtoire. *Adiſſon*, *Voyage d'Ita-* » *lie*, tome 4 ; *de Miſſon*, page 293 & 294.) Je penſe que la circonſtance de l'hiſtoire d'Alexandre à laquelle il faut rapporter ces buſtes, eſt celle où il ſe plaint aux dieux de l'avoir abandonné. Je ne doute pas qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Adiſſon, s'il ſe fût rappelé l'obſervation de Plutarque.

couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, & les tombeaux de nos peres des espérances de l'immortalité. Il se repose au milieu des villes tumultueuses sur les palais des grands rois, & sur les temples augustes de la religion. Souvent il se fixe dans des déserts, & attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grece & de Rome; & vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Egypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquietes; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événemens qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, & le second, de nous faire verser des larmes. Notre ame frappée de cette lueur divine, se réjouit, à-la-fois, d'entrevoir la céleste patrie, & s'afflige d'en être exilée.

. . . . *Oculis errantibus alto*
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

Æneid. lib. IV.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE
DES ÉTUDES,

Contenues dans le Tome quatrieme.

Fin de la Table du Tome quatrieme.